

Jean-François Hersent  
Direction du livre et de la lecture

# **Sociologie de la lecture en France : état des lieux**

( essai de synthèse à partir des travaux de recherche menés en France)

Juin 2000

## **SOMMAIRE**

<b>Introduction</b>	<b>p. 2</b>
<b>1ère partie : Prédominance des enquêtes quantitatives</b>	<b>p. 6</b>
chapitre 1 : Les années soixante	p. 7
chapitre 2 : Les années soixante-dix	p. 11
chapitre 3 : Les années quatre-vingt	p. 13
chapitre 4 : Les années quatre-vingt-dix	p. 18
<b>2ème partie : Les études qualitatives</b>	<b>p. 27</b>
chapitre 5 : Quelques études sur les faibles lecteurs	p. 28
chapitre 6 : La lecture en milieu rural	p. 30
chapitre 7 : Lire en prison, les conclusions d'une enquête	p. 34
chapitre 8 : La socialisation privée des lecteurs	p. 37
<b>3ème partie : Bibliothèques et librairies : études des publics</b>	<b>p. 41</b>
chapitre 9 : Les principaux enseignements de l'étude " Cohorte de jeunes inscrits en bibliothèque "	p. 41
chapitre 10 : Qui sont les lecteurs ? Qui sont les acheteurs de livres ? Qui sont les usagers des bibliothèques ?	p. 43
chapitre 11 : " Intégration sociale et citoyenneté : le rôle des bibliothèques municipales "	p. 51
chapitre 12 : La nouvelle enquête sur l'expérience et l'image des bibliothèques municipales	p. 55
<b>4ème partie : Quelques éléments sur les pratiques de lecture en Europe</b>	<b>p. 74</b>
chapitre 13 : Les pratiques de lecture en France, Allemagne, Grande-Bretagne, Italie et Espagne : une étude comparative	p. 75
chapitre 14 : Regards croisés : lire en Europe	p. 79
chapitre 15 : Le livre préféré des jeunes européens à l'aube de l'an 2000	p. 100
<b>Conclusion</b> : " Pratiques culturelles des Français " 1997	p.116

## INTRODUCTION

1) Les études sociologiques sur la lecture ont été marquées pendant longtemps par une forte empreinte de l'approche statistique et quantitative : on a souvent cherché à souligner l'influence des caractéristiques socio-culturelles des populations sur leur rapport au livre. Dès les années 50, la grille classique diplôme, âge, sexe, catégories socio-professionnelles s'impose dans toutes les branches de la sociologie et, par conséquent, régit aussi les premières enquêtes sur la lecture.

2) On a pu reprocher aux études quantitatives de bien souvent chercher seulement à retrouver certaines empreintes, certains poids d'une histoire sociale, plutôt que d'explorer de nouvelles influences. Il n'en reste pas moins vrai qu'elles restent indispensables. A preuve, pour s'en convaincre, l'état de la connaissance des pratiques de lecture chez nos voisins européens. Peu ou pas d'informations sur certains pays ou, quand ils existent, des questionnements parfaitement hétérogènes : les différences concernant les pratiques cernées ou les catégories employées sont telles qu'elles interdisent aujourd'hui toute comparaison sérieuse reposant sur des indicateurs homogénéisés et fiables. Quant à la connaissance statistique des pratiques de lecture et des rapports au livre, qui devrait être une base minimale pour la poursuite d'autres analyses, elle reste fragmentaire et lacunaire. Aucun pays d'Europe ne dispose à ce jour, du moins à notre connaissance, d'un outil statistique aussi élaboré que l'enquête *Pratiques Culturelles des Français* - enquête régulièrement renouvelée par le ministère de la Culture tous les 8 ans, depuis 1973<sup>1</sup>.

3) La connaissance et l'analyse des pesanteurs socio-culturelles sur l'intensité de lecture, le choix de livres ou de presse, les modes d'approvisionnement, les richesses ou les pauvretés des bibliothèques familiales, sont précieuses. Elles permettent un repérage et une analyse de l'évolution de certaines contraintes. Elles permettent aussi de s'interroger sur les distorsions entre un réel " état des choses " et un ( bien souvent ) fantasmatique discours social. Ainsi, par exemple, l'enquête sur " *les jeunes et la lecture* " conduite en 1992 par François de Singly a fait apparaître que les meilleurs élèves en français n'étaient pas forcément, loin s'en faut, de grands amoureux de la lecture.

4) Au total, les données statistiques des enquêtes permettent de dessiner un autre paysage de la lecture, peut-être plus précis et plus contradictoire.

L'analyse quantitative gagnerait pourtant à se poser de nouvelles questions, à tenter de construire de nouvelles catégories, plus spécifiques à chacune des pratiques culturelles qu'elle tâche de cerner. S'intéresser aux écarts à la norme, mettre l'accent sur ce qui vient contrevenir aux pesanteurs socio-culturelles, sur ce qui infirme plutôt que sur ce qui confirme, analyser les causes et les modes de cette infirmation : l'attention à l'atypie, à l'anomie, dont on sait qu'elles sont toujours porteuses des futures évolutions sociales, est sans doute ce qui permettrait d'éviter la tautologie de certains résultats d'enquête. S'intéresser aux non lecteurs de catégories habituellement lectrices, ou aux passionnés de lecture dans les populations souvent peu lectrices, s'intéresser aux distorsions dans les goûts, les choix, les rites de lecture, telles sont quelques unes des directions empruntés par plusieurs recherches récentes<sup>2</sup>.

---

1A l'initiative de la présidence française de l'Union européenne, le DEP (département des études et de la prospective du Ministère de la culture) a organisé au milieu des années 1990 plusieurs réunions au plan européen, regroupant les différents services chargés d'établir les statistiques nationales, se sont tenues afin d'étudier les modalités d'homogénéisation des indicateurs culturels utilisés et de procéder à un premier échange sur les différentes études sur la culture menées aujourd'hui en Europe. Mais, à ce jour aucun résultat définitif de ces travaux n'a été publié.

2Par exemple: *Livre et Télévision : concurrence ou interaction ?* de R.Establet et G.Félouzis (recherche

I- L'histoire de la naissance et de l'évolution de la sociologie de la lecture en France a été étudiée par plusieurs sociologues de la lecture : en particulier, Martine Poulain (" Naissance des sociologie de la lecture ", *Histoire des Bibliothèques Françaises*, t. 4, Paris, Promodis-Cercle de la Librairie, 1992, pp.195-203), Nicole Robine (" Etat et résultats de la recherche sur l'évolution de la lecture en France ", *Cahiers de l'Economie du Livre* n°5, mars 1991, Ministère de la culture, de la communication et des grands travaux-Cercle de la Librairie) et Bernadette Seibel (" trente ans de recherches sur la lecture 1955-1995 : quelques repères ", in B. Seibel (sous la dir. de) *Lire, Faire Lire- Des usages de l'écrit aux politiques de lecture*, Paris, Le Monde Editions, 1995 ). A ces travaux pionniers, il faut ajouter le travail de synthèse réalisé par Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré, *Regards sur la lecture en France. Bilan des recherches sociologiques*, Paris, L'Harmattan, 1996, auquel on aura très souvent recours pour cette présentation, sans oublier l'ouvrage récent de Nicole Robine, *Lire des livres en France des années 1930 à 2000*, Paris, Cercle de la Librairie, coll."Bibliothèques", 2000)<sup>3</sup>.

II- De ces travaux, il ressort les points suivants :

- la sociologie de la lecture en France est le produit de l'influence du psychologue russe Nicolas Roubakine (début du XX<sup>e</sup> siècle), du sociologue américain Douglas Waple (Ecole de Chicago, années 30) et du bibliothécaire allemand Walter Hofman (fin des années 20/début des années 30, avant d'être mis à la retraite d'office par le pouvoir nazi en 1937).

- Mais l'intérêt pour la lecture proviendra d'abord des militants des mouvements en faveur de l'Education Populaire. Ces mouvements, qui se situent dans la lignée des idées de Condorcet, sont animés de la volonté de favoriser l'accès à la culture des couches populaires et défendent le droit à l'éducation pour tous, à tous les âges de la vie. Leurs représentants les plus connus de ce courant sont Joffre Dumazedier, cofondateur de " Peuple et Culture " à la Libération, qui créera le groupe de sociologie du Loisir au CNRS en 1953 et Jean Hassenforder, avec qui il mènera des travaux communs. Ce dernier, chercheur à l'Institut Pédagogique National, militait en faveur de l'extension des bibliothèques et de la lecture. Avec Robert Escarpit, professeur à la faculté des Lettres de Bordeaux et créateur du Centre de sociologie des faits littéraires en 1960 (devenu ensuite Institut de littérature et de techniques artistiques de masse : ILTAM), ils se révèlent soucieux d'appuyer leur action sur des travaux et des études scientifiques : " Peuple et culture " sera une sorte de bureau d'études sociales lié à cette perspective.

III- Aux origines....

Ce n'est qu'après 1945, avec le tournant que constitue en France à cette époque l'accent mis sur le développement de la lecture publique (auparavant c'était le point de vue patrimonial qui prévalait largement) - tournant en partie calqué sur le modèle anglo-saxon -, que vont naître les premières enquêtes portant sur les publics qui fréquentent les bibliothèques. Il s'agit alors essentiellement de connaître les caractéristiques des lecteurs et d'évaluer l'impact des bibliothèques de lecture publique.

Selon le *Bulletin des Bibliothèques de France*<sup>4</sup>, qui fait état de l'activité des BCP en 1955, la répartition des lecteurs selon leur âge montre dans presque toutes les bibliothèques une

---

commanditée par l'Observatoire France Loisirs de la Lecture) ou *Les jeunes et la lecture*, étude réalisée à la demande du ministère, commun à l'époque, de l'Education Nationale et de la Culture.

<sup>3</sup> Outre son intérêt général qui en fait un ouvrage à recommander à tous les professionnels du livre, *Lire des livres en France* propose en annexe 50 fiches synthétiques d'enquêtes présentées par ordre chronologique.

<sup>4</sup>*Bulletin des bibliothèques de France*, t. 1, n°9, septembre 1956, " les bibliothèques centrales de prêt en 1955 ". Les éléments qui suivent proviennent de Martine Poulain, " Livres et lecteurs ", *Histoire des bibliothèques françaises*, t. IV, Paris, Promodis-Cercle de la librairie, 1992, pp. 273-293.

présence importante des enfants (de 30% des inscrits dans l'Hérault à 48% en Haute-Garonne et plus en Indre-et-Loire). Les adolescents " sont beaucoup moins bien représentés : 16% en Haute-Garonne et dans le Tarn, 10% en Indre-et-Loire ". On s'inquiète, poursuit M. Poulain, dans des termes qui seront les mêmes quarante ans plus tard, de voir des enfants interrompre leur fréquentation des bibliothèques en grandissant. Si la proportion d'inscrits est difficile à calculer, le Tarn estime qu'elle est de 8,5% dans son département, " chiffre qu'il faudrait multiplier par deux ou trois " pour tenir compte des circulations d'ouvrages dans une famille ou un réseau de sociabilité, sans doute ; "un lecteur lit en moyenne, en une année, 10 livres dans le Tarn, 13 dans le Loir-et-Cher, 15 dans l'Indre-et-Loire, 16 dans l'Hérault. Presque partout, les enfants représentent non loin de la moitié des prêts".

#### **IV- Lecteurs, lectorats, publics**

En France, La sociologie de la culture ( et de la lecture ) a été fortement liée depuis ses débuts aux politiques culturelles. C'est pourquoi, à la différence d'autres branches de la sociologie, la sociologie de la culture et de la lecture est née des interrogations sociales, économiques et politiques sur la diffusion de la culture, bien plus que d'une histoire propre des préoccupations des disciplines universitaires. Ce lien étroit avec les engagements militants, les investissements professionnels des bibliothécaires ou des pédagogues, ou la mise en oeuvre de politiques culturelles a le plus souvent déterminé les choix des thèmes d'investigation : pour qu'il y ait mise en oeuvre d'une politique, il faut bien qu'il y ait des manques, des lacunes à combler . C'est ainsi qu'on a vu la sociologie de la lecture orienter ses pistes de recherche vers les " faibles " lecteurs<sup>5</sup>. Ces travaux s'attachent à souligner certains écarts entre pratiques et représentations ainsi que la diversité des attentes face à l'écrit.

#### **V- "Du livre au lire "**

C'est là la démarche qui caractérise certaines entreprises comme celles de Roger Chartier (" Du livre au lire ", in *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985, réédition Paris, Payot, 1993 ), ou, quelques années plus tôt, celles de Michel de Certeau (" Lire, un braconnage " in *L'invention du quotidien*, t.1 " Arts de Faire ", Paris, UGE 10/18, 1980), de H.R. Jauss ( *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978 ) et de W. Iser (*L'acte de lecture*, Bruxelles, Mardaga, 1985 ), ainsi que de Paul Ricoeur (*Temps et récit*, t.3, Paris, Seuil, 1985). Ces auteurs, chacun à leur manière, mettent l'accent sur l'activité créatrice du lecteur, dont le rôle ne saurait se résumer à une consommation passive du texte. La lecture est, dans cette perspective, un acte d'appropriation qui modifie tout à la fois le lecteur et le texte lu.

L'intérêt de cette problématique réside en ce qu'elle met l'accent sur la diversité et la multiplicité des modes de réception des textes. " Le livre change parce que le monde change ", dit Pierre Bourdieu ( in *Pratiques de lecture*, op. cit. ) : on ne lit pas aujourd'hui Victor Hugo comme le lisaient ses contemporains et chaque génération de lecteurs déploie ses approches spécifiques d'un Flaubert, d'un Molière, d'un Rousseau ou de n'importe quelle lecture romanesque. De même, un même texte lu dans un même temps donne lieu à des multiplicités d'appropriation différentes. C'est à cette étude de la diversité sociale des réceptions d'un même texte que s'attache le groupe de sociologie de la littérature de l'EHESS, autour de Jacques Leenhardt. Certes, la lecture est individuelle et singulière, mais le lecteur est marqué par ses origines et sa position socio- culturelle, son " capital culturel ", son " horizon d'attente ", etc., tout un ensemble de facteurs qui imprègnent sa pratique de lecture.

---

<sup>5</sup>Cf. les travaux de Nicole Robine (*Les jeunes travailleurs et la lecture*, Paris, la Documentation Française, 1984), de Joëlle Bahloul (*Lectures précaires : étude sociologique sur les faibles lecteurs*, Paris, BPI, 1988 ) ou les études commanditées par la DLL ( *La lecture en entreprise* en 1991, *Sens et pratiques de la lecture* : les comportements de lecture des jeunes de LEP en France et en Allemagne ; *La lecture en prison*, 1993, etc.) constituent à cet égard des explorations fécondes.

## VI- repenser la notion de " genre "

De nombreux auteurs ont souligné le passage progressif au cours des siècles d'une lecture intensive à une lecture extensive. Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, en particulier, dans *Discours sur la lecture* (Paris, BPI-centre Pompidou, 1989), ont rappelé que la lecture intensive, liée à l'époque d'une production manuscrite ou imprimée restreinte, est caractérisée par le recours fréquent à un nombre limité d'ouvrages, cette relative rareté contribuant à une forme de communauté de lectures entre les lecteurs. Alors que, dans le cas de la lecture extensive qui s'appuie sur un corpus beaucoup plus extensible, voire à la surproduction d'ouvrages, l'émiettement est partout : la segmentation ( " ghettoïsation " ? ) des publics est portée à son paroxysme. Face à cet état des choses, le classement des lectures est souvent inopérant et la notion de genre fortement critiquable pour les a priori dont elle est porteuse. Dans l'incapacité de mesurer les différences, certains sociologues ont cherché à forger de nouvelles catégories, par exemple la distinction entre genres " légitimes " et genres " illégitimes ". Mais même reformulée, la notion de genre ne prend sa valeur heuristique que sur la longue durée, lorsqu'elle permet de voir une population passer de la lecture de la Bible à celle des encyclopédies. Mais elle ne peut rendre compte, à elle seule, des sens donnés par les lecteurs à leurs lectures.

## VII- Les sociabilités autour du livre

Aujourd'hui, on connaît mieux les pratiques de lecture à l'école et dans les bibliothèques. Mais il est d'autres lieux de sociabilité où s'échangent les expériences intimes et singulières de lecture<sup>6</sup>.

## VIII- Lire, écrire

Alors que dans les discours pédagogiques, les savoirs minimum - lire, écrire, compter - sont toujours associés, nombre de travaux d'historiens ont mis en évidence certains décalages entre le savoir lire et le savoir écrire. Entre le 16<sup>e</sup> et le 19<sup>e</sup> siècle, par exemple, le nombre de signants ( la mesure la plus approximative de la maîtrise de l'écriture ) a toujours été inférieur au nombre de " lisants ". Même si les indicateurs de mesure ont changé, les différents rapports sur l'illettrisme ont montré que l'écriture, aujourd'hui encore, est moins bien partagée que le savoir lire. Les pratiques ordinaires d'écriture<sup>7</sup>, à la frontière de l'usage privé et de l'usage social, restent en grande partie encore inconnues.

---

<sup>6</sup>C'est pour parvenir à une meilleure connaissance de ces espaces et à la diversité de leurs formes que la BPI, pour le compte de la DLL, a lancé une étude sur le thème "*livres, lecture et sociabilités*". Les résultats de cette recherche menée par M. Burgos, C. Evans et E. Buch, ont été publiés sous le titre *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs*, Paris, BPI/Centre Georges Pompidou, 1996.

<sup>7</sup>Cf. Daniel Fabre (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, Centre Georges Pompidou/POL, 1993. Il s'agit d'une recherche commandée par le Service Etudes et recherche de la BPI à la demande de la DLL.

## 1ère Partie

### Années 50-Années 80 : prédominance des enquêtes quantitatives

-> Ce n'est que depuis les années 1960 en France, que les pratiques de lecture font l'objet d'études.

Ces études ont d'abord reposé essentiellement sur des *données quantitatives* : en ce sens, la sociologie de la lecture naissante reproduit dans son champ d'investigation les méthodes les plus largement éprouvées dans la sociologie sous l'influence notamment des sociologues américains tels que Paul Lasarsfeld (" Traduire les concepts en indices " in *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Paris, Idées-Gallimard, 1971). On s'est efforcé d'établir des *indices de lecture* à partir du nombre de livres, périodiques ou quotidiens lus dans une période de temps déterminée, le genre d'ouvrages préféré, le mode d'acquisition (achat, emprunt) selon les caractéristiques de la population (âge, sexe, niveau d'études, localisation géographique, appartenance socio-professionnelle). Le renouvellement de ces enquêtes à des dates successives a permis et permet toujours de saisir les transformations de la pratique de la lecture.

- Des sondages (IRES, IFOP, Syndicat des Editeurs) donnent les premières informations sur l'état de la lecture en France à la fin des années 50/début des années 60 (voir tableau n°1 et commentaires).

- Seuls, pendant cette période, l'Institut Pédagogique National (avec J. Hassenforder : la lecture chez les collégiens, 1967), L'ILTAM (avec R. Escarpit : la lecture chez les jeunes recrues du Service National, 1966) et le Centre de sociologie des loisirs (avec J. Dumazedier : étude sur la vie culturelle à Annecy, 1966) ont mené des enquêtes sur des publics particuliers.

- Des enquêtes nationales effectuées par l'INSEE (1967) et le Ministère de la Culture (à partir de 1973) vont fournir au cours de la décennie suivante des informations détaillées sur la manière dont se distribue la pratique de la lecture pour l'ensemble de la population française.

- Enfin, au cours des années 80/90, des enquêtes et des sondages concernant des groupes spécifiques (les jeunes notamment) seront effectués à l'initiative de différents ministères (Education Nationale, Culture, Défense, Justice, etc.), maisons d'édition, organismes de diffusion de livres, presse (magazines ou quotidiens).

- Parallèlement à tous ces travaux, des analyses plus qualitatives (par entretiens approfondis non directifs) ou ethnographiques viendront enrichir une approche parfois trop schématique ou répétitive. Là encore, la sociologie de la lecture ne fera qu'emprunter à son tour les méthodes d'investigation dominantes à partir des années 80 dans les autres champs de la sociologie (en réaction aux enquêtes quantitatives).

## Chapitre 1 : Les années soixante

### *Remarque méthodologique préalable*

On distingue traditionnellement dans les enquêtes nationales par sondage, comme *Pratiques culturelles des Français*, “faibles”, “moyens” et “forts” lecteurs en fonction du nombre de livres que les personnes interrogées déclarent avoir lu dans l’année, soit respectivement : 1 à 9 livres pour les premiers, 10 à 24 pour les seconds et 25 et plus pour les derniers. Mais cette distinction, opérée sur la base du nombre de livres lus dans l’année (volume de lecture) ne permet pas toujours d’apprécier au mieux les comportements de certains lecteurs, remarquent avec raison les auteurs de l’enquête *Pratiques culturelles des Français*. “ Des individus répertoriés ici sous l’étiquette “moyens et faibles lecteurs”, ajoutent-ils, laissent par exemple entendre au cours des entretiens qu’il leur arrive de lire régulièrement pendant une période (au cours des vacances par exemple), puis d’abandonner cette pratique avant de la reprendre ultérieurement. Une moyenne statistique annuelle a tendance à niveler ce genre de pratiques en laissant l’impression d’une non-familiarité au livre et à la lecture *régulière et permanente*. Ces pratiques singulières montrent qu’il existe ici une familiarité au livre, mais qu’elle est occasionnelle. On voit bien que ce critère de la “familiarité à l’univers livresque” ne peut avoir [...] que le volume de livre lus dans l’année comme seul indicateur. La saisonnalité des pratiques est importante de même que le sentiment de légitimité du lecteur (souvent lié aux genres appréciés) ”.

Le premier sondage IFOP (1955) et l’enquête du syndicat national des éditeurs (1960) vont être analysés et utilisés par les sociologues J. Dumazedier et J. Hassenforder : Le loisir et le livre. Eléments pour une sociologie de la lecture, *Bulletin des Bibliothèques de France*, n°4, juin 1959 ; Eléments pour une sociologie comparée de la production, de la diffusion et de l’utilisation du livre, *Bibliographie de la France*, chronique n°24-27, juin 1962.

- On apprend, d’après le sondage de l’IFOP, qu’en 1955, 62% des Français lisaient des livres au moins une fois par an (20% un ou deux livres par an, 15% un livre par mois, 27% au moins un livre tous les quinze jours) et que le roman est le genre de livre préféré de 61% des Français.

**1- L’enquête effectuée par le SNE en 1960** est plus complète. Elle porte sur un échantillon de 2082 adultes de plus de 20 ans, prend en considération la lecture de livres (nombre de livres lus) et des “ concurrents ” du livre (c.à.d., à l’époque, la presse et les revues), le temps consacré à la lecture et s’intéresse aux lecteurs en tenant compte de leur sexe, de leur âge, de leur appartenance professionnelle, de leur niveau de revenu, de la région et de la taille de l’agglomération de leur résidence.

-> *Ces variables s’avèreront essentielles et discriminantes : elles seront désormais toujours utilisées dans les études sur les pratiques de lecture* (comme dans les études sur les pratiques culturelles en général).

Au cours du trimestre précédant l’enquête, 42% de la population a lu des livres, 52% ont lu seulement des “ concurrents ” du livre, 6% rien du tout.

Les femmes lisent moins (37,5% ont lu des livres) que les hommes (45%). Cette différence (surtout par rapport à aujourd’hui où ce sont les femmes qui lisent le plus) n’est pas surprenante si l’on se souvient qu’à l’époque les filles n’avaient pas encore comblé l’écart d’instruction par rapport aux garçons : l’enseignement secondaire ne comptait encore que 30% de filles en 1935 et 38,6% en 1950.

Les jeunes (80% des 15-19 ans, 55% des 20-27 ans lisent des livres) lisent davantage que leurs aînés (33% des plus de 48 ans lisent des livres).

Le niveau de diplôme comme le niveau de revenu, la taille de l’agglomération (en milieu

rural, la lecture est très faiblement développée, les communes de 2 000 habitants comptant seulement 25% de lecteurs) et l'appartenance socioprofessionnelle introduisent des différences manifestes et hiérarchisées dans la lecture de livres : 72% des cadres supérieurs et professions libérales lisent des livres contre 53,5% des employés, 33% des ouvriers, 15,5% des agriculteurs et ouvriers agricoles.

Est évoquée également dans cette enquête l'importance de l'effort que nécessite la lecture pour les non familiers de cette pratique : sont mis en évidence les freins symboliques de la lecture (lecture associée à la paresse, à l'oisiveté) en milieu populaire. Ce dernier constat sera confirmé par une étude menée en 1966 par M. Lafargue auprès d'ouvriers (34 entretiens approfondis) : la lecture suscite chez eux à la fois respect et méfiance, elle demande de l'effort, du temps, de la solitude et n'est pas toujours facilitée par les rythmes du travail professionnel (M. Lafargue, *Représentations de la lecture en milieu ouvrier*, Paris, Institut Français de Formation des Adultes, 1966).

**2- L'étude de Robert Escarpit et ses collaborateurs en 1966** (R. Escarpit avec N. Robine et A. Guillemot, *Le livre et le conscrit*, SOODI, Bordeaux, 1966, dans le cadre de l'ILTAM, Université de Bordeaux) est la première grande enquête sur la lecture effectuée en France par les chercheurs eux-mêmes. Elle s'adressait aux jeunes recrues du centre de sélection militaire de Limoges (4 716 questionnaires recueillis entre décembre 1962 et janvier 1963) et prenait en considération les mêmes caractéristiques (variables socio-démographiques) que l'enquête du SNE (origine géographique, âge, habitat, métier du père, nature et durée des études) ainsi que l'indice de "niveau général" établi par les tests du centre de sélection de l'armée.

En outre, cette enquête s'attachait à cerner les habitudes de lecture des conscrits en prenant en compte les journaux, magazines, mensuels et livres, les moyens d'accès aux livres (livres possédés, achetés, empruntés), les préférences de lecture (types de revues, genres de livres), les auteurs connus (on constatait la référence la plus fréquente au XIX<sup>e</sup> siècle), les motivations déclarées de la lecture et le mode d'insertion de la lecture dans la vie quotidienne. Il ressortait de cette enquête que la pratique de la lecture était également plus intense chez les jeunes citadins que pour ceux issus du monde rural et agricole, qu'elle était liée à leur niveau d'instruction et à la position du père dans la hiérarchie socioprofessionnelle. Les ouvriers s'intéressant surtout aux journaux sportifs, aux romans-photos et aux illustrés, leurs préférences allaient par ordre décroissant vers les romans policiers, les récits d'aventures, les récits de voyages. Ils estimaient qu'il leur fallait avoir fait des études pour aimer lire. A l'opposé, les lecteurs qui choisissaient leurs lectures d'après le titre ou l'auteur (et non le genre) étaient parmi les plus instruits.

La lecture se révélait être une pratique solitaire et silencieuse : 64% des enquêtés choisissaient la solitude pour lire (les jeunes intellectuels ayant le moins besoin d'être seuls pour s'adonner à la lecture).

Enfin, les jeunes possédant radio et télévision semblaient plus ouverts à la lecture : à cette date, il est vrai, c'étaient les catégories privilégiées qui possédaient les premières une télévision.

**3- Dès le début des années 60, d'autres études sont menées** : Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron publient en 1964 *Les Héritiers* (Paris, Minuit), ouvrage qui rend compte d'une analyse détaillée des comportements culturels des étudiants, tandis que J. Dumazedier et J. Hassenforder entreprennent des enquêtes sur la lecture des jeunes, des lycéens et des animateurs d'éducation populaire (1960-62). Une revue, *Education et Bibliothèques* (diffusée par l'Institut Pédagogique National), à laquelle participe activement J. Hassenforder, publie régulièrement des résultats d'enquêtes portant sur des échantillons restreints et concernant la pratique de la lecture, les choix, les goûts des lycéens et lycéennes, des apprentis de l'artisanat et des jeunes travailleurs. De ces enquêtes, il apparaît que la lecture est le loisir préféré des



jeunes....

**4- L'étude de J. Hassenforder sur les loisirs et les goûts des adolescents (1967)** est l'une des plus complètes réalisées à l'époque ("Loisirs et éducation. Les intérêts des jeunes de quinze et seize ans dans les loisirs et dans l'enseignement", *Courrier de la Recherche Pédagogique*, mai 1967, n°30, pp. 7-104). 15 000 questionnaires sont diffusés par les Centres Régionaux de la Recherche Pédagogique (qui dépendent de l'INRP, nouvelle dénomination de l'Institut Pédagogique National) dans cinq Académies auprès des élèves des classes de 4ème et 5ème (ou équivalentes) : 4 250 questionnaires dûment remplis seront retournés aux chercheurs.

La particularité de cette enquête réside dans le fait que les comportements de loisirs des jeunes sont étudiés selon les types d'établissement (collèges ou lycées), les sections (pratiques, modernes, classiques) fréquentées et l'appartenance socioprofessionnelle des parents : en fait, le type de section est révélateur des différences sociales.

Une partie de cette étude est consacrée à l'analyse des goûts des garçons et des filles pour la lecture (types de livres ou de magazines), des livres préférés et des moyens d'accès à la lecture (moyens financiers disponibles, accès aux bibliothèques) dont ils disposent.

Le constat est que la différenciation socio-scolaire est marquée (les élèves des sections de lycées lisent plus que les élèves des classes pratiques) mais aussi, quelle que soit la section fréquentée, les filles aiment davantage lire que les garçons plus sollicités par les pratiques sportives (36,2% des filles contre 26,5% des garçons des sections pratiques aiment lire ; c'est le cas de 74,8% des filles contre 56,2% des garçons, élèves de lycées). De même les filles fréquentent davantage les bibliothèques et leurs lectures sont plus diversifiées : 25 ans plus tard, François de Singly retrouvera les mêmes écarts dans son enquête sur *Les jeunes et la lecture* (Ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, 1993).

**5- L'enquête de l'INSEE sur les Loisirs des Français en 1967** s'inscrit dans le contexte de l'époque de développement des biens et des équipements culturels et de la notoriété des travaux de l'équipe de sociologie des loisirs. C'est en effet en 1962 qu'a été publié l'ouvrage fondateur de J. Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir* (Paris, Seuil) et, en 1966 (toujours au Seuil) paraît *Le Loisir et la ville* de J. Dumazedier et A. Ripert.

Dans son enquête, l'INSEE intègre les pratiques de la lecture dans les loisirs. A cette date, 32,4% des Français lisaient au moins un livre par mois, 59,7% un quotidien tous les jours ou presque, 55,6% une revue régulièrement. Les variations de la pratique et de l'intensité de la lecture sont analysées en fonction des mêmes caractéristiques que pour l'enquête du SNE de 1960 et ne contredisent pas les résultats de cette dernière.

=> Certes, il est difficile de comparer de façon précise les résultats de ces différentes enquêtes : s'il semble que la pratique de la lecture se généralise, on ignore en fait quelle est son intensité. Toujours mesurée par le nombre de livres lus, la période de temps considéré varie d'une enquête à l'autre (durant le mois précédent, au cours des derniers mois écoulés, par an, etc.).

Néanmoins on peut esquisser un tableau de la lecture aux contours suffisamment nets vérifié par l'ensemble des enquêtes des années soixante en ce qui concerne le constat de la variation sociale de la lecture selon l'appartenance socioprofessionnelle, selon qu'on habite en zone rurale ou urbaine, dans une grande ville ou une petite ville, selon le niveau de diplôme, selon l'âge ou le sexe.

On notera enfin que les résultats de ces études permettent à leurs auteurs et aux pouvoirs publics d'être optimistes pour l'avenir : on postule que l'augmentation de la scolarisation secondaire (la réforme de 1959 impose la généralisation de l'entrée en 6ème et la scolarité obligatoire portée de 14 à 16 ans) et supérieure (il y avait 200 000 étudiants en 1960, il y en a plus de 2 millions aujourd'hui) entraînera nécessairement des effets positifs sur la pratique de

la lecture, de même que l'augmentation des salaires facilitera l'acquisition du livre et que l'amélioration des conditions de vie sensible au cours des années soixante permettra l'augmentation du temps libre consacré à la culture. Dès lors, la seule chose sur laquelle il convient de s'interroger porte sur la nature des moyens à mettre en oeuvre pour atténuer les effets des "barrières symboliques" qui freinent l'attrait des couches populaires pour la lecture.

## Chapitre 2 : Les années soixante-dix

Cette période va être marquée par le renforcement de la présence d'un acteur de poids: le Ministère de la culture et son Service des Etudes (devenu aujourd'hui le DEP : département des études et de la prospective).

### ***1- Le Service des Etudes du Ministère de la Culture et les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français***

Créé en 1962 par Jacques Delors, qui ne fait que mettre en oeuvre la recommandation de la Commission culturelle du IV<sup>e</sup> Plan en faisant inscrire une nouvelle ligne budgétaire d'un équivalent de 3 millions de francs actuels au budget du Ministère de la culture sous l'intitulé " Etudes et recherches en vue de la préparation du V<sup>e</sup> plan ", le Service des Etudes, dirigé par Augustin Girard, un proche de J. Dumazedier, est chargé de la préparation du V<sup>e</sup> plan dont un des objectifs premiers est de créer des équipements culturels.

Le " développement culturel ", moteur de la politique de démocratisation culturelle voulue par André Malraux dès la création du Ministère des Affaires Culturelles en 1959, passe notamment par la création d'équipements culturels répartis sur tout le territoire (Maisons de la Culture). Il y a par conséquent nécessité d'établir des statistiques pour, selon les propos d'A. Girard " avoir un état des lieux pour financer les équipements ".

Il convient donc de mettre sur pied une vaste enquête à partir d'un échantillon national représentatif de la population française pour connaître précisément les besoins des Français dans le domaine de la culture. Ce travail de réflexion et de préparation débouchera sur la réalisation en 1973 de l'enquête sur *Les pratiques culturelles des Français* (enquête qui sera reconduite tous les huit ans : 1981, 1989, 1997) où sont inventoriées par catégorie socioprofessionnelle, par sexe, par âge, par niveau de diplôme et selon la taille de l'agglomération toutes les pratiques culturelles (le terme culture étant pris dans un sens anthropologique : du tricot et du bricolage jusqu'à la fréquentation des musées) de la population française.

Cette enquête qui, par les questions posées et son mode d'exploitation, s'inspire à la fois des travaux de J. Dumazedier et de P. Bourdieu, concerne l'usage des biens et des équipements culturels ainsi que les " pratiques culturelles " (notion déjà préférée à celle de loisirs).

Une section y est consacrée aux pratiques de lecture. Les principaux indicateurs concernent le nombre de livres possédés, achetés et (ou) lus, les genres de livres (romans, essais, etc.), la lecture de la presse (quotidiens, hebdomadaires, revues), la fréquentation des bibliothèques, etc.

Comme pour toutes les enquêtes de ce type, l'analyse des résultats est effectuée à partir des déclarations des individus enquêtés. Elle révèle l'écart existant entre la volonté politique de démocratisation culturelle et la réalité, et montre l'intérêt des données chiffrées. A. Girard concluait ainsi : " les chiffres montraient [...] que l'accès aux services et aux biens de la culture était socialement déterminé et qu'une partie de la population largement supérieure à l'autre était tenue à l'écart des biens et services culturels, [ car ceux-ci ] vont d'abord aux nantis de la culture, non aux dépourvus ".

En dehors de cette grande enquête, les études sociologiques sur la lecture sont peu nombreuses durant cette décennie. Ce relatif désintérêt s'explique sans doute par les orientations nouvelles prises par les militants de l'Education populaire et de la prédominance que prennent alors les recherches portant sur le système scolaire.

### ***2- Avec la création de l'Institut National d'Education Populaire et de la revue Les Cahiers de l'Animation en 1972, les sociologues militants de l'Education Populaire vont orienter***

leurs interrogations sur les moyens mis en oeuvre pour permettre la démocratisation culturelle. D'où des recherches sur "l'animation culturelle", sur les animateurs, sur les associations, puis sur "l'action culturelle".

**3- Le système scolaire va de son côté focaliser l'attention des sociologues de l'éducation** (création du Centre de sociologie de la culture créé par P. Bourdieu, de l'équipe de sociologie de l'éducation dirigée par Vincent Isambert-Jamati au CNRS et du département de recherche de l'INRP).

L'explosion scolaire, l'allongement de la scolarité, la création des collèges d'enseignement secondaire (1963) révèlent les lacunes du système éducatif : la hiérarchie des filières rend manifestes les principes d'une sélection sociale, le développement de l'échec scolaire après l'entrée en 6ème pose, entre autres, le problème des difficultés rencontrées par les enfants lors de l'apprentissage de la lecture, tandis que la réforme de l'enseignement du français dans l'enseignement primaire (instructions officielles de 1972) rencontre de nombreuses résistances

Sont étudiées alors la pédagogie des enseignants, les difficultés des enfants liées à leur appartenance familiale et sociale (sociologie du handicap socio-culturel) : les études sociologiques se concentrent sur l'analyse des processus de sélection scolaires liés aux modalités pédagogiques d'apprentissage et aux difficultés d'acquisition des connaissances que rencontrent les enfants des milieux défavorisés (voir J. C. Forquin, ***Sociologie de l'éducation, dix ans de recherches***, recueil de notes de synthèse publiées dans la Revue française de pédagogie, textes réunis par J. Hassenforder, préface de V. Isambert-Jamati, Paris, l'Harmattan, 1990).

=> L'ouvrage de P. Bourdieu ***La Distinction*** (Minuit, 1979) marque la fin de cette décennie. En rupture avec les analyses sociologiques qui isolent les groupes sociaux les uns des autres et les pratiques culturelles entre elles, Bourdieu propose une analyse de la mise en relation (domination et soumission) des groupes sociaux au sein de l'espace social et de leurs pratiques culturelles différenciées elles-mêmes et définies les unes par rapport aux autres : "[...] ce qu'on appelle communément distinction, c'est à dire une certaine qualité, le plus souvent considérée comme innée (on parle de "distinction naturelle"), du maintien et des manières, n'est en fait que *différence*, écart, trait distinctif, bref, propriété *relationnelle* qui n'existe que dans et par la relation avec d'autres propriétés" (***Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action***, Paris, Le Seuil, 1994). En conséquence, la pratique de la lecture d'un groupe social ne peut donc être comprise qu'en relation avec les autres pratiques de ce groupe et des autres groupes sociaux.

Cet ouvrage eut un grand retentissement par son orientation théorique et les perspectives de nouvelles recherches qu'il ouvrait. Mais bien peu furent les travaux en sociologie de la lecture qui s'en inspirèrent dans les années qui ont suivi.

### Chapitre 3 : Les années quatre-vingt (“ il faut lire ”)

Les années quatre vingt sont marquées par une floraison d'études sur la lecture.

La crise de l'édition, la généralisation de la télévision à tous les foyers, l'arrivée au pouvoir de la Gauche qui revivifie l'idéal de la démocratisation culturelle et augmente le budget consacré à la lecture (symboliquement, une des premières lois votées en août 1981 fut la loi sur le prix unique du livre, dite Loi Lang, adoptée à l'unanimité), les rumeurs persistantes diffusées par les médias selon lesquelles “ les Français ne lisent plus ” sont à l'origine de ce regain d'intérêt pour les études sur les pratiques de lecture.

**1- En 1981, la nouvelle enquête sur les pratiques culturelles des Français et, en 1983, La lecture des livres en France à travers les enquêtes nationales et locales** de Nicole Robine (*Cahiers de l'animation*, n°40, pp. 59-73) donnent une photographie de l'évolution des pratiques de lecture de la société française.

Sans connaître l'accroissement attendu, la lecture est une pratique qui se développe lentement, notamment la lecture de livres :

- 80% des Français possèdent des livres (contre 73% en 1973)
- 74% ont lu des livres au cours des 12 derniers mois en 1981 (contre 70% en 1973)
- Les faibles lecteurs (cad. ceux qui lisent 1 à 4 livres par an) augmentent : de 14% en 1973 à 19% en 1981.

Les grandes tendances observées dans les années soixante se maintiennent.

1- *La lecture de livres* (analysée toujours selon les mêmes variables socio-démographiques) est plus répandue chez les jeunes de 15-24 ans (91%), chez les élèves et les étudiants (97%), les cadres supérieurs et professions libérales (97%), les gros commerçants et industriels (92%), les cadres moyens (93%) et les employés (84%).

Elle est plus fréquente également dans les grandes villes de province (81%), l'agglomération parisienne (90%) et à Paris (95%), les bacheliers et diplômés de l'enseignement supérieur (98%) et chez les célibataires (89%), contre 59% chez les titulaires d'un brevet ou d'un CAP.

2- En revanche, *la lecture de la presse* quotidienne et périodique tend à diminuer : 46% de Français lisent régulièrement un quotidien en 1981 (contre 55% en 1973 et 59,7% en 1967). On notera que la lecture des quotidiens est plus répandue chez les plus de 60 ans et en province, particulièrement dans les communes rurales et chez les agriculteurs. Mais à l'époque, l'impact de la télévision (généralisation progressive et pénétration dans tous les foyers) n'est pas analysé sous l'angle de sa substitution à la presse quotidienne.

3- *La lecture de revues*, qu'elles soient d'actualité politique et sociale, littéraire, artistique ou scientifique ou qu'il s'agisse de magazines féminins ou familiaux, tend également à diminuer entre 1973 et 1981.

=> Cette diminution de l'attrait pour les quotidiens et les revues ne suscitera qu'un intérêt minime, tant est considérée comme prépondérante et “ culturelle ” la lecture de livres, quels qu'ils soient.

- N. Robine analyse également les circonstances de la lecture de livres, les comportements d'achat et des lieux d'achat, ainsi que la fréquentation des bibliothèques municipales, laquelle n'augmente que très lentement : 14,3% des Français de 15 ans et plus y étaient inscrits en 1981 contre 13,2% en 1973.

4- Enfin, le développement des *livres de poche*, spectaculaire pendant les années 1960, n'a pas atteint la totalité de la population : les élèves et les étudiants, les cadres supérieurs et professions libérales en sont les premiers bénéficiaires.

**2- Le bilan de ces recherches au début des années 1980** peut se résumer ainsi : la lecture de

livres est une pratique répandue en France (de moins en moins de gens ne lisent aucun livre), mais son extension est lente et inégale malgré l'élévation générale du niveau d'instruction. D'autres bilans et enquêtes suivront le premier travail de N. Robine, à partir du milieu et de la fin de la décennie.

**21)** Ces enquêtes commencent à susciter quelques critiques :

\* on s'interroge en particulier sur la signification de la focalisation sur le livre considéré comme seul objet de lecture, aux dépens d'autres supports ;

\* se pose la question de savoir quel crédit accorder aux déclarations des enquêtés : ne tendent-elles pas, selon les groupes sociaux, à surévaluer ou dévaluer leurs lectures ?

\* En gros, on souligne les inconvénients des études trop inspirées des sondages : ce courant critique est en partie issu des travaux du Service des Etudes et de la Recherche de la BPI, dirigé tout au long de cette période par J-F Barbier-Bouvet puis par M. Poulain (cf. J-F. Barbier-Bouvet, " la fin et les moyens : méthodologie des enquêtes sur la lecture " in M. Poulain (dir.) *Pour une sociologie de la lecture, lectures et lecteurs dans la France contemporaine*, Paris, Le Cercle de la Librairie, 1988, pp. 215-239) et des réflexions de N. Robine (" De quelques problèmes méthodologiques posés par la recherche empirique sur la lecture ", *Loisir et Société*, vol. 11, n°2, 1988).

\* L'apport essentiel de ces réflexions critiques est de mettre l'accent sur les points suivants :

- le livre est soit sacralisé, et considéré comme une entité unique, soit il est envisagé comme un bien de consommation interchangeable. Dans un sondage, un livre en vaut un autre, indépendamment de son contenu, ce qui revient à masquer une réalité plus complexe, plus riche et plus disparate aussi.

- L'absence dans les sondages d'une analyse de la pratique de lecture : est-elle la même pour tous ? Peut-elle être toujours envisagée indépendamment de l'objet de lecture ?

- L'absence d'une analyse de la manière dont les différents groupes sociaux définissent la lecture et le livre et dont ils lisent.

- L'impossibilité de saisir la place de la lecture selon les périodes de la vie (périodes d'activités professionnelles intenses ou non, temps disponible) et son statut dans la vie quotidienne (conditions matérielles et familiales, moments consacrés à la lecture, son rôle dans l'univers des relations sociales, etc.) et dans la vie imaginaire des différents groupes sociaux et professionnels.

**22)** Ces réflexions critiques tracent en creux les lignes de force des études sur la lecture pour les années 1990. On peut en citer les principales :

- prendre en considération et s'interroger sur la place que prennent *tous les types de lecture* (quotidiens, revues, bandes dessinées, tous les genres de livres) et les relier à l'intérêt que peuvent susciter certaines *émissions de télévision* regardées dans une ambiance familiale (journaux télévisés, feuilletons) ;

- se donner les moyens de comprendre le changement de la place, du rôle, de la signification que prend progressivement la lecture dans son rapport aux autres pratiques culturelles ;

- identifier les freins imaginaires et symboliques - variables selon les milieux sociaux et selon les traditions culturelles et religieuses - à la lecture de livres ;

- cerner les manières de lire ;

- préciser les représentations, le vécu et la perception de la pratique de lecture par les différentes catégories sociales ;

- s'interroger sur les pratiques hétérogènes de la lecture (" la plus ingénument polymorphe des pratiques culturelles " selon J-C. Passeron) : chaque catégorie sociale, souvent envisagée comme une entité uniforme, ne masque-t-elle pas des disparités quant à sa manière d'aborder la lecture ? La lecture ne doit-elle pas sans cesse être mise en relation avec le type d'ouvrage considéré (on ne lit pas de la même façon ni au même rythme une oeuvre de Proust ou un roman policier) ?

3- La fin des années 1980 est marquée par la publication quasi concomitante de deux grandes enquêtes nationales par sondage : *en 1987, la nouvelle enquête INSEE sur les pratiques de loisirs* et, *en 1989, la troisième enquête du Ministère de la culture sur les pratiques culturelles des Français*. Ces deux enquêtes vont mettre en évidence la même tendance que l'on peut résumer ainsi : la France lit plus, mais les Français lisent moins (cf. Françoise Dumontier, François de Singly, Claude Thélot, " La lecture moins attractive qu'il y a vingt ans ", Economie et statistique, n° 233, juin 1990 ; Olivier Donnat, " Les Français et la lecture, un bilan en demi-teinte ", *Cahiers de l'économie du livre* n°3, mars 1990 ; voir également Olivier Donnat et Denis Cogneau, *Les pratiques culturelles des Français 1973-1989*, Paris, La Découverte/La Documentation française, 1990, ch. 4 " Le livre ")<sup>8</sup>.

De ces deux enquêtes, il ressort les constats suivants :

- les " faibles " lecteurs (c. à. d. ceux qui déclarent lire de 1 à 9 livres par an) ont fortement augmenté : ils étaient 24% en 1973, ils sont 32% en 1988 ;
- les " moyens " lecteurs (de 10 à 24 livres par an) restent à peu près stables : de 23 à 25% ;
- les " forts " lecteurs (25 livres et plus par an) ont nettement diminué : de 29% en 1973 à 22% en 1988 (cette tendance s'est encore confirmée et approfondie depuis cette date, ainsi que l'ont montré plusieurs enquêtes récentes, dont la nouvelle enquête sur les pratiques culturelles des Français de 1997).

- Cette baisse de la lecture affecte surtout les jeunes de 15-24 ans (entre 1973 et 1988, on observe chez les 15-24 ans une chute de 16% de forts lecteurs - de 39% à 23% - et chez les 20-24 ans une chute de 12% - de 33% à 21%) : les élèves, les étudiants, les bacheliers et les diplômés moyens. L'effet positif attendu de l'augmentation de la scolarisation n'a pas eu lieu (sauf en ce qui concerne la diminution des non lecteurs de livres - de 30% en 1973 à 25% en 1988 - et leur transformation en faibles lecteurs) : " [Il y a vingt ans], pratiquement tous les étudiants lisaient au moins un livre par mois, il n'y en a plus que deux tiers aujourd'hui ; et trois quarts d'entre eux étaient de gros lecteurs contre un tiers maintenant. Pour les élèves, c'est la même chose " (F. Dumontier, F. de Singly, C. Thélot, *art. cit.*).

- Mais les employés, les cadres moyens, les habitants des villes moyennes montrent également un recul dans l'intensité de leur pratique de la lecture.

- En revanche, on observe chez les personnes âgées (de 60 ans et plus) un renforcement de la pratique de la lecture, qui se manifeste également par une nette augmentation chez eux de la fréquentation des bibliothèques (cf. P. Paillat, *Les pratiques culturelles des personnes âgées*, Paris, La Documentation française, 1993, étude effectuée à partir des données de l'enquête *Pratiques culturelles des Français* de 1988).

\* Si, depuis 1989, on a surtout insisté - et à juste titre - sur la baisse de la lecture de livres chez les jeunes, il convient de souligner que, pendant la même période (1973-1988), de nombreux éléments apparaissent qui témoignent de la **familiarisation récente des personnes âgées sans diplôme avec le livre**. C'est là un fait nouveau et marquant de la période.

\* Comparativement aux générations précédentes, les 60 ans et plus d'aujourd'hui sont plus rares à ne posséder aucun livre, plus nombreux à en compter 200 sur leurs rayonnages (en 1973, 36% des hommes et 41% des femmes de plus de 60 ans ne possédaient aucun livre, en 1988, ils ne sont plus respectivement que 20% et 23%), à fréquenter davantage librairies et bibliothèques, à lire 20 livres et plus par an.

\* C'est la seule tranche d'âge qui voit augmenter, en 15 ans, la proportion de forts lecteurs (20 livres et plus lus par an), alors que dans tous les autres groupes d'âge cette proportion a diminué, et parfois très fortement (cf. les 15-24 ans).

\* Cependant, s'agissant des goûts littéraires, rien ne distingue les vieux des jeunes adultes; en

---

<sup>8</sup> Afin d'apporter les correctifs nécessaires relatifs à l'évolution des pratiques de lecture après 1989, il convient de se reporter à la présentation des résultats de l'enquête *Pratiques culturelles des Français* 1997 (*infra* p.115).

la matière, la seule distinction qui perdure est celle du sexe.

\* Cette frange de gros lecteurs âgés est d'autant plus remarquable que certains d'entre eux ont des difficultés pour lire à cause de leur mauvaise vue.

\* Enfin, les personnes âgées, qui restent moins tentées que le reste de la population par la lecture de magazines, constituent la **clientèle privilégiée des quotidiens régionaux** (l'attitude des femmes se rapprochant de celle des hommes en ce domaine).

- *Les femmes* se montrent dans l'ensemble plus fortes lectrices de livres que les hommes. Le rapport homme/femme s'est inversé entre 1973 et 1988 : en 1973, on comptait 28% d'hommes et 32% de femmes non lecteurs de livres et 34% d'hommes et 28% de femmes forts lecteurs. En 1988, on ne compte plus que 24% de femmes non lectrices de livres contre 27% d'hommes et 23% de femmes fortes lectrices contre 22% d'hommes : " [...] les femmes arrivent en tête pour la plupart des pratiques liées au livre et à la lecture. [...] Le rapport entre les hommes et les femmes est en 1988, tant au niveau de la lecture en général, exactement l'inverse de ce qu'il était en 1973 ; la régularité avec laquelle la tendance s'est inversée laisse penser qu'il s'agit d'un mouvement en profondeur " (O. Donnat et D. Cogneau, *op. cit.*, pp. 81-82). Ce mouvement se poursuit effectivement comme le révèle la nouvelle enquête *Pratiques culturelles des Français* de 1997.

- Il faut souligner enfin l'importance de la lecture de revues qui, elle, s'accroît entre 1981 et 1988 : à cette date, 15% des personnes interrogées déclarent lire un hebdomadaire d'information (contre 13% en 1981) dont 17% d'hommes et 13% de femmes, mais surtout 51% déclarent lire un magazine de télévision, 28% un magazine féminin, 10% une revue culturelle (dont 22% des étudiants), 10% une revue scientifique, 16% une revue de loisirs.

#### **4- Quelles interprétations donner de ces résultats ?**

- Certes, il faut tenir compte en premier lieu des transformations profondes de la société française depuis 1973, c'est à dire en gros depuis le début de " la crise " : augmentation de l'insécurité concernant l'emploi et accroissement considérable du chômage, difficultés de conditions de vie, du logement, etc., autant d'éléments jamais pris en compte mais dont on peut penser qu'ils ne facilitent pas forcément une lecture distrayante et qu'ils renforcent au contraire les lectures plus utilitaires liées à une activité professionnelle présente ou souhaitée. De même, la démocratisation de l'accès à l'Université et le recrutement social plus diversifié des étudiants peuvent expliquer en partie les différentes attitudes à l'égard de certains types d'ouvrages, comme l'établiront clairement plusieurs enquêtes sur les lectures étudiantes conduites au début des années 1990 (cf. Emmanuel Fraisse (dir.), *Les étudiants et la lecture*, Paris, PUF, coll. Politique aujourd'hui, 1993 ; voir aussi sur le même thème l'enquête DLL/France Loisirs/*Le Monde* à l'occasion de la Fureur de Lire d'octobre 1992), enquêtes qui mettront en évidence le poids de la lecture " prescrite " par rapport à la lecture " loisir ".

- Une autre série d'interrogations porte sur la focalisation sur la lecture isolée des autres moyens d'accès à l'information et à la culture : pourquoi la lecture de livres n'est elle pas intégrée dans l'ensemble des autres pratiques comme la lecture de revues, l'écoute de musique ou le fait de regarder la télévision. O. Donnat (responsable de l'enquête *Pratiques culturelles des Français* de 1988 et auteur de *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte, 1994. Voir en particulier ch. 7, " la lecture ", pp. 262-305) se demande à cet égard si regarder un feuilleton à la télévision n'est pas l'équivalent et le substitut de la lecture d'un roman feuilleton et si, en définitive, la fonction de cette pratique n'est pas la même., au grand scandale, à n'en pas douter, d'un certain nombre d'intellectuels ardents défenseurs de la sacralisation du livre et de la lecture considérés comme seuls moyens d'accès à la culture " légitime " (selon la notion développée par P. Bourdieu, en particulier dans *La Distinction*, *op. cit.*), alors même que la télévision acquiert une importance accrue



quant à l'offre d'informations et de distractions et un rôle prépondérant dans la sociabilité familiale et professionnelle.

En d'autres termes, la lecture, traditionnellement privilège de l'élite (cf. Nicole Robine, " La lecture " in Robert Escarpit (dir.), *Le Littéraire et le social. Eléments pour une sociologie de la littérature*, Paris, Champs/Flammarion, 1970, pp. 221-244) n'a-t-elle pas acquis un autre statut symbolique en se divulguant dans toutes les couches sociales et, conséquemment, la rupture ne se situe-t-elle pas aujourd'hui entre " lire de la littérature " et lire des textes qui n'en ont pas le statut ?

- Il faut également se demander ce que signifient le livre la quantité de livres lus : la lecture se mesure-t-elle à la quantité ? Quel sens accorder à la qualification de " faible " ou de " fort " lecteur ? Est-on " faible " lecteur parce qu'on lit moins ou mal ? Est-on " fort " lecteur parce qu'on engloutit, on dévore les livres ? Quel souvenir de ses lectures garde dans ce cas le " fort " lecteur ? Quelle signification peut bien recouvrir la quantité si l'on n'a pas identifié la nature et la diversité des livres lus (de Proust à Harlequin et de *Madame Bovary* à Betty Mamoudi) ? La lecture sans cesse reprise du même ouvrage dont on s'imprègne (" le livre de chevet ", par exemple) n'est elle pas aussi de la lecture à part entière qu'il faut alors comptabiliser ?

=> On voit par là quelle est la portée (donner une vue d'ensemble, faciliter des comparaisons diachroniques et selon la distribution sociale, procurer une qualité d'informations indispensables, etc.) mais aussi les limites de l'indice de quantité au fondement des enquêtes par sondage.

- En définitive, qu'entend-on par lire ? La définition sociale de la lecture ne s'est elle pas insensiblement - mais profondément - modifiée ? Est-elle la même pour les différents groupes sociaux ? La symbolique de la lecture et le prestige du livre ne sont-ils pas différents voire opposés selon les groupes sociaux ?

C'est à cet ensemble de questions et sur la base de tentatives de renouvellement des problématiques traditionnelles que se développeront dans les années ultérieures des travaux à la fois complémentaires et plus approfondis.

## Chapitre 4 : Les années quatre-vingt-dix

La baisse constatée de la lecture chez les jeunes ainsi que les transformations de la pratique de la lecture et l'importance croissante des supports autres que le livre vont conduire un certain nombre d'organismes concernés institutionnellement ou commercialement par la lecture à financer de nouvelles études sur les populations " stigmatisées " par les enquêtes nationales : les collégiens de moins de 15 ans, les lycéens, les étudiants, les jeunes dans leur ensemble, auxquels il faut ajouter les " faibles lecteurs " (détenus, par exemple) vont devenir des objets d'étude privilégiés au tournant des années 1990.

Ces études vont être confiées souvent à des *chercheurs* (CNRS, Université) par ces différents organismes commanditaires (Ministères de la Culture, de l'Education nationale et de la Recherche, groupements d'éditeurs, Observatoire France Loisirs de la lecture, etc.).

### I- Les études sur les jeunes, collégiens et lycéens

Le Ministère de la Culture (Direction du livre et de la lecture), le Ministère de l'Education nationale et l'Observatoire France Loisirs de la lecture sont à l'origine de ces travaux.

1- La première grande étude a été commanditée par l'Observatoire France Loisirs de la lecture : il s'agit de l'étude sur la lecture des collégiens de 12 ans conduite par François de Singly (publiée sous le titre *Lire à 12 ans*, Paris, Nathan, 1989). Elle est venue combler un manque, les enquêtes nationales (Loisirs-INSEE et Pratiques culturelles des Français) ne portant que sur les personnes âgées de 15 ans et plus.

\* A partir de l'interrogation de 1 066 jeunes et de leurs mères (par l'institut BVA), il ressort de l'analyse et de l'interprétation des résultats par F. de Singly les constats suivants :

- la lecture n'est plus, comme dans les années 1960, le loisir préféré des collégiens : seuls 22,6% des enfants de milieu supérieur, 22,8% de milieu moyen et 16,8% de milieu populaire placent la lecture parmi leur premier choix de loisir. En particulier, le temps consacré à la télévision est supérieur à celui consacré à la lecture. Par ailleurs, contrairement au cinéma ou à la télévision, le livre n'est pas un stimulant de la sociabilité pour les jeunes : il incite peu à la discussion entre amis.

- Est mise en évidence l'influence de l'ambiance livresque familiale (mesurée par le nombre de livres lus mensuellement par chacun des parents) variable selon les milieux sociaux sur la lecture des enfants de 12 ans, sur leur goûts et sur leur réussite scolaire (cette dernière et, notamment, la réussite en français ayant des effets positifs sur l'attrait que peut avoir la lecture : une bonne scolarité augmente l'investissement dans la lecture).

- Il n'en reste pas moins vrai que, même parmi les bons élèves, on observe un amour modéré pour la lecture.

- Le capital culturel familial reste prépondérant puisque les bons élèves de milieu populaire lisent moins que les bons élèves de milieu supérieur.

- Le mode d'incitation des parents varie d'un milieu social à l'autre, plus autoritaire en milieu populaire, reposant davantage sur le dialogue chez les catégories privilégiées.

- Comme 20 ans auparavant, les filles lisent plus que les garçons, et ce, quel que soit le milieu social. Elles sont aussi meilleures en français et apprécient surtout les romans, alors que les garçons sont plus tournés vers les romans d'aventure, les documentaires et les bandes dessinées.

### 2- La lecture de livres chez les jeunes: une activité presque ordinaire

En 1992, une nouvelle étude sur la lecture des jeunes de 15 à 28 ans est confiée à F. de Singly par J. Lang, alors ministre de l'Education nationale et de la culture. Ses résultats seront

publiés en janvier 1993 sous le titre *Les jeunes et la lecture (Les Dossiers Education et Formation*, n°24, janvier 1993, Ministère de l'Education nationale et de la Culture, Direction de l'Evaluation et de la Prospective) et viennent confirmer les tendances observées dans les enquêtes précédentes.

\* *La lecture de livres n'est pas le passe-temps préféré des jeunes, loin s'en faut.* Leur univers c'est les magazines, l'écoute de musique, les rencontres et les échanges entre eux, le cinéma et la télévision. Tout se passe comme si la lecture de livres était disqualifiée par rapport aux modèles de références dominants: non seulement, deux tiers des jeunes consacrent au moins une heure par jour à la télévision ou au magnétoscope, alors qu'un tiers passe un temps comparable à lire des journaux ou des livres, mais il est frappant de constater que la description du plaisir pris à la lecture s'énonce en termes d'images. *Cette place croissante de la télévision et du cinéma conduit les jeunes à intérioriser des schèmes de pensée directement issus de ces deux supports* : ainsi le rythme standard d'un film ou d'un téléfilm (2 heures maximum pour "la durée d'une histoire"). Façonnés par ce rythme les jeunes sont nombreux à être rebutés par le rythme propre du livre, qui peut être plus long, plus soutenu que celui de l'audiovisuel de consommation courante. C'est là certainement une des conclusions les plus novatrices de l'enquête *Les jeunes et la lecture*.

\* *Néanmoins, l'image de la lecture n'est pas si mauvaise.* 3/4 des jeunes estiment que lire est un passe-temps agréable. Mais il est vrai qu'ils sont beaucoup moins nombreux (à peine un sur deux) à placer cette activité aux premières places de leur hiérarchie de loisirs. Le livre est battu dans la compétition symbolique avec le monde de l'image.

-> *Les bouleversements technologiques récents, l'univers volatile des reality shows, du zapping et des vidéogames ont assigné au livre une place secondaire et à la lecture le statut d'une activité presque ordinaire.*

### 3- La génération des 8-16 ans et la lecture

D'autres enquêtes sur les pratiques culturelles des jeunes aboutissent toutes aux mêmes résultats.

- *Les enquêtes Diapason/Médiamétrie sur l'univers culturel des jeunes* (leurs pratiques de loisirs, la lecture de la presse, l'écoute de la télévision, etc.) : celle commanditée par le Ministère de la culture en 1987 auprès de 3 000 jeunes de 8 à 16 ans (cf. *Cahiers de l'économie du livre* n°5, mars 1991, pp.106-112) et celle de 1990 pour le groupe Bayard-Presses de 1990 auprès d'un échantillon national représentatif de 4 442 jeunes de 8 à 16 ans (auxquelles s'ajoutent les enquêtes menées ultérieurement, en 1992 et 1995, par les mêmes instituts de sondage pour le compte d'Hachette-grande diffusion, enquêtes qui mettent en lumière l'importance des jeux vidéo dans les loisirs de cette tranche d'âge).

On en retiendra essentiellement que l'intérêt pour la lecture de livres diminue à partir de 11-12 ans mais qu'au moins 61% des 8-16 ans sont amateurs de magazines et les lisent fréquemment (cf. Jean-François Barbier-Bouvet, "Quelle lecture ?", *Médiaspouvoirs*, n°25, janv.-mars 1992).

- Quant à l'enquête réalisée par Médiamétrie-Diapason pour le compte de Hachette Grande diffusion (Hachette réalise régulièrement pour son secteur jeunesse des études sur l'univers et les modes de vie des jeunes afin de mieux répondre aux attentes des jeunes lecteurs ; l'enquête Médiamétrie-Diapason est la 3ème réalisée depuis 1988), elle met en lumière pour la première fois l'importance des jeux vidéo dans l'univers des loisirs des jeunes de 1992 (enquête effectuée en 2 vagues, mars-avril et décembre 1992, auprès de 4567 enfants et adolescents de 8 à 16 ans).

\* Cette étude vient corroborer les résultats d'enquêtes récentes sur la place de la lecture dans

l'univers culturel des jeunes.

On peut en dégager les éléments essentiels suivants :

*a) Le rapport à l'école* : à 8-10 ans, ils s'y sentent heureux, à 11-13 ans déjà moins (beaucoup de travail et moins de loisirs) et, à 14-16ans, pas vraiment (l'école est une corvée; ils ne sont plus qu'un quart à être passionnés par ce qu'on y apprend, contre 62% chez les 8-10 ans).

*b) Les valeurs des 8-16 ans* :

- ce qui compte d'abord, c'est d'avoir une famille heureuse, être en bonne santé, avoir un travail et réussir leurs études : quoi de plus normal?

- La convivialité, rire et le "look" sont en hausse par rapport aux enquêtes précédentes

- Mais leurs centres d'intérêt, évolutifs avec l'âge, diffèrent beaucoup chez les garçons et chez les filles :

-> les garçons privilégient tout ce qui est lié à l'écran, à l'image, y compris pour la lecture ( ils préfèrent nettement les BD aux livres), le bricolage, les sports (surtout à partir de 14 ans) ;

-> les filles, elles, préfèrent les livres aux BD, le dessin ou le modelage, écrire des histoires et, à partir de 14 ans, le shopping au sport : bref, une savante alchimie de l'intime et de la convivialité.

*c) C'est la génération multi-écrans : jeux vidéo et cinéma*

- L'image et l'écran exercent sur les 8-16 ans une véritable fascination, bien que les filles en grandissant se montrent de plus en plus réservées face aux jeux vidéo (qui ont détrôné les jeux de société), au contraire des garçons, pour qui c'est la distraction favorite (au même niveau que la TV jusqu'à 13 ans et, pour 67% chez les 14-16 ans).

-> Le cinéma : il est de plus en plus prisé par tous (10 points de hausse de 90 à 92 pour les 8-13 ans) mais chez les filles encore plus que chez les garçons, pour la magie du grand écran préférée aux vidéo à la maison et parce que c'est l'occasion de sorties entre amis.

-> La télévision : davantage un passe-temps qu'une source de connaissance. On note cependant qu'une certaine distance vis à vis du petit écran croît avec l'âge.

*d) La lecture*

**- PLUS ON EST JEUNE, PLUS ON AIME LIRE ET LES FILLES AIMENT MIEUX LA LECTURE QUE LES GARÇONS.**

- En 1992 comme en 1988, 40% des 8-16 ans disent aimer beaucoup lire des livres (17% pas du tout). Toutefois, ces chiffres recouvrent d'importantes disparités selon l'âge et le sexe : plus on est jeune, plus on aime lire et, à tout âge, les filles, plus que les garçons, préfèrent la lecture.

- Le renforcement de l'intérêt pour la lecture en 4 ans, surtout chez les 8-10 ans, est attribué "probablement" à une plus forte implication des parents qui interviennent davantage dans le choix des livres et en discutent plus souvent avec leurs enfants.

- L'accentuation du clivage filles/garçons, déjà présent dès l'enfance, s'accroît entre 11 et 13 ans (par rapport à 1988, l'intérêt des filles progresse tandis que celui des garçons chute fortement malgré la pression des parents).

- Chez les adolescents (14-16 ans), l'intérêt pour la lecture chute de 9 points en 4 ans.

**-> GLOBALEMENT, ON ASSISTE DONC A UNE DIMINUTION DE LA LECTURE chez les 8-16 ans** : l'ensemble des jeunes lit moins, particulièrement les garçons et les adolescents.

Et ce, malgré une offre de livres plus présente : 70% des enfants ont des rayonnages de livres dans leur chambre (contre 50% en 88) et la moitié des 8-10 ans sont inscrits en bibliothèque (45% des 11-13 ans; 39% des 14-16 ans).

**- LA LECTURE- PLAISIR DIMINUE AVEC L'AGE ET SE SEXUALISE AU FIL DU TEMPS**

- 3/4 des 8-16 ans ont lu des livres pour leur plaisir en dehors des livres scolaires au cours des 3 derniers mois (les plus jeunes et les filles davantage que les garçons).

- Nombre de livres lus en moyenne (sur 3 mois) : de 8 à 3 selon le sexe et l'âge. Et s'il y a davantage de non-lecteurs parmi les jeunes ayant une forte affinité pour la télévision, on y trouve le même nombre de gros lecteurs qu'auprès des jeunes ayant une forte affinité pour la

presse.

- Une notion de plaisir mieux ancrée chez les filles, mais **LIRE EST UN EFFORT QUELQUE SOIT L'AGE ET QUI S'AMPLIFIE AVEC LE TEMPS** : si la notion de lecture plaisir se renforce chez les plus jeunes, plus on avance dans la scolarité, plus elle s'estompe (chez les garçons ados, sur la base de plusieurs réponses possibles, 37% déclarent s'ennuyer quand ils lisent et 30% avouent que lire est une corvée !).

**- LES THEMES PRIVILEGES DE LA LECTURE-PLAISIR FONT RESSORTIR AUSSI LES DIFFERENCES DE SEXE :**

- les filles préfèrent les romans, les garçons les livres documentaires. Cependant, on peut relever des préférences communes aux deux sexes :

- le plébiscite pour le rire et l'imaginaire est en forte progression en 4 ans chez les 8-10 ans des deux sexes. Chez les 11-13 ans, les aspirations restent très voisines des plus jeunes (fantastique, imaginaire et rire), mais d'autres pôles apparaissent : la réalité (au travers de destins exemplaires, symboles identificatoires, notamment pour les filles). Les "héros sympa" progressent auprès des deux sexes. Chez les 14-16 ans, le romanesque progresse aussi bien chez les garçons que chez les filles, et avec lui le héros.

- Enfin, quelques collections se partagent les faveurs des 8-16 ans :

- la Bibliothèque Rose domine le marché des 8-10 ans

- les préférences des 11-13 ans se partagent entre Bibliothèque Rose, Bibliothèque Verte et Livre de Poche Jeunesse

- Le Livre de Poche Jeunesse continue de séduire les 14-16 ans, surtout les filles.

=> Ainsi, se vérifient une fois de plus les grandes tendances mises en lumière par "*Pratiques Culturelles des Français*", les enquêtes *Loisirs de l'INSEE*, "*Lire à 12 ans*" et, plus récemment, "*Les Jeunes et la Lecture*" : au fur et à mesure qu'elles grandissent, les jeunes générations - en particulier les garçons - entretiennent des liens de plus en plus distendus avec le livre.

**4-** Dans *Les pratiques culturelles des jeunes* (Paris, La Documentation française, 1992), Frédérique Patureau analyse, à partir d'une exploitation secondaire des données de *Pratiques Culturelles des Français* de 1988, les pratiques de lecture des 15-24 ans.

- Ceux-ci lisent peu de quotidiens (à l'exception des fils d'agriculteurs), mais lisent de façon massive les magazines (c'est le cas pour 88% d'entre eux en 1988 contre 68% en 1973).

- Les jeunes possèdent des livres, les prêtent ou les empruntent plus facilement et fréquentent les bibliothèques de façon plus assidue (27%) que la moyenne de la population (17%).

- L'étude confirme également que la lecture est une activité plus féminine que masculine et que les variations sociales et géographiques conservent leur pertinence ;

- mais aussi que les enfants de cadres lisent moins qu'autrefois alors que les enfants d'agriculteurs lisent plus que par le passé (effet de l'accroissement et de l'allongement de la scolarisation).

- En définitive, le même phénomène constaté sur l'ensemble de la population s'observe chez les jeunes : les "forts" lecteurs diminuent et les "faibles" lecteurs augmentent.

- Les romans sont la lecture de prédilection des 15-24 ans. Les garçons restent de fervents amateurs de bandes dessinées, tout en poursuivant aussi leur lecture de littérature classique. Mais ce sont les jeunes filles qui, peu sollicitées par les bandes dessinées, constituent le lectorat le plus fidèle de la littérature classique.

## **II- Les études sur les étudiants et la lecture**

De l'ensemble des jeunes, c'est la population étudiante qui a suscité l'intérêt tant des ministères chargés de la culture et des étudiants que des éditeurs. Depuis les travaux fondateurs de Bourdieu et Passeron (*Les Héritiers*, 1964), il était établi - du moins le pensait-

on - que les étudiants étaient par tradition familiale imprégnés de culture “ savante ” et s’adonnaient à des loisirs culturels privilégiés. Or, les enquêtes nationales des dernières années de la décennie quatre-vingt révélèrent chez cette population une relative mais progressive érosion de l’attrait pour la lecture, alors même que l’Université était censée être par vocation un lieu de lecture et d’incitation à la lecture.

Dès 1990, le groupe des éditeurs en Sciences Humaines et Sociales (SHS) du SNE (syndicat national de l’édition), avec l’aide de la Direction du Livre et de la Lecture et de la DIST (Délégation à l’Information Scientifique et Technique) du Ministère de la Recherche lance une première enquête sur l’état de l’édition en sciences humaines (cf. Marc Minon, “ L’état de l’édition en sciences humaines et sociales ”, *Cahiers de l’économie du livre*, n°4, décembre 1990). Cette enquête sera suivie en quelques temps de plusieurs autres sur la lecture étudiante.

### **1- La lecture des étudiants en Sciences humaines et sociales**

En 1991, est menée par Françoise Kleftz, à la demande du groupe SHS du SNE et du Ministère de la Recherche, une enquête par entretiens auprès de 450 étudiants et 88 enseignants de SHS dans 26 universités (F. Kleftz, “ La lecture des étudiants en Sciences Humaines et Sociales ”, *Cahiers de l’économie du livre*, n°7, mars 1992, pp. 5-57).

L’objectif de cette étude est lié aux préoccupations des éditeurs : il s’agit de comprendre comment les étudiants en SHS conçoivent la lecture universitaire, quelle importance elle prend dans leur travail universitaire, quelle est leur fréquentation des librairies et des bibliothèques, quelles sont leurs demandes à l’égard des éditeurs et des auteurs de ces ouvrages.

- Les étudiants interrogés mettent en avant - c’est la première fois qu’une enquête met l’accent sur cet aspect - le côté utilitaire et nécessaire (pour la réussite aux examens) de la lecture.
- Le livre est considéré avec respect : il est la voie royale de l’accès aux connaissances, même si les étudiants avouent rencontrer parfois des difficultés dans la compréhension de leurs lectures.
- L’utilité des photocopies est soulignée et la pratique des photocopies est fréquente.
- Quant à la prescription des enseignants, elle est prépondérante dans les choix de lectures des étudiants.
- Enseignants et étudiants souhaitent redonner une place importante à la lecture universitaire : la publication en format de poche de textes fondamentaux et d’ouvrages de base est souhaitée par les étudiants.

En outre, d’autres enquêtes portant sur les pratiques d’achat de livres et de lecture des étudiants et l’implantation de librairies sur les campus universitaires furent commanditées par le Ministère de la Recherche et de la technologie. L’enquête sur l’implantation des librairies sur les campus, définie par un comité de pilotage composé d’éditeurs, de libraires, de bibliothécaires, d’universitaires et de représentants des ministères concernés, fut menée en 1990 dans 5 campus auprès de 1500 étudiants (voir *Cahiers de l’économie du livre*, n°7 mars 1992, pp. 55-80).

### **2- La Mission Lecture Etudiante**

- En 1991, le Ministère de l’Education nationale crée une Mission Lecture auprès de la Direction de la Programmation et du Développement (DPDU) et rattachée à la Sous-Direction des Bibliothèques. Cette Mission a pour vocation de mieux connaître et d’aider la lecture étudiante. Elle commanditera, en collaboration avec *Le Monde* une étude sur les rapports des étudiants et la lecture (*Le Monde*, 28-1-1993 ; voir aussi E. Fraisse (dir.), *Les étudiants et la lecture*, Paris, PUF, 1993, ouvrage qui rassemble les principales contributions

aux journées d'étude de Royaumont en juillet 1992).

- L'enquête et les travaux des journées de Royaumont conduisent à nuancer fortement l'affirmation de la baisse de la lecture étudiante : si la population étudiante se transforme du fait de sa plus grande diversité tant par l'origine sociale des étudiants que par les filières suivies, il n'en reste pas moins vrai que l'Université stimule la lecture "utile" perçue comme indispensable à la réussite aux examens. Dans cette optique, le rôle des enseignants surtout et, à un moindre degré celui des bibliothécaires (universitaires) se révèle fondamental. Il n'y a là rien de surprenant : l'attitude studieuse des étudiants, tout comme leur référence prépondérante aux prescriptions des enseignants sont à mettre en rapport avec la composition sociale du milieu étudiant d'aujourd'hui et la nature du rapport qu'il entretient avec les études. Dans leur grande majorité, les étudiants "non héritiers" des années 1990 ne peuvent s'offrir le luxe d'une attitude "dilettante", au contraire de leurs homologues "héritiers" d'il y a trente ans. Au bout du compte, ce sont des rapports différents à la lecture et diverses manières de lire qui doivent être prises en considération dès qu'on se penche sur le milieu étudiant dans son hétérogénéité. C'est également le constat d'une enquête DLL/France Loisirs/*Le Monde* à l'occasion de la Fureur de Lire d'octobre 1992.

### III- Les rapports entre lecture et télévision

- Si, au cours des années soixante, les travaux sur la lecture considéraient explicitement les revues et magazines comme des "concurrents du livre", au cours des années quatre vingt, c'est la télévision, désormais présente dans tous les foyers ou presque, qui va être perçue par les intellectuels (et bon nombre de sociologues) comme l'ennemie de la lecture et la responsable du déclin du livre. Sans revenir ici sur ce que la notion de "concurrence" révèle de préjugés implicites, on notera surtout qu'elle ne tient pas compte des conditions de réception et de la manière dont le téléspectateur regarde ou le lecteur lit.

1- Une première enquête (confiée par la DLL au Service Etudes et Recherche de la BPI, et menée par Michel Péroni, *De l'écrit à l'écran*, Paris, BPI-Centre Pompidou, coll. Etudes et Recherche, 1991) va s'attacher, principalement grâce au décryptage des différentes émissions littéraires à la télévision, à dévoiler les préjugés qui sont à la source d'une concurrence parfois mystifiante. Ces émissions touchent une grande diversité de publics, puisqu'on y retrouve aussi bien les téléspectateurs les plus diplômés que les moins diplômés.

2- Mais c'est surtout l'étude *Livre et télévision : concurrence ou interaction ?* (Paris, PUF, 1992), financée par l'Observatoire France Loisirs de la lecture et réalisée par Roger Establet et Georges Félouzis, qui sera incontestablement la plus novatrice en la matière.

\*Construite à partir d'une réinterrogation d'un certain nombre de personnes (48) ayant répondu à l'enquête *Pratiques culturelles de Français* de 1988 ainsi que d'une analyse secondaire des données de cette enquête, cette recherche vient confirmer des tendances déjà établies et en révéler d'autres, peu connues ou passées sous silence.

a) Est confirmée l'influence déterminante du niveau d'études sur la nature de la relation que les individus entretiennent tant avec la lecture qu'avec la télévision. Tous les travaux antérieurs avaient montré que, chez les personnes peu diplômées, la lecture demande effort et persévérance et que la pratique de la lecture leur paraît liée à la recherche d'un complément d'instruction. Dès lors, il n'est pas étonnant que la lecture leur apparaisse comme une activité sérieuse et la télévision comme une activité distrayante. Les diplômés, en revanche, ont plus d'aisance à trouver à la fois dans la télévision et dans la lecture ce qui contribue à leur enrichissement.

b) Est établi que de manière générale, contrairement aux idées répandues, lecture et télévision ne s'opposent pas, même si les téléspectateurs les plus assidus ne sont pas de fervents lecteurs et si les lecteurs les plus passionnés ont tendance à accorder une attention moins forte à la télévision.

Est établi également que regarder la télévision est une pratique plus conviviale et familiale alors que la lecture est plus personnelle et intime.

=> En définitive, les auteurs de *Livre et télévision : concurrence ou interaction ?* montrent que, loin du faire du tort à la lecture, la télévision fait bon ménage avec elle. Les discours des personnes interrogées sur leur rapport à la télévision ont fait l'objet d'un traitement lexical original dont les résultats, éloquentes, viennent confirmer " dans le texte " ce que d'autres enquêtes précédentes sur la lecture avaient mis en évidence, à savoir que les écarts les plus significatifs en matière d'usage des deux médias ne résident pas tant dans l'appartenance, voire l'origine sociale, mais, plus que tout, dans la différence des sexes.

- Un point, cependant, laisse circonspect à la lecture des résultats de cette enquête. Il s'agit de l'attitude des jeunes, chez qui on observe une baisse importante de la lecture. Celle-ci semble tout autant liée à la concurrence de la télévision (et des nouvelles pratiques qui lui sont associées, telles que le zapping et la consommation différée que permet le magnétoscope) qu'à l'écoute de la musique (cf. O. Donnat, *Les Français face à la culture*, op. cit., ch. 6 " L'écoute musicale ") et la pratique du sport. Or, malgré les précautions avancées par les auteurs, l'affirmation selon laquelle " les écarts qui séparent les jeunes de leurs aînés (les 30-49 ans) sont faibles " (p. 25) laisse perplexe et va à l'encontre des résultats d'autres enquêtes comme *Lire à 12 ans* (F. de Singly) ou *Les pratiques culturelles des jeunes* (F. Patureau). Néanmoins, ces réserves ne sauraient porter ombrage à l'intérêt décapant que représente cette enquête qui, loin des sentiers battus, renouvelle profondément l'interrogation sociale.

\*\*\*

L'ensemble de ces enquêtes, qu'elles soient nationales ou qu'elles reposent sur des échantillons de population moins importants, ont l'avantage considérable de proposer une photographie à un moment donné de la réalité d'une pratique culturelle particulière, en l'occurrence la lecture. Elles permettent également de saisir la progression de la diffusion du livre comme celle de la lecture. Réalisées à des périodes successives (ex. : *Pratiques culturelles des Français 1973-1981-1989-1997*, *L'expérience et l'image des bibliothèques municipales* - en cours - 1979-1997), elles autorisent des comparaisons fructueuses et viennent attirer l'attention sur certaines modifications des pratiques culturelles (la lecture de magazines versus la lecture de livres chez les jeunes, la baisse de l'intensité de lecture chez les jeunes forts lecteurs, etc.).

Néanmoins, il arrive que ces données répétitives masquent plus qu'elles ne dévoilent la réalité de la pratique de la lecture. Ainsi est posé un problème récurrent en matière de sociologie de la culture.

Il concerne la méthode d'analyse la plus appropriée pour " mesurer " les pratiques culturelles. De quels indicateurs doit se doter la sociologie pour rendre compte à la fois de l'intensité des pratiques ( " combien de livres lisez-vous par mois ? " ), de leurs modalités ( " où ? quand ? comment ? etc. " ) et de leur sens ( " qu'est ce que lire représente pour vous ? Par rapport au cinéma, au théâtre, à la musique, au sport, à la T.V., aux sorties, etc. ? " ) ?

Certes, on dispose à présent, nous l'avons vu, et pour nous cantonner au seul domaine du livre et de la lecture, de séries de chiffres produits par des sondages ou des enquêtes à grande échelle qui mesurent soit un certain type de rapport au livre, soit des opinions sur la lecture. Cette sociologie de la circulation sociale de l'imprimé vérifie le plus souvent ce que nous



savons déjà, par exemple, qu'on lit d'autant plus, en règle générale, qu'on est diplômé. Les sondages nous apprennent également que la lecture reste considérée comme quelque chose d'important, comme une pratique culturelle légitime.

C'est le mérite de la sociologie de la culture, de la sociologie de la lecture d'avoir montré le poids des inégalités sociales et culturelles sur le nombre de livres lus ou possédés. Encore que l'auto-évaluation, par les personnes enquêtées, du nombre de livres lus au cours des derniers mois est, on le sait, un exercice difficile. Car il existe toujours un écart - les sociologues parlent d'artefact - entre les déclarations des pratiques et les pratiques effectives. C'est pourquoi il convient de se montrer prudent dans le maniement de ces grandeurs " objectives " : si, en effet, les tendances qu'elles révèlent sont, en l'occurrence, significatives, la " perte d'image " du livre constatée aujourd'hui, tend probablement à peser sur cet écart. Olivier Donnat, responsable de la troisième enquête sur *Les pratiques culturelles des Français* (1988), suggère qu'on est peut-être passé d'une surestimation, dans les années 1970, à une sous-estimation aujourd'hui du nombre de livres lus.

D'autre part, comme le relève Hervé Renard, dans *les Cahiers de l'Economie du livre* n°9 de mars 1993 ( note de lecture à propos de *La Cité des chiffres*, dir. Jean-Louis Besson ), la construction de séries statistiques, préalable indispensable à la production de données, n'est évidemment pas neutre : elle est en particulier le reflet des normes sociales en vigueur. Ainsi les statistiques ne sont en fait ni vraies ni fausses. Mais pour nécessaires qu'elles soient, ces analyses conduisent assez vite à la tautologie et à la répétitivité, témoignant toujours, même si c'est de manière différente, de l'incidence très forte des appartenances socio-culturelles sur le rapport à la culture en général et au livre en particulier.

=> En définitive, *les formes standardisées de collecte de l'information révèlent rapidement leurs limites heuristiques lorsqu'il s'agit de décrire ou de mesurer l'intensité variable de l'engouement en matière d'art et de culture, qu'il s'agisse de la musique, de la peinture, de la danse, du théâtre ou de la lecture.*

L'ouvrage collectif, sous la direction de Martine Poulain, *Pour une sociologie de la lecture* (publié en 1988 au Cercle de la librairie ) montre que, depuis plusieurs années déjà, les recherches dans cette discipline s'efforcent tout à la fois d'élargir et d'affiner leurs modes d'investigation.

- *Elargir*, parce qu'elles se sont par exemple intéressées non plus seulement aux pratiques et représentations individuelles, mais aussi à l'ensemble des images qu'une société ou que des institutions construisent quant au bien fondé et aux raisons de la lecture, à la définition des savoir-faire minimaux, aux corpus prescrits ou proscrits, etc.

- *Affiner* aussi les investigations pour passer du livre à l'acte de lecture proprement dit, du constat de l'inégale relation à l'objet livre, à l'attention portée aux diversités des lectures, des perceptions et des plaisirs du texte. On a ainsi mis l'accent sur les relations entre monde du texte et monde du lecteur, sur les importantes variations des pratiques et des représentations de la lecture chez un même individu au cours d'un itinéraire biographique, sur la multiplicité des modes d'appropriation des textes, sur ce " braconnage " qu'est chaque lecture, faite, tout à la fois, comme le souligne Michel de Certeau, et à sa suite Roger Chartier, de discipline et d'invention. " Lieu de l'intime et du partagé, la lecture est aussi, dit Martine Poulain, confrontation du connu et de l'inconnu, rencontre entre ce qui se décrit comme éphémère et ce qui se présente comme permanence " .



## 2ème Partie

### Les études qualitatives

Si le fait de posséder des livres (nombre de livres) constitue un indice utile, ne devrait-il pas être associé à d'autres informations ? Nombre de livres, oui, mais quels livres ? Quelle est leur histoire ? comment sont-ils venus se mêler à l'histoire familiale ou individuelle ? S'agit-il de livres achetés, hérités ou offerts ? par quels membres de la famille ? Quelle a été l'histoire des choix ? quels sont les livres abîmés, déchirés, manipulés par plusieurs mains ? Quels titres ou auteurs sont associés à ces livres ? Constituent-ils un environnement familier et familial ? Quelles valeurs morales et culturelles révèlent-ils ?

L'objet livre valorisé, voire sacralisé dans certaines enquêtes par rapport à d'autres supports imprimés, est paradoxalement toujours considéré comme un objet de consommation neutre et anonyme, comme si tous les livres étaient équivalents, avaient la même valeur esthétique, symbolique, affective. Or, chaque ouvrage est spécifique, chaque roman ayant sa particularité et venant s'intégrer dans la vie quotidienne du lecteur et dans son histoire individuelle. Seule, une méthode d'investigation fondée sur une approche qualitative permet d'appréhender de telles réalités.

- C'est au cours de cette dernière décennie que va s'approfondir cette direction de recherche née dans les années 1980 (grâce notamment aux recherches financées par la DLL et confiées à la BPI), et se multiplier des travaux originaux qui n'avaient encore définitivement conquis leur pleine légitimité, les enquêtes quantitatives et l'analyse statistique restant toujours les plus valorisées aux yeux de la commande administrative : des recherches reposant principalement voire exclusivement sur des méthodes d'investigation qualitatives qui mettent l'accent sur les liens entre la lecture et les trajectoires biographiques et permettent d'opérer un rapprochement des problématiques entre la sociologie et l'histoire.

- Ces travaux se rapprochent également de par les publics étudiés : ils s'attachent, pour la plupart d'entre eux, à appréhender *les pratiques de lecture des milieux populaires et défavorisés* sous l'angle de l'accès à la culture, en se référant plus ou moins explicitement au travail pionnier de Richard Hoggart sur les comportements de loisirs des classes populaires anglaises du milieu des années cinquante (*La Culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970), parallèlement aux travaux et recherches qui vont se faire jour, à partir du milieu des années quatre-vingt, sur un phénomène " nouveau ", l'illettrisme.

## Chapitre 5 : quelques études sur les “ faibles ” lecteurs

I- En 1984, Nicole Robine publie les résultats d'une recherche (financée par la Direction du Livre et de la lecture) sur les comportements de lecture des jeunes travailleurs (*Les jeunes travailleurs et la lecture*, Paris, La Documentation Française). 75 jeunes de la région bordelaise âgés de 18 à 23 ans, titulaires d'un CAP ou d'un BEP et exerçant un métier manuel ou artisanal furent interrogés à leur domicile sur le mode d'utilisation de leur temps libre, leur perception de l'offre de lecture et leur relation personnelle à l'écrit, etc. Sur la base des informations recueillies, N. Robine a dressé une typologie des lecteurs selon la place que prend l'intérêt porté à la lecture dans le mode d'occupation de leur temps libre : initiés, nouveaux lecteurs, modérés, récalcitrants, accaparés. Au bout du compte, il en résulte que malgré la relative homogénéité culturelle de la catégorie professionnelle choisie (homogénéité renforcée par l'effet d'âge), celle-ci s'avère en réalité extrêmement diversifiée dans son rapport à la lecture, tant sont multiples les facteurs et événements biographiques (scolaires, familiaux, professionnels) qui vont modifier l'attrait pour la lecture.

II- La thèse de Martine Naffrechoux en 1987 (voir “ *Des lecteurs qui s'ignorent. Les formes populaires de la lecture* ”, *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 32, n°5, 1987) s'attache à comparer de façon détaillée des pratiques de lecture populaire des pratiques d'étudiants et de chercheurs, en tenant compte des différences sociales de cette pratique : elle met ainsi en lumière l'opposition entre lecture-travail et lecture-loisir. Surtout, M. Naffrechoux repère les références scolaires ou militantes des autodidactes d'origine populaire et s'efforce d'identifier, dans la perspective ouverte par R. Hoggart, les formes et les valeurs spécifiques de la lecture populaire qui restent souvent dissimulées et non exprimées parce qu'elles ne sont pas reconnues par la culture légitime : c'est ainsi que les magazines, les illustrés populaires ou les bandes dessinées ne sont pas toujours mentionnés comme lecture pour la bonne (mauvaise) raison qu'ils ne bénéficient pas du label “ livre ”. Cette recherche rappelle également l'importance de la sociabilité dans les milieux populaires et montre le rôle de la lecture du quotidien (sportif ou régional) qui est simultanément “ lecture ” (non solitaire mais conviviale) et moyen de relation sociale.

III- Dans la voie tracée par les travaux précédents, les “ faibles lecteurs ” vont faire l'objet d'une étude approfondie (commanditée par la DLL et confiée à la BPI) de Joëlle Bahloul (*Lectures précaires. Etude sociologique sur les faibles lecteurs*, BPI-Centre Georges Pompidou, 1988). Cette recherche, comme celles qui suivront sur certaines catégories de lecteurs (détenus, retraités, milieu rural, etc), tente par une approche compréhensive de rendre compte des manières qu'ont ces catégories particulières de lecteurs d'aborder la lecture et des circonstances qui les y incitent ou, au contraire, qui les en détournent à certaines périodes de leur vie.

IV- En 1989 sont rendus publics les résultats de l'enquête réalisée à la demande du Comité central d'entreprise de la SNCF par Bernadette Seibel (*Pratiques de loisirs et modes de vie des cheminots : le cas de la lecture*, CERCOM) sur la lecture “ cheminote ”. L'étude porte plus particulièrement sur la pratique de la lecture dans son rapport à la vie professionnelle et conduit l'auteur à distinguer la lecture technique liée à la compétence professionnelle du personnel à forte technicité et la lecture plus littéraire des agents commerciaux et administratifs davantage soucieux de conforter leurs compétences relationnelles et une certaine aisance verbale. L'aspect novateur de cette enquête réside en ce qu'elle met en lumière que la relation entre situation professionnelle et type de lecture n'est pas linéaire et directe : la réussite scolaire, le type de filière suivie, la trajectoire professionnelle sont autant d'éléments à prendre en compte pour comprendre la pratique et les choix de lectures.

V- Dans le n°104 de la *Revue Française de pédagogie*, juillet-août 1993, Bernard Lahire signe un article intitulé “ *Lectures populaires : les modes d’appropriation des textes* ”, dans lequel il résume les principaux enseignements de la recherche qu’il a conduit auprès de 149 personnes de diplôme inférieur ou égal au BEP ou BEPC. Il met en évidence à la fois la diversité des lectures populaires et l’ancrage important de la lecture en milieu populaire : 40% des enquêtés déclarent lire le journal tous les jours, 58% lire de 1 à 10 livres dans l’année, 27% des BD, 59% sont ou ont été abonnés à un organisme de vente de livres par correspondance, 58% disent avoir recours à des dictionnaires ou des encyclopédies. Ces données confirment la nécessité de prendre en considération *tous les supports de lecture* en tenant compte des fonctions qui leur sont assignées dans la vie quotidienne.

## Chapitre 6 : La lecture en milieu rural

La même année est publiée la recherche sur *la lecture en milieu rural* (Raymonde Ladefroux, Michèle Petit, Claude-Michèle Gardien, *Lecteurs en campagnes*, Paris, BPI-Centre Pompidou, Coll. Etudes et Recherche, 1993), recherche effectuée à la demande de la DLL et confiée à la BPI. L'originalité de cette recherche réside dans son approche résolument anthropologique et géographique, qui tranche avec les méthodes le plus souvent utilisées pour ce champ d'observation, telle que l'approche macro-sociologique. Son intérêt tient au fait qu'elle explore un territoire jusqu'ici peu ou mal connu : la lecture en milieu rural, dans les "pays".

1- *Une approche pluridisciplinaire* : **6 communes rurales** - ou groupes de communes - ont été retenues **dans 6 "pays"** (pays bigouden, pays de Caux, Puisaye et Tonnerrois [2 groupes de villages dans l'Yonne], Biterrois viticole [Languedoc], Baronnies [Alpes du sud] en fonction de certains critères : proportion d'actifs agricoles, proportion d'actifs récemment arrivés dans la commune, espace rural de faible densité/péri-urbain, milieu marin/milieu agricole, etc.

Au total, 500 questionnaires + 50 entretiens approfondis sur les 6 sites. Des cartes de localisation et des cartes de l'offre de lecture (p.92 à 105) permettent au lecteur de se repérer.

La méthode d'investigation adoptée s'articule sur un double constat :

a) Les grandes enquêtes du type *Pratiques culturelles des Français* ne produisent que des données statistiques très réductrices, en raison même de leur échelle nationale, et ne permettent que très partiellement de mesurer l'intensité des pratiques culturelles. En outre, elles font apparaître le "milieu rural" comme un tout homogène, où tous les comportements à l'égard de la lecture seraient semblables.

b) Sans méconnaître l'incidence de la composition socio-professionnelle ou des caractéristiques démographiques, les chercheurs ont posé l'hypothèse d'un effet proprement "spatial" dans les différenciations des pratiques culturelles, et des pratiques de lecture en particulier.

2- *la transformation des sociétés rurales tend-elle à atténuer le différentiel ville/campagne ?*

Selon *Pratiques culturelles des Français*, le taux de lecture chez les agriculteurs est passé de 46% en 1973 à 52% en 1988 (rappel : la tendance générale est à l'augmentation des faibles lecteurs et à la diminution des forts lecteurs). Mais, fortement présents dans les espaces ruraux jusque dans les années 50, les agriculteurs y sont devenus aujourd'hui partout minoritaires (les actifs du secteur primaire ne représentent plus que 17% des actifs ruraux). Pourtant, leur influence sur la vie locale des villages reste forte : ils restent nombreux dans les conseils municipaux, et à ce titre, ils ont pouvoir de décision dans les différents équipements (une bibliothèque, entre autres). D'autre part, ils ont des relations croissantes avec le monde urbain et fréquentent - les femmes comme les hommes - les supports écrits de l'information (lectures professionnelles, etc.).

N'assistons-nous pas alors à une uniformisation progressive des modes de vie, et, partant, des pratiques culturelles, sur l'ensemble du territoire ? En effet, les communes rurales, par suite de leur recomposition sociale récente, sont constituées aujourd'hui de populations qui, par leur activité professionnelle, sont en contact quotidien avec la ville (74% des ruraux actifs, dont une proportion croissante de femmes, sont des salariés : ouvriers, employés et cadres moyens, surtout). Y réside aussi un fort pourcentage de retraités (41% de la population rurale : 11% de retraités agricoles et 30% de retraités autres qu'agricoles).

Enfin, la forte motorisation des ruraux (33% des ménages ruraux possèdent 2 voitures contre 22% des ménages urbains) facilite les contacts avec la ville où l'on peut trouver au moins quelques services culturels et de loisirs, dont généralement une bibliothèque, municipale ou à

statut privé.

Les auteurs insistent d'ailleurs sur l'accélération de l'implantation de bibliothèques municipales dans petites localités durant les années 80 ainsi que sur l'augmentation de leur desserte par les bibliobus des BDP. Est relevée également l'importance en milieu rural des clubs du livre (notamment France Loisirs) ainsi que la diffusion de masse de livres bon marché, disponibles sur les rayons des supermarchés auxquels recourent beaucoup de ruraux. Sans parler de la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans, des contacts permanents avec les populations urbaines et étrangères lors des périodes de vacances, la pénétration généralisée des grands médias dans les villages, etc.

Au bout du compte, toutes ces mutations structurelles des campagnes, à l'oeuvre depuis 40 ans, conduisent les auteurs au constat "*qu'il n'existe pas une France rurale [...], mais une mosaïque de sociétés rurales, au sein desquelles les facteurs géographiques - dispersion ou regroupement de l'habitat, distance aux équipements - et historiques - intensité et nature des pratiques culturelles locales ou régionales - jouent un rôle déterminant dans les modes de vie*" (p. 24).

### 3- La lecture en milieu rural

C'est donc la force des singularités locales qui détermine en premier lieu le fait de lire ou de ne pas lire et, d'une manière générale, les comportements de lecture. Il en va de même de l'offre de lecture.

#### a) L'offre de lecture

- Parfois, la présence de bibliothèques ou de librairies est soutenue, presque "appelée" par une demande sociale relayée par des associations ou des pouvoirs locaux. Ou bien il y a conjonction entre des traditions de lecture anciennes et des politiques de lecture publique audacieuses. Des initiatives originales, publiques ou privées, peuvent aussi susciter une nouvelle approche du livre et créer ou intensifier une demande en abolissant une représentation mythique de la lecture trop souvent répandue parmi les personnes à faible niveau de formation.

- Mais, au-delà des inégalités géographiques, l'histoire de l'implantation des bibliothèques et des librairies ne suffit pas à rendre compte de l'évolution des pratiques de lecture. "*En fait, offre et demande sont un jeu complexe, propre lui aussi à chaque espace.*" (p. 59).

Ainsi, dans 3 des 6 sites étudiés dont les villages sont fortement ancrés dans le terroir (pays de Caux, secteur puyaudin/Yonne, Biterrois), l'offre de lecture reste faible et peu entraînante. On préfère alors se fournir auprès de clubs du livre, par exemple.

- En réalité, **avec l'implication de plus en plus large et directe des élus locaux dans les décisions budgétaires, la lecture publique dépend plus que jamais des enjeux politiques et électoraux locaux**, notent avec justesse les chercheurs. "*Mais, ajoutent-ils, partout s'est manifestée une évolution des mentalités en faveur de la promotion de la lecture, dans une période où le développement des régions passe par une amélioration des niveaux de formation, indispensables aux activités économiques modernes.*" (p. 84).

#### b) Les pratiques de lecture

- L'analyse des pratiques de lecture dans les 6 sites met en lumière, quant à elle, des récurrences qui ne sont pas toutes liées à l'appartenance au milieu rural et transcendent les frontières entre villes et campagnes. Par exemple, le rapport différent qu'hommes et femmes, jeunes et plus âgés, entretiennent avec la lecture. On trouve aussi, chez les lecteurs ruraux, "*toute la palette des manières de lire propre à notre époque : celles régies par les exigences du savoir, celles liées aux gestes de l'intimité, du souci de soi, celles inspirées du désir de s'inscrire comme acteurs à part entière dans son siècle [...]. Là comme ailleurs, ces manières de lire ne s'excluent pas nécessairement : elles peuvent coexister chez un même lecteur [...].*"

(p. 110).

- **La particularité de la lecture en milieu rural réside plutôt dans les difficultés d'accès à cette pratique.** Et ces obstacles ne sont pas seulement ni principalement d'ordre matériel. Ils tiennent d'abord au poids des traditions sur les mentalités. Selon Michèle Petit (anthropologue, auteur de la seconde partie de l'ouvrage), *"il semble que la lecture en milieu rural soit, aujourd'hui encore, fréquemment sous le signe d'une triple transgression. Lire, c'est affronter la question de "l'utilité" de cette pratique ; c'est aussi assumer de "sortir" temporairement du groupe social, de s'en différencier ; c'est enfin s'approprier ce qui fut longtemps l'apanage des détenteurs du pouvoir"*. (p. 112).

Et ce qui ressort de l'analyse de la cinquantaine d'entretiens menés sur les 6 sites, ce sont les effets, sur les pratiques de lecture, de façons de vivre, d'habiter et de penser souvent comparables, par delà la diversité des "pays", des origines ou des activités des personnes interrogées. Chez celles d'origine rurale en particulier, se dessine *"l'empreinte de valeurs qui ont donné sens à la vie paysanne pendant des siècles, et dont la mémoire sur le temps long semble peser encore sur les usages actuels de l'imprimé"*. (p.113).

- Des parcours scolaires "erratiques", à la lecture comparée à une "drogue", en passant par la lecture des dictionnaires et des encyclopédies où "l'on apprend à épeler le monde", la lecture-accumulation (parfois à l'origine de la [sur]valorisation du nombre de livres lus mais aussi témoin d'une recherche avide de savoir), la lecture "utile" et la prégnance du modèle scolaire (le rapport respectueux aux "classiques", si caractéristique des faibles lecteurs : ce sont les ouvrages ou les auteurs classiques qui sont le plus souvent cités), ce sont mille et une images de la lecture qui défilent au long des pages. "Acheter des livres, c'est comme acheter des fleurs", dit une jeune fille du Languedoc. On pourrait ajouter, comme dans la chanson de Brel, "parce que les bouquins, c'est vachement bon !"

- L'insistance est mise sur "les passeurs", **les médiateurs du livre** : les femmes en particulier, qui accomplissent les achats et *"ont le souci de voir leurs enfants lire, surtout quand elles ont été privées"*. (p. 139). Parfois les notables locaux, parfois un enseignant (mais en dehors du cadre scolaire !), parfois les associations rurales (la JAC) ou bien l'engagement politique, syndical ou associatif qui va très souvent de pair avec la lecture.

- La lecture a aussi partie liée avec la conquête de la citoyenneté : pour survivre économiquement, pour se défendre contre les puissants, il est nécessaire d'accéder à un usage aisé de la langue, des supports écrits de l'information. Et, dans un espace rural aujourd'hui desserré, les livres, les supports écrits de l'information, sont quelquefois des outils pour repenser sa place dans le monde.

- La lecture témoigne enfin de l'affirmation d'une identité rurale : le goût est manifeste pour les lectures qui sont le plus proche du vécu (surtout parmi les faibles lecteurs), ainsi que pour les lectures régionales (Queffelec en Bretagne, Maupassant en Normandie ou Giono dans les Baronnies).

### **c) Les ruraux lisent-ils autrement ?**

Au terme de ce parcours qui est loin d'être exhaustif, force est de constater que **la frontière est fragile à discerner entre les façons de lire** propres à beaucoup de personnes de souche rurale - par delà les clivages socioprofessionnels - et les manières d'approcher l'imprimé de ceux qui sont marqués par la "culture populaire" urbaine.

Mais **ce qui spécifie la ruralité, c'est la rareté de la présence physique des livres.** *"Et tout comme l'absence de livres dans la chambre d'un enfant augure mal de ses pratiques de lecture ultérieures, la distance physique qui sépare des points de vente de livres ou des bibliothèques peut redoubler la difficulté d'accessibilité sociale et psychique à ces objets "à part", habituellement enfermés dans des lieux clos, avec lesquels beaucoup entretiennent un rapport ambivalent, fait de fascination et d'évitement"*. (p. 211).

Et si les ruraux ne lisent peut-être pas "autrement" que les urbains, à niveau socioculturel



équivalent, il reste que parmi eux **plus nombreux sont ceux qui ne lisent pas ou lisent très peu** ; et aussi que la légère progression de la lecture dans les campagnes, liée en partie à la recomposition sociale du milieu rural, est moins rapide que celle d'autres loisirs.

## Chapitre 7 : Lire en prison, les conclusions d'une enquête

Commande conjointe du ministère de la Culture (Direction du Livre et de la Lecture) et du ministère de la Justice (Mission Droit-Justice), une enquête sur la lecture en prison a été menée pendant un an (Par l'équipe de recherche ADESHAM. L'enquête de terrain - menée par Jean-Louis Fabiani, Fabienne Soldini et Huguette Rigot) auprès de 220 détenus répartis sur huit sites représentant une diversité de situations significatives du milieu carcéral. Les huit établissements retenus ont été choisis par les deux administrations commanditaires selon un certain nombre de critères : type d'établissement (centrale, centre de détention, maison d'arrêt), ancienneté (établissements traditionnels et "prisons 13000"), taille (d'une soixantaine de détenus à plus de deux mille), implantation géographique et établissements ayant fait l'objet d'opérations particulières concernant la lecture (interventions d'écrivains, efforts particuliers d'un instituteur, etc.).

L'essentiel du rapport d'enquête a donné lieu à publication : Jean-Louis Fabiani avec la participation de Fabienne Soldini, *Lire en prison, une étude sociologique*, Paris BPI-Centre Pompidou, coll. Etudes et Recherche, 1995.

Cette étude s'inscrivait dans le cadre d'une problématique explicitement finalisée dans l'appel d'offres : faisant suite à une première enquête statistique menée par la Direction de l'administration pénitentiaire du Ministère de la Justice sur le fonctionnement des bibliothèques des établissements pénitentiaires, il s'agissait à la fois d'évaluer les premiers résultats d'une politique en faveur de la lecture en milieu carcéral et recenser les obstacles à sa mise en oeuvre.

Depuis quelques années, en effet, la question de la lecture en milieu carcéral bénéficie de l'attention soutenue des pouvoirs publics. La politique en faveur du développement de la lecture en prison a fait l'objet d'une convention signée en 1986 entre le ministère de la Justice et le ministère de la Culture (Direction du Livre et de la Lecture) et s'inscrit dans une problématique d'"humanisation" des prisons : cette volonté d'ouvrir la prison à des activités nouvelles et à des intervenants extérieurs a profondément transformé l'organisation disciplinaire et l'univers carcéral. A l'interdiction de communication entre les détenus s'est substituée, dans certaines limites évidemment, la généralisation du droit à la parole. Dans la mesure où la lecture peut être définie comme l'une des conditions d'accès aux activités relationnelles, le développement de la lecture en prison constitue l'un des instruments de cette politique nouvelle, dont les conséquences sont multiples, qu'il s'agisse de l'insertion sociale et professionnelle, du réapprentissage du métier de citoyen, etc.

D'autant que l'écrit n'est pas absent de l'univers carcéral. La correspondance personnelle (avec la famille, les amis), en l'absence d'autres moyens de communication avec l'extérieur (il n'y a pas le téléphone dans les cellules), y redevient importante. D'autre part, comme toute administration, l'ordre carcéral génère en permanence une profusion d'écrits : la plupart des mouvements des détenus doivent faire l'objet d'un document pour être autorisés. De même, selon les auteurs de l'étude, la transmission hiérarchique des consignes, comme la remontée des informations vers la direction, ne prend presque jamais de forme orale.

- *L'offre de lecture en prison* : dans une première partie, intitulée *Des lieux et des lecteurs*, l'offre de lecture est décrite à partir de l'analyse de l'articulation de la volonté des pouvoirs publics et de la tradition de l'usage du livre en milieu carcéral.

Auparavant, l'administration pénitentiaire se méfiait de l'écrit : les messages que celui-ci véhiculait étaient sévèrement contrôlés, tout comme leurs conditions de circulation. Le système de la liste que le détenu devait - et doit encore dans de nombreux établissements - cocher pour obtenir des livres voit se substituer aujourd'hui un droit à la lecture défini comme " non

limité », qui, théoriquement, ne peut être restreint par décision de justice ou par le simple effet des contraintes organisationnelles des établissements.

Les bibliothèques auxquelles ont eu accès les enquêteurs témoignent, bien qu'imparfaitement, de cette nouvelle volonté politique : de plus en plus, elles sont organisées en accès direct, et selon les résultats de l'enquête de l'Administration pénitentiaire, menée en 1991-92, 117 bibliothèques fonctionnent en accès direct (sur un total de 183 établissements pénitentiaires). Cette extension du réseau en accès direct est à la source de l'augmentation considérable du nombre de prêts. Il reste néanmoins que les conditions d'accueil des lecteurs y sont souvent restrictives. Quant aux fonds, ils sont à la fois limités et pas nécessairement adaptés à la demande spécifique des détenus. De fait, les meilleures conditions de diffusion de la lecture en prison se trouvent réunies lorsque s'instaure une forme de coopération entre les responsables des services socio-culturels et les surveillants. Dans ce contexte favorable, le point d'appui principal pour le développement de la lecture réside dans le rôle de régulateur que peuvent jouer les détenus bibliothécaires, susceptibles d'exercer une médiation entre leurs codétenus et l'appareil pénitentiaire. A l'opposé, l'instabilité des situations (particulièrement dans les maisons d'arrêt) ou la fragilité des dispositifs apparaissent comme autant d'entraves.

### **- Profils de lecteurs**

Rendre compte de la diversité des *profils de lecteurs*, tel était l'un des objectifs de cette enquête. A cet égard, le constat que les lieux de lecture sont réinvestis et redéfinis par les détenus de manière diverse et souvent hétérodoxe devrait donner matière à réflexion. En d'autres termes, en prison, la bibliothèque est toujours autre chose qu'une bibliothèque : on vient y chercher d'autres gratifications que le contact avec les livres, comme l'expliquent de nombreux détenus interviewés. Toutefois, si l'on considère les caractéristiques socioculturelles de la population carcérale (selon les chiffres les plus récents, la population carcérale comprend 23% d'analphabètes et d'illettrés. 40% des détenus n'ont pas dépassé le niveau d'études primaires et plus de 80% ne sont pas allés au delà de la classe de cinquième) et la nature même de la situation de détention, on comprend qu'il est vain d'aspirer à un fonctionnement "normal" de la bibliothèque. Compte tenu du recrutement social majoritaire de la prison, il n'est pas en effet étonnant qu'on y rencontre surtout l'expression de rapports à la lecture (et à la culture, en général) qui se rapprochent des descriptions sociologiques nombreuses de l'activité lectorale caractéristique des classes populaires : le caractère instrumental de la lecture y prédomine souvent, sans pour autant exclure le plaisir ou le jeu. Dans cette perspective, trois axes essentiels se dégagent :

- le premier porte sur les usages "pragmatiques" de l'écrit : la prison suscite la demande, quelquefois imprécise, de toute une gamme d'outils destinés à la simple survie, à la préparation du procès, etc.

- le second renvoie à la métaphore classique de "l'évasion par les textes"

- le troisième envisage toutes les formes de la "recomposition de soi", si caractéristiques de l'autodidaxie, qui passent par l'écrit.

= > Ces trois axes de la lecture en milieu carcéral s'inscrivent dans un contexte spatio-temporel particulier. La prison peut être en effet définie comme un moment de suspension dans le cours ordinaire de l'organisation sociale du temps, il est alors naturel de chercher à déterminer les effets d'un changement brutal qui s'applique uniformément à tous les détenus, alors même que ceux-ci se distinguent entre eux de par leur trajectoire individuelle, leur niveau scolaire et les ressources sociales dont ils disposent. Dès lors qu'elle occasionne nécessairement une coupure biographique, l'incarcération peut avoir une fonction révélatrice sur les pratiques culturelles des détenus.

**- L'espace, le temps, le livre** : les auteurs s'efforcent de dessiner la spécificité de la lecture en prison. Ce thème de l'espace-temps de la lecture en détention parcourt toute la seconde

partie : *Figures du lire en milieu carcéral*. Au fil des entretiens, l'enquête montre comment la pratique de la lecture s'inscrit physiquement dans l'espace carcéral, c'est à dire dans un univers où l'intimité - propice à son épanouissement - n'existe pas et comment elle partage avec d'autres pratiques (la télévision omniprésente, notamment) la structure spatio-temporelle particulière de la détention. Faibles lecteurs pour la plupart, les détenus hommes hésitent à parler de livres : le commentaire d'ouvrages ne fait pas partie de leurs habitudes. Mais cette réticence est toute aussi forte chez les détenus moyens ou forts lecteurs, tout à fait capables, au cours des interviews, d'évoquer leurs lectures avec richesse et précision : comme si, à leurs yeux, la lecture était une chose trop sérieuse et trop intime pour faire l'objet de conversations.

Cette légitimité de l'écrit chez les détenus - et les nombreuses ressources qu'il leur offre - se vérifie encore avec l'analyse des formes que prend la correspondance en prison ou la description des usages multiples et quelquefois détournés de la poésie, l'écriture de journaux intimes voire des journaux de détention, quand ce n'est pas l'aspiration à une carrière littéraire.

*En définitive*, la pratique de la lecture en prison constitue un indiscutable instrument de re-socialisation des individus, dans la mesure où, loin de les isoler et de les confiner sur eux-mêmes, elle leur donne une clé d'accès à une réorganisation du temps. C'est que, pour une partie des détenus, le souci de recréer un emploi du temps qui leur soit propre et la discipline qu'ils s'imposent souvent (lire deux heures tous les matins, ne jamais allumer la télévision l'après-midi, par exemple) constituent une forme de réaction contre la dépossession temporelle caractéristique de la prison. En recréant des régularités qui ne doivent rien aux exigences de l'administration pénitentiaire, ils s'imposent des contraintes d'un autre ordre que celles qu'ils subissent d'ordinaire. La lecture, à ce titre, participe de manière privilégiée, à cette re-disciplinarisation de soi.

Au total, la population carcérale n'échappe pas aux déterminations sociales globales : du fait de ses caractéristiques particulières, elle cumule tous les handicaps vis à vis de l'écrit. De plus, malgré les efforts accomplis, les prisons continuent de vivre sous le régime de la pénurie culturelle. C'est pourquoi, loin de prôner l'inaction, les auteurs de l'enquête affirment avec force que l'augmentation massive de l'offre est la première condition du progrès en ce domaine.

## Chapitre 8 : La socialisation privée des lectures

Entre 1993 et 1995, une recherche, à la demande de la DLL, a été pilotée par le Service Etudes et Recherches de la BPI sur le thème *Livres, lectures et sociabilités*<sup>9</sup>

Il y a trois manières, en gros, de se procurer des livres si l'on excepte le fait de les voler ou de les trouver dans une poubelle ou abandonnés sur une banquette dans un lieu public ou un train. On peut les acheter, les emprunter dans une bibliothèque ou les emprunter à quelqu'un. Ce dernier aspect - l'emprunt ou le prêt de livres à une personne du foyer (frère, soeur, parents) ou à une personne extérieure au foyer - est relativement peu traité dans les enquêtes sur la lecture.

Pourtant, selon *Pratiques culturelles des Français* de 1989, si 62% des Français déclaraient avoir acheté au moins un livre au cours des 12 derniers mois et si 17% étaient inscrits dans une bibliothèque (municipale, d'entreprise ou de CE, privée ou paroissiale, bibliobus, BU, etc.), ils étaient 45% - c'est à dire près d'un sur deux - à déclarer avoir prêté ou emprunté au moins un livre à une personne extérieure à leur foyer au cours des 12 derniers mois.

C'est donc de la circulation privée et informelle des livres, aspect relativement mal connu, qu'il sera ici question. L'objectif poursuivi est de montrer comment ces interactions privées peuvent jouer un rôle important dans l'édification d'un "soi-lecteur", de l'image que les individus concernés s'en font et qu'ils souhaitent donner à voir, à travers l'étude de leur rapport au livre et à la lecture, et "plus précisément, à travers la relation qu'ils engagent avec d'autres lecteurs *via* le livre et la lecture"<sup>10</sup>. En d'autres termes c'est d'une esquisse de l'étude du "livre ou de la lecture comme *rapport social*" qu'il s'agit.

De par son caractère descriptif et exploratoire, cette recherche va donc s'intéresser en priorité à des "pratiques et représentations d'individus familiers du livre et lecteurs assidus". En bref, "de gros lecteurs".

### I- Un manque de visibilité sociale...

Ce qui caractérise d'abord ce canal d'appropriation de livres, c'est son caractère "souterrain" : contrairement aux autres moyens d'approvisionnement institutionnels (achat, emprunt en bibliothèque) mieux connus des enquêtes et, par conséquent, largement commentés, son manque de visibilité sociale en fait un phénomène qui tend à échapper à ses acteurs, de même qu'à ses éventuels observateurs. On imagine mal par exemple qu'on puisse un jour se préoccuper de la baisse des échanges privés de livres..

Ce déficit de visibilité sociale des sociabilités autour du livre et de la lecture a déjà fait l'objet de tentatives d'interprétation de la part de certains sociologues.

### II-... mais une importance qualitative indéniable

1- Les recherches consacrées aux faibles lecteurs en France ont par exemple montré à quel point les réseaux "informels" d'approvisionnement offraient à ces lecteurs la possibilité d'accéder plus facilement aux livres. Les canaux souterrains (et plus précisément les canaux familiaux) leur permettent de contourner certains écueils institutionnels inhérents à leur condition sociale, "notamment quand la "faiblesse" de leur pratique s'accompagne d'un sentiment d'illégitimité [...]. En ce sens, ce n'est pas seulement un livre qui est emprunté, c'est également l'expérience lectorale d'un tiers, que celle-ci d'ailleurs soit explicitement communiquée ou pas".

2- Mais, s'agissant des sociabilités privées autour du livre, ce qui distingue les "faibles"

<sup>9</sup>Cette recherche a été publiée sous le titre : Martine Burgos, Christophe Evans, Estéban Buch, *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs*, Paris, BPI-Centre Pompidou, Coll. Etudes et Recherche, 1996.

<sup>10</sup> Sauf contre-indication, les passages entre guillemets sont extraits du rapport de recherche.

lecteurs des “forts” lecteurs, c’est que pour les premiers, selon les entretiens recueillis pour cette enquête, c’est souvent le livre qui va “ à leur rencontre plutôt que l’inverse ”. Dans le contexte de la faible lecture, “ la relation aux livres, et surtout la relation à autrui, par le truchement des livres ou des lectures partagées est plus rarement le fruit d’une stratégie réfléchie et intentionnelle - qu’elle soit délibérée ou non -, contrairement aux “gros lecteurs” plus familiers du livre et de ses usages directs et indirects (des livres “supports de lecture”, mais également de discussions éventuelles) ”.

3- Toutefois, ces considérations ne doivent pas faire oublier, ainsi qu’il a déjà été dit plus haut, que ce sont les gros lecteurs qui utilisent le plus le circuit “prête-main”<sup>11</sup> et que le contournement de certaines contraintes ne veut pas forcément dire la suppression de toutes les barrières. Le sentiment d’illégitimité est susceptible de persister, surtout quand le contexte est moins intime ou que la différence est grande ou supposée grande entre les partenaires.

4- Il en est ainsi parce que , contrairement à d’autres manifestations plus neutres, la circulation privée des ouvrages à caractère littéraire ne saurait être considérée comme une pratique anodine et transparente, c’est à dire purement fonctionnelle<sup>12</sup>.

En effet, “ la dimension utilitaire, voire égoïste qui peut parfois motiver ces formes de sociabilité (emprunter des livres par pure commodité, échanger des propos concernant des lectures à seule fin d’orienter ses propres choix...) semble s’effacer “ au profit de motifs plus complexes parmi lesquels la dimension sociale - au sens fort de “fait social total”<sup>13</sup> - joue à plein.

- Plusieurs registres ayant trait à la question de la motivation de l’action sont mobilisées au cours de ces pratiques : l’utilitaire-économique (régler la question du choix des lectures de manière conviviale, accéder aux livres sans bourse délier), le non-utilitaire symbolique (jeter les bases d’une relation de complicité, reconnaître l’autre à travers le partage des lectures, tisser un lien) ”. Dès lors, la visée de l’interaction (se procurer un livre ou procurer un livre à quelqu’un) peut alors devenir moins importante que son accomplissement même. “ Une amitié peut naître d’un livre ”.

- C’est d’une sorte de “ réciprocité dans l’échange ” qu’il s’agit, au sens où, à l’occasion de la circulation privée de livres, ce n’est pas seulement la pratique d’un contre don identique (prêter à son tour un livre) à laquelle on assiste mais la production d’un contre don symbolique (marques de reconnaissance, de respect affichées envers la personne du “donataire”), et ce parfois, même si le livre n’est pas ou peu apprécié. Ce qui ressort en effet d’un certain nombre d’interviews, c’est le caractère d’obligance qui transparaît dans ces actes de prêt et d’emprunt de livres : “ de la même façon que dons et contre dons obligent les individus les uns envers les autres [...]”. Il en va de même dans l’intimité du couple et dans l’intimité familiale. Les mouvements de prêt de livres y revêtent une certaine importance,

11 Cette expression qui désigne dans le rapport d’enquête la circulation privée purement informelle de livres, par rapport à des formes plus formalisées (clubs de lecture ou groupements de lecteurs autour d’un fonds commun de livres appelés à circuler entre eux, surnommés “tournantes”, etc.) est empruntée par les rapporteurs à Benigno Cacérés (voir Robert Escarpit, *Sociologie de la littérature*, Que sais-je ? n°777, PUF, 1958).

12 A cet égard, elle ne saurait être comparée, d’un point de vue symbolique, avec la circulation privée de cassettes ou compact discs entre jeunes, par exemple. Non pas que cette pratique, largement répandue chez les jeunes, ne soit pas distinctive - au sens où elle circonscrit le cadre, le territoire d’une identité de groupe revendiquée -, mais en raison de la connotation de légitimité culturelle dont est parée socialement la littérature (et son support légitime, le livre), au contraire des différentes formes de musiques “amplifiées” ( selon la dénomination utilisée par le Département des Etudes et de la Prospective du ministère ) largement prisées par la jeunesse.

13 Selon la célèbre expression de Marcel Mauss dans son “*Essai sur le don*”, *Sociologie et épistémologie*, PUF, 1950.

même si “ quand le logement est partagé ainsi que la ou les bibliothèques personnelles [...], ils ne sont pas forcément présentés comme des “prêts” ou “emprunts” ”. Cependant, l’inverse est vrai aussi : même dans le couple, il arrive que la circulation des livres soit envisagée comme un prêt.

- Ainsi, au fil des entretiens réalisés, il apparaît évident que même dans ce contexte particulier du couple (ou de la relation amoureuse), des manières “d’être ensemble”, des modes de régulation des échanges sont observables à travers par exemple la ritualisation du partage des lectures et des livres : “ on fait la connaissance de quelqu’un et presque instantanément des livres circulent ”. Et les auteurs du rapport d’ajouter à juste titre : “ il va de soi que ces réflexions concernant l’intimité amoureuse s’appliquent tout autant aux relations amicales ”.

- Mais ce qui paraît manifeste à l’écoute des entretiens, c’est le fait qu’en fonction du cadre (familial ou autre que familial, c’est à dire entre amis, collègues de travail, simples copains...), l’intensité voire la qualité du plaisir éprouvé semblent nettement différents. En famille, ces relations, ces interactions paraissent aller de soi : elles ne semblent pas donner lieu à de longs échanges discursifs, sont peut-être un peu plus utilitaires, plus axées sur la question de l’approvisionnement ; alors qu’entre amis, simples copains ou collègues de travail, elles paraissent plus marquantes, plus profitables aux lecteurs. “ Sans doute parce qu’elles permettent d’objectiver des sentiments, une intimité qui somme toute est précieuse ou surprenante, plus rare hors le cadre familial ”.

- Le caractère d’obligeance et d’engagement de ces transactions portent sur plusieurs points. Le premier est celui qui concerne la restitution du livre et recouvre un ensemble de pratiques particulières “ situées à mi-chemin entre le prêt et le don ”, la restitution étant rarement planifiée de manière concrète (“ tu me le rendras quand tu l’auras lu ”). Cela occasionne de nombreux oublis et de nombreuses pertes quand la lecture est différée ou jamais effectuée, voire plus simplement quand il n’est pas dans les intentions du récipiendaire de restituer l’ouvrage après en avoir pleinement profité (“ comme s’il se sentait autorisé à le garder du fait de l’intensité des sentiments éprouvés à sa lecture). Ainsi, il arrive souvent que les prêts de livres se transforment en dons, ou en détournements involontaires, si l’on préfère ”.

D’autres engagements portent sur la recommandation au moment du prêt ainsi que sur le compte-rendu des impressions après la lecture. Car “ le partage d’un livre et surtout le partage d’un roman, il convient de ne pas l’oublier, c’est le plus souvent le partage de son contenu : rares sont les personnes qui prêtent des livres qu’elles n’ont pas lu ”.

### III- La capitalisation des lectures

Le fait d’emmagasiner puis de partager des lectures avec autrui semble donc bien faire partie d’un ensemble de procédures constitutives pour les lecteurs de manières “d’être ensemble”. “Parler bouquins” (selon l’expression utilisée par une femme interrogée, comme on dit “parler chiffons”) et échanger des livres sont, dans un environnement social où le livre occupe une place de choix, des interactions élémentaires (à la manière des formes de politesse) qui permettent d’amorcer voire d’approfondir une relation. Apparaît alors la figure d’un lecteur sociable, c’est à dire capable et désireux d’échanger impressions, jugements et ouvrages eux-mêmes <sup>14</sup>.

Dès lors, on peut envisager deux manières d’accumuler des connaissances : sous l’angle

14 “ La capitalisation des lectures pourrait être envisagée comme ce qui permet à un lecteur d’accumuler des compétences (connaissances engrangées sur des auteurs, des livres, des thèmes), lesquelles peuvent être réinvesties avec profit au cours des échanges sociaux et notamment au cours des discussions ”. Dans son débat avec Roger Chartier, Pierre Bourdieu parle de lire dans la perspective d’un “marché sur lequel on peut placer des discours concernant les lectures”, in R. Chartier (dir.), *Pratiques de lectures*, Rivages, 1985 (réédition Payot 1994).

d'une accumulation relativement désintéressée ou apparemment désintéressée résultant du hasard des lectures (cas des "livres phares" que les lecteurs gardent souvent en mémoire parce qu'il s'agit de lectures qui les ont particulièrement marqués ou qui, éventuellement, ont déjà remporté un franc succès au cours de prêts antérieurs) ; ou au contraire sous l'angle d'un processus de capitalisation stratégique. C'est le cas de livres qui sont utilisés comme des ambassadeurs : porteurs de messages, ils sont chargés de représenter leur propriétaire. C'est le cas également d'ouvrages qu'il est nécessaire de maîtriser pour rendre profitables ses lectures sur le plan social.

Il est manifeste en tout cas que ce type d'interactions entre lecteurs requiert une certaine dose de savoir faire : il faut pouvoir proposer un ouvrage qui va plaire, "un bon bouquin". " A ce moment, le pourvoyeur doit jouer son rôle de prescripteur et justifier la légitimité dont il dispose. Parfois, il [...] doit savoir adapter ses propositions en fonction de celui qui le sollicite ". Les enquêteurs font observer que certains pourvoyeurs allaient jusqu'à prêter des ouvrages qu'ils appréciaient peu ou qu'ils connaissaient mal mais qu'ils estimaient pouvoir plaire à quelqu'un d'autre.

=> L'analyse des pratiques de prêt et emprunts privés de livres fait ainsi apparaître la possibilité pour les individus, au cours des interactions, de se positionner comme lecteur, voire comme connaisseur. On conçoit aisément que les compétences dans ce domaine sont également réparties : les compétences les plus fortes étant possédées en général par ceux qui détiennent le capital culturel le plus conséquent (que celui-ci soit légitimé - "classique" - ou non). Toutefois, à la faveur justement des sociabilités privées, des lecteurs de compétence différente sont susceptibles d'entrer en contact les uns avec les autres. La réalisation des entretiens pour cette recherche laisse entrevoir que les parois entre lecteurs de capacités différentes sont parfois poreuses. Bien que, souvent, la légitimité de celui qui se présente en connaisseur (ou est reconnu comme tel) se trouve renforcée, il n'en est pas moins vrai que ces interactions peuvent également profiter aux lecteurs se sentant moins légitimés.

\*\*\*

Au total, les enquêtes qualitatives qui contrastent par leur démarche avec les grandes enquêtes nationales permettent d'affiner et de nuancer l'analyse en mettant en lumière la diversité des manières d'aborder la lecture en tenant compte de la morphologie sociale et des traditions culturelles, qu'il s'agisse de l'environnement (urbain ou rural), social et familial, le poids des conditions matérielles et psychologiques de vie (logement, offre de lecture, temps et espace disponibles, etc., - autant d'éléments dont l'influence sur les conditions de la lecture est déterminante mais qui peut être occultée par le seul recours aux méthodes quantitatives. En réalité, ces enquêtes qualitatives qui portent en général sur des populations spécifiques ne s'opposent pas aux enquêtes par sondage. Elles permettent au contraire d'affiner et enrichir les indicateurs utilisés par les grandes études nationales.



## 3ème Partie

### Bibliothèques et librairies : études des publics

#### Chapitre 9 : Les adolescents et la bibliothèque <sup>15</sup>

Cette étude s'est déroulée sur plusieurs années. Elle s'efforçait, à partir de l'observation d'une cohorte de jeunes adolescents (11-15 ans) inscrits en bibliothèque municipale, de mettre en lumière les facteurs qui conduisent un bon nombre d'entre eux à abandonner, à cet âge critique, cette pratique à laquelle, bien souvent, ils avaient l'habitude de s'adonner depuis l'enfance.

**Le constat:** *près du quart (24)% d'une cohorte d'enfants nés en 1980-81 et inscrits à la bibliothèque municipale de Rennes ne renouvelle pas son abonnement, alors même qu'ils n'ont pas déménagé ou changé de bibliothèque.*

#### 2 types de logiques permettent d'expliquer le phénomène d'abandon:

##### **1) Le rôle de l'Ecole**

\* Pour les enfants, **l'école constitue le principal pourvoyeur de lecture**. La demande scolaire de lecture contribue, selon l'enquête, à "interrompre immédiatement et sans hésitation les lectures personnelles en cours". Dans ce cadre, **le Centre de Documentation et d'Information (CDI) supplante la bibliothèque par son adéquation au système scolaire**.

\* En tant que lieu privilégié de socialisation, l'école joue un rôle essentiel dans la conversion à la lecture: le regard des pairs est déterminant. **Il faut savoir lire, de peur de se sentir ridicule - et donc marginalisé - par rapport aux autres.**

\* **Cette conversion à la lecture ne se superpose pas à une conversion au plaisir de lire mais à la nécessité de la lecture comme pratique d'utilité scolaire.** La contrainte de la lecture étant ainsi intériorisée, l'inscription en bibliothèque revient à la création d'une auto-contrainte. Selon l'auteur de cette étude, *Le désengagement de la bibliothèque n'est, souvent, que l'effet pervers de l'augmentation de la demande scolaire de lecture.*

-> **La lecture scolaire prime sur les autres et réduit le temps disponible pour d'autres lectures chez les enfants dont le temps total passé à lire reste inchangé:** la diminution de l'importance de leur lectures extra-scolaires a pour conséquence la désaffection de la bibliothèque, lieu par excellence de l'offre de livres hors institution scolaire.

\* De plus, l'école structure la forme et la demande de livres ainsi que la façon de s'approvisionner: **le CDI correspond dans l'esprit de nombre d'enfants à la source répondant qualitativement le mieux à la demande scolaire de livres.** La bibliothèque ne joue plus alors qu'un rôle de supplétif au CDI dans certaines occasions, voire, parfois et temporairement (pendant les vacances scolaires), le rôle d'un CDI de substitution.

\* La bibliothèque ne peut en effet rivaliser avec le CDI, pour les demandes d'ordre scolaire, qu'en termes d'horaires et de calendrier d'ouverture. Le CDI bénéficie d'une prime de proximité par rapport à la bibliothèque.

**Intégrées dans l'école, les visites au CDI s'effectuent sur le temps scolaire (récréations, heures de permanence): le CDI est un lieu de vie, de réunion entre pairs unis par les liens de la classe.**

-> *Ainsi, la non-réinscription en bibliothèque résulte de processus qui comprennent le rapport à la lecture scolaire, l'évolution corrélative ou non du goût pour les différents types*

<sup>15</sup>Cette étude a été confiée à la BPI par la DLL. L'enquête de terrain et le rapport final ont été réalisés par Claude Poissenot, CERSOF, Université Paris V, sous la direction de François de Singly. Le rapport d'enquête a été publié sous le titre : *Les Adolescents et la bibliothèque*, par Claude Poissenot, préface de François de Singly, Paris, BPI-Centre Georges Pompidou, 1997.

*d'ouvrages, la sociabilité des pairs, l'arbitrage avec d'autres activités (sport, par exemple).*

La lecture comme pratique culturelle et personnelle s'oppose à la lecture comme pratique scolaire obligatoire.

## **II) La perte de sens de la bibliothèque**

\* L'abandon de la bibliothèque résulte également d'une perte de sens de la pratique de fréquentation: c'est l'**échec d'une expérience culturelle**. Souvent, en milieu populaire, des enfants inscrits en bibliothèque l'abandonnent comme s'ils n'étaient pas parvenus à s'approprier cette institution et son usage.

\* La perte du soutien des pairs joue un rôle dans cette désaffection. **La crainte du regard d'autrui - le groupe des pairs - où le type de lecture fait office de marqueur de l'identité d'âge du lecteur est décisive**. Le regard des autres met en relation la personne avec sa lecture et évalue la conformité ou le décalage (précocité ou retard) entre les deux.

Les emprunts de livres font l'objet, de la part du groupe des pairs, d'évaluation, de remarques, parfois de commentaires sarcastiques et désapprobateurs: les amis constituent une contrainte autour du choix et de sa conformité par rapport à l'âge de celui qui l'accomplit.

\* D'autant que **l'école**, par l'intermédiaire du cours de français, **intervient dans la construction de la norme de l'adéquation du livre à l'âge** et peut s'opposer ainsi à la logique de la bibliothèque. Dans cette dernière, l'existence d'une section "adolescents" rend difficile le maintien dans la section "enfants". **Pour rester à la bibliothèque (où les livres sont réputés conformes à l'âge de l'enfant), il faut changer de section**.

De même, le classement des livres, à l'intérieur de la bibliothèque, contribue à l'affirmation d'une norme âge-livre. Dans les sections "jeunesse" des bibliothèques, les romans sont regroupés dans deux ensembles: "romans enfants" et romans "adolescents". Choisir dans l'un ou l'autre groupe ne prend pas la même signification.

En bref, les chemins de l'abandon de la bibliothèque sont nombreux et, parfois, pavés de bonnes intentions.

## Chapitre 10 : Qui sont les lecteurs ? Qui sont les acheteurs de livres ? Qui sont les usagers des bibliothèques ?

Il y a plusieurs années déjà, Jean-Claude Passeron (*Bibliothèques publiques et illettrisme*, Ministère de la Culture/Direction du Livre et de la lecture, 1986) parlait de la lecture comme “ le plus ingénument polymorphe des actes culturels ”. Il entendait par là que dans nos sociétés, contrairement aux autres formes de communication, “ la lecture, elle, s’offre et s’impose, sous les formes les plus hétérogènes, à chaque détour de la perception et du comportement ”. Et il ajoutait : “ même si tous ne peuvent l’utiliser également, elle sert à tout, aux activités les plus techniques comme aux plus symboliques, aux bricolages les plus petits de l’existence quotidienne comme aux choix les plus récurrents d’une vie : métier, délassément, exercice du moi ”. C’est donc de lectures et de lectorats **au pluriel** qu’il faut parler.

On peut affirmer en effet que, tendancielle (les enquêtes quantitatives n’indiquent jamais autre chose que des grandes lignes de tendance) l’intensité de la lecture, les genres de livres lus le plus souvent et - ce qui nous intéresse ici - *la manière de se procurer des livres*, aussi bien que *la distribution sociale des lecteurs*, obéissent à des corrélations étroites.

Les résultats d’enquêtes récentes montrent en effet, qu’en dépit d’une certaine évolution liée au développement de rayons librairie dans les hypermarchés et les grandes surfaces non spécialisées ainsi qu’à l’essor de la vente de livres par correspondance et des clubs de livres, **les pratiques d’approvisionnement en livres révèlent le maintien de clivages sociaux profonds et une segmentation persistante des publics**. Les études à caractère qualitatif font état, à quelques nuances près, des mêmes tendances.

Ainsi, de l’exploitation des tris croisés du *sondage DLL/France Loisirs/LE MONDE-Fureur de lire 1993* (auprès de 1234 individus âgés de 25 ans et plus), il ressort un certain nombre d’indications.

### I- Sur les publics et les lieux

\* **L’achat à un club de livres et la vente par correspondance (29%)** des personnes interrogées ont déclaré avoir recours *généralement* à ce mode d’approvisionnement) sont davantage pratiqués chez les 25-34 ans, les employés et les personnes de faible niveau scolaire (3ème) ou titulaires d’un CAP/BEP.

\* **L’achat dans les circuits traditionnels** - librairie, librairie-papeterie, librairie spécialisée - (29%) est plus développé chez les femmes, les cadres supérieurs et professions libérales (mais aussi les artisans et chefs d’entreprise), chez les diplômés de l’enseignement long et court et les habitants de l’agglomération parisienne.

\* **L’achat dans un hyper ou supermarché (24%)** se rencontre plus souvent chez les 35-49 ans (et aussi les 25-34 ans), les employés, les diplômés du supérieur court ou de niveau bac et les titulaires d’un brevet professionnel.

\* **L’achat dans une grande surface spécialisée (GSS)** - FNAC, VIRGIN - (12%) est sans conteste l’apanage des 25-34 ans, des cadres supérieurs et professions libérales (et des professions intermédiaires dans une moindre mesure), des diplômés du supérieur (long et court) et résidents de l’agglomération parisienne.

\* **L’emprunt en bibliothèque municipale (18%)** est une pratique plus répandue chez les femmes, les cadres supérieurs, les professions libérales et les professions intermédiaires, les inactifs, les personnes de niveau bac ou diplômées d’un brevet professionnel ou de l’enseignement supérieur (long ou court) ainsi que des ruraux<sup>16</sup>.

<sup>16</sup>On peut mettre en regard ces résultats avec ceux relatifs aux habitudes des résidents - âgés de 25 ans et plus - de l’agglomération parisienne.

Par agglomération parisienne, on entend ici ni une définition géographique, ni une définition administrative. La

## II- Sur les goûts et les lieux

Si l'on croise les lieux d'approvisionnement par les genres de livres les plus lus, on progresse dans la connaissance des univers culturels des différents publics.

\* Quand on se rend dans une **GSS**, c'est pour y acheter " *en général* " de la poésie ou du théâtre, des essais littéraires, philosophiques, de sociologie, de psychologie ou de psychanalyse, des romans classiques ou de science-fiction/fantastique, voire des ouvrages scientifiques et techniques, et guère des romans sentimentaux ou des livres " témoignage " / " vécu ".

\* En **librairie traditionnelle**, on se montrera plus éclectique, aucun genre de livres n'étant exclu a priori, avec toutefois une part importante pour les essais économiques et les livres politiques, les livres d'art ainsi que la poésie, le théâtre ou la nouvelle.

\* Cet éclectisme, on le trouve également dans les **hyper ou supermarchés**, où se détachent néanmoins les romans de science-fiction/fantastique, les albums de bande dessinée et les romans sentimentaux, mais aussi la poésie et le théâtre.

\* Quant aux **clubs de livres**, l'achat de " témoignage " ou " vécu " y vient en tête devant le roman fantastique/science-fiction, les essais littéraires ou philosophiques, les romans historiques et les biographies (ou romans autobiographiques).

\* Les habitués des **bibliothèques municipales** y empruntent plus volontiers des essais de sociologie, de psychologie ou de psychanalyse, des livres d'art, des romans classiques, des essais littéraires ou philosophiques, de la poésie et du théâtre voire des romans autobiographiques, plutôt que des romans sentimentaux, policiers ou de science-fiction, ou

---

SOFRES, qui a réalisé cette enquête, retient un critère d'habitat selon le tissu urbain et regroupe sous la notion d'agglomération parisienne : Paris + les agglomérations urbaines de l'ensemble de l'Ile de France. Sont donc exclues dans les quelques chiffres à la fois les communes rurales de l'IDF et des villes situées au milieu de la campagne, comme Mantes-la-Jolie, par exemple. Voilà bien une illustration des difficultés de comptabilisation des données statistiques propres aux enquêtes quantitatives !

- Achat à un club de livres/vente par correspondance	27% (moy. nat. 29%)
- Achat dans une librairie	37% (moy. nat. 29%)
- Achat dans un hyper ou supermarché	21% (moy. nat. 24%)
- Achat dans une grande surface spécialisée	26% (moy. nat. 12%)
- Emprunt dans une bibliothèque municipale	14% (moy. nat. 18%)

(Source : SOFRES- sondage DLL/France Loisirs/Le Monde - Fureur de Lire 1993)

Pour compléter cette comparaison, deux autres indicateurs doivent être pris en compte :

- l'achat chez un bouquiniste ou sur le marché, ce qui recouvre en partie l'achat de livres d'occasion : moyenne nationale = 5,5%, agglomération parisienne = près de 8%.

- l'emprunt en bibliothèque d'entreprise : moyenne nationale = 4,3%, aggl. parisienne = 11%.

En ce qui concerne Paris *intra muros*, les données statistiques 1992 collectées par la DLL (et non encore publiées) font état d'un taux d'inscrits de 13,44% - contre 12,93% en 1991.

Ces résultats appellent quelques commentaires :

\* la proximité de l'offre de lecture reste en dernière instance déterminante dans le choix des pratiques : la présence des FNAC (avec leur rayon livres) ainsi que la densité exceptionnelle du réseau des librairies à Paris et dans les grandes villes de l'Ile de France concourent, sans nul doute, à expliquer la nette préférence des résidents de l'agglomération parisienne à s'y approvisionner en livres plus généralement que dans un supermarché ou par le biais d'un club de livres. Ces deux derniers modes d'approvisionnement sont en revanche privilégiés, pour les mêmes raisons - proximité du public - sur le reste du territoire national.

\* Quels sont les facteurs explicatifs du faible niveau d'emprunt dans les bibliothèques municipales de Paris - niveau qui place la capitale très en deçà, par exemple, de celui des grandes villes de 100 000 habitants et plus (quasi-équivalent à la moyenne nationale, soit près de 18%) ? Est-ce la " concurrence " de grandes bibliothèques publiques de consultation sur place comme la BPI ou la BN ? L'attachement séculaire à la librairie de quartier ? L'attraction des FNAC ? La présence, plus forte qu'ailleurs, de l'offre de livres d'occasion ? Ce sont là, en tout cas, des éléments d'une valeur heuristique inestimable qu'une enquête approfondie sur les pratiques de lecture à Paris et en Ile de France ne manquerait pas de nous fournir.

des essais économiques et des livres politiques, sans parler des livres pour la jeunesse <sup>17</sup>.

### III- Sur les lieux et les lecteurs

Selon qu'on est fort, moyen ou faible lecteur, il y a beaucoup de chances pour qu'on ne fréquente pas les mêmes lieux d'approvisionnement.

\* **Pour les forts lecteurs**, c'est à dire les individus ayant déclaré avoir lu au cours des 12 derniers mois 25 livres et plus (10,4% de la population interrogée), *tout est bon* pour se procurer des livres. Ils ne dédaignent aucun mode d'approvisionnement, à une exception près : ils ont nettement moins recours aux clubs de livres et à la vente par correspondance que les moyens et les faibles lecteurs. Mais s'ils sont plus friands que ces derniers des GSS ou des circuits traditionnels, ils ne répugnent pas pour autant à acheter des livres dans les hyper et supermarchés. De surcroît, *c'est parmi eux qu'on trouve la plus grande proportion d'usagers des bibliothèques municipales*, puisque près d'un sur deux déclare y emprunter des livres.

\* **Les moyens lecteurs** (10 à 24 livres lus au cours des 12 derniers mois - 23,7% de la population interrogée) se montrent surtout de forts adeptes des clubs de livres et de la vente par correspondance. Mais il n'y a qu'un peu plus d'un quart d'entre eux (27%) à déclarer emprunter *généralement* des livres en bibliothèque municipale. Pour le reste, ils ne se distinguent guère des forts lecteurs, si ce n'est par le caractère "moyen" de leurs pratiques.

\* Quant aux **faibles lecteurs** (1 à 9 livres lus au cours des 12 derniers mois - 47,4% de la population interrogée), ils ont en commun avec les moyens lecteurs la pratique de l'achat de livres par le biais de clubs et de la vente par correspondance. Ils se caractérisent surtout par le fait que très peu d'entre eux fréquentent les GSS, les circuits traditionnels (hormis les librairies papeteries) ou les bibliothèques municipales (10,5%). Au demeurant, comme l'ont montré, entre autres, les travaux de Nicole Robine, les jeunes lecteurs de milieu populaire - qui peuvent être considérés (surtout s'agissant des garçons) comme entrant dans la catégorie des faibles lecteurs, du moins pour une forte proportion d'entre eux - préfèrent pour de procurer des livres avoir recours au circuit copains-famille. Histoire de rester entre soi. On retrouve là la fameuse distinction entre le "nous" et le "eux" propre aux classes populaires, remarquablement mise en évidence par Richard Hoggart dans *La Culture du Pauvre*<sup>18</sup>.

### IV- Sur les lieux et les diplômes

Les grandes enquêtes sur les pratiques culturelles des Français ont en effet mis en évidence le lien étroit entre le capital scolaire et l'intensité de la lecture chez les personnes interrogées, corrélation qui vient redoubler celle liée à l'appartenance sociale. Aussi ne sera-t-on pas étonné à la fois de constater que l'intensité des pratiques d'achat comme d'emprunt de livres croît avec le niveau du diplôme et de retrouver ici la diversité des modes d'approvisionnement décrite ci-dessus.

	Achat	Emprunt
Primaire/niveau 3ème	61,2%	48,4%
CAP-BEP	65,3%	55,9%
Niveau Bac/brevet prof.	76,5%	66,8%
Enseignement Supérieur	87,2%	66,9%

<sup>17</sup>Au risque de me répéter, ces lignes de tendance sont à considérer avec réserve, d'autant que l'échantillon portait sur une population adulte (âgée de 25 ans et plus). S'agissant des bibliothèques municipales par exemple, la moitié environ des inscrits est composée d'enfants et de jeunes de moins de 18 ans, qui y emprunte, on le sait, surtout des BD et des ouvrages pour la jeunesse. C'est bien sûr sans compter le "feuilletage" ou la lecture sur place - pratiques, semble-t-il, assez répandues chez les jeunes en forte croissance de fréquentation des médiathèques. Consultation qui ne donne guère lieu, sauf exception, à comptabilisation.

<sup>18</sup>Richard Hoggart, *La culture du pauvre*, présentation de Jean-Claude Passeron, Paris, Minuit, 1971 [1957] ; voir en particulier pp. 115-146.

\* **Un ou plusieurs modes d'approvisionnement ?** La première opposition entre non-diplômés et diplômés de l'enseignement technique court (CAP-BEP), d'une part, et diplômés de l'enseignement supérieur, d'autre part, tient d'abord au fait que les premiers (et surtout les titulaires d'un CAP-BEP) recourent généralement à un seul mode d'approvisionnement, alors que les seconds sont très largement enclins à pratiquer plusieurs modes d'approvisionnement (ainsi qu'il a été montré plus haut, il s'agit là d'une pratique qui distingue les forts lecteurs des faibles et moyens lecteurs) :

56,7% des diplômés de l'enseignement supérieur ont recours à plusieurs modes d'approvisionnement, alors qu'ils ne sont que 13,7% à recourir à un seul ; chez les diplômés d'un BEP-CAP, 32,8% utilisent plusieurs modes d'approvisionnement, et 32,5% un seul.

\* La seconde opposition concerne **les modes d'achat**.

**Les grandes surfaces spécialisées** sont fréquentées surtout par les diplômés de l'enseignement supérieur (28,4%) - et parmi ceux-ci, davantage encore chez ceux du supérieur long (34,3%) -, alors que seulement 5,2% des titulaires d'un CAP-BEP y achète généralement ses livres.

L'écart se confirme pour l'achat en **librairie** : plus d'un diplômé de l'enseignement supérieur sur deux (51,5%) s'y rend régulièrement pour y acheter ses livres, alors qu'à peine un quart (22,1%) des titulaires d'un CAP-BEP est dans ce cas.

La fréquentation des **librairies spécialisées** creuse encore la différence : 26,3% chez les diplômés du supérieur contre 5,8% chez les titulaires d'un BEP-CAP. En revanche, l'écart se resserre pour l'achat dans les hyper ou supermarchés : 30,5% chez les diplômés de l'enseignement supérieur, 22,1% chez les titulaires d'un BEP-CAP.

En revanche, le recours à un **club de livres** ou à la **vente par correspondance** marque un véritable renversement de la tendance précédente, caractérisée par la forte corrélation entre niveau élevé de diplôme et fréquentation des grandes surfaces spécialisées ou du circuit traditionnel de la librairie. Les données statistiques montrent en effet que ceux qui sont proportionnellement les plus nombreux à utiliser généralement ce mode d'approvisionnement sont les individus de niveau Bac ou brevet professionnel (près d'un tiers : 32,1%). Viennent ensuite les titulaires d'un BEP-CAP (29,8%), puis les diplômés du supérieur (27,5%). Encore que pour cette dernière catégorie, il convient de remarquer que les titulaires d'un diplôme de cycle court se rapprochent plus des personnes de niveau Bac : 30,6% contre 23,3% seulement chez les diplômés de cycle long.

\* La troisième opposition est relative à **l'emprunt en bibliothèque municipale**. On trouve ici une nouvelle configuration des pratiques. Ce sont les personnes de niveau Bac ou brevet professionnel qui sont proportionnellement les plus nombreuses 26,8%, devant les diplômés du supérieur (24,1%), tandis que les titulaires d'un BEP-CAP, avec 12,5% de réponses positives, y sont nettement sous-représentés, moins encore que les non-diplômés (14,3%).

## V- Les représentations de l'emprunt et de l'achat<sup>19</sup>

Les développements qui suivent proviennent intégralement du rapport de l'étude *Les bibliothèques, acteurs de l'économie du livre - L'articulation achat/emprunt*. Rapport établi par Hervé Renard et François Rouet (à paraître).

Au delà de l'étude des comportements et des pratiques d'achat ou d'emprunt, il y a nécessité, si l'on se propose de mettre en oeuvre une politique de communication, de mieux connaître tant l'opinion des personnes interrogées sur les lieux fréquentés que leur appréciation des

<sup>19</sup>L'enquête a été menée auprès de deux échantillons d'individus âgés de 15 ans et plus : 1290 emprunteurs et 1277 acheteurs non emprunteurs. Pour une première et partielle présentation des résultats de cette enquête, on pourra se reporter à Hervé Renard, "Achat et emprunt de livres : concurrence ou complémentarité ?", *BBF* n°5 1995, pp. 26-34 et François Rouet, "De la concurrence entre les pratiques d'emprunt et d'achat de livres : l'impossible simplicité", in B. Seibel (sous la direction de), *Lire, faire lire*, Paris, Le Monde Editions, 1995.

avantages et des inconvénients respectifs de l'emprunt et de l'achat.

Pour faciliter l'analyse, le rapport de l'étude achat/emprunt propose une catégorisation par seuils des emprunteurs, dont les tableaux p.22 présentent les principales caractéristiques socio-démographiques. Quelles sont les opinions des emprunteurs sur les lieux d'emprunt et d'achat ?

## **VI- L'opinion des emprunteurs sur la bibliothèque**

Pour la connaître, des questions ont été posées qui portaient à la fois sur la proximité psychologique et géographique et sur le rapport à l'assortiment que proposent les lieux d'emprunt et d'achat.

\* *La proximité géographique* : la bibliothèque municipale est dans l'ensemble perçue comme tout à fait proche du domicile ou du lieu de travail (encore plus chez les inactifs, contrairement aux 20-24 ans et, dans une moindre mesure les petits emprunteurs et petits acheteurs).

=>l'emprunt de disques et cassettes vidéo concerne à peine 1 emprunteur sur 5 : c'est surtout, comme on pouvait s'y attendre le fait des jeunes, et de manière générale davantage par les hommes que par les femmes, de niveau d'instruction moyen. Ce profil n'est pas sans rappeler celui des acheteurs en grandes surfaces spécialisées (FNAC...).

\* *L'adhésion* à la bibliothèque (proximité psychologique, en termes de s'y sentir à l'aise ou adhésion individuelle, d'adhésion conviviale lorsqu'on aime y aller en famille ou avec des amis, d'adhésion collective si l'on reconnaît son importance sociale et culturelle) est fortement personnelle (plus d'1 sur 2), significativement sociale (42%) et très faiblement conviviale.

Cependant, plusieurs éléments méritent d'être soulignés :

- si les dimensions de l'adhésion varient peu suivant le sexe, elles sont marquées nettement selon l'âge. L'adhésion personnelle est forte chez les plus de 50 ans, alors que la dimension conviviale y est réduite, et cette dernière est maximale chez les moins de 20 ans.

- La particulière aisance dans la bibliothèque est observable pour des catégories souvent considérées comme culturellement défavorisées : retraités, inactifs et personnes de niveau d'instruction peu élevé. En outre, ces catégories en ont la pratique la plus conviviale, mais reconnaissent peu, à l'exception des inactifs, son importance sociale et culturelle, laquelle est maximale chez les cadres, les professions libérales (niveau d'études : bac ou plus).

- Le sentiment d'aisance est antinomique avec les besoins de consultation. Ce point est du reste confirmé par la faible aisance de ceux qui empruntent souvent des livres à des fins professionnelles (alors que le sentiment d'aisance se remarque chez ceux qui empruntent souvent du romanesque ou des beaux livres).

- La différence d'opinion entre les petits et moyens emprunteurs d'une part, les gros et très gros emprunteurs d'autre part, est forte : les premiers sont beaucoup moins à l'aise que les seconds et accordent bien moins une importance sociale et culturelle à la bibliothèque.

- L'aisance et la légitimité sont aussi la marque d'une pratique confirmée. L'aisance est moindre chez les usagers de fraîche date et augmente beaucoup avec la fréquence d'emprunt et chez les gros lecteurs. L'importance sociale et culturelle croît également avec le nombre de livres lus (mais décroît avec le revenu du foyer) ; elle est plus forte chez ceux qui empruntent souvent des livres "qui parlent du monde" : ouvrages d'actualité/reportage, sciences humaines, livres pratiques, beaux livres et romans historiques.

\* *le rapport à l'assortiment*

La bibliothèque est un lieu où il fait bon flâner, feuilleter des livres et où on peut trouver un conseil pour choisir un livre (pour plus d'1/3), mais où l'on a parfois du mal à faire son choix (pour 1/6).

Ce rapport à l'assortiment dépend surtout de l'âge de l'emprunteur (et peu de son sexe) : les plus jeunes comme les plus âgés aiment moins flâner, tandis que ce sont les 20-34 ans qui ont le plus de difficultés de choix et le moins le sentiment de pouvoir obtenir un conseil (au contraire des 35-64 ans).

Il faut noter également que :

- les ouvriers et les employés se distinguent par une plus forte propension à flâner mais aussi par une plus forte difficulté à choisir, difficulté compensée, comme chez les inactifs, par le sentiment plus fort de pouvoir obtenir un conseil.
- Le niveau d'instruction ne semble pas avoir l'influence que l'on pourrait attendre sur la difficulté de choix. Quant au sentiment de pouvoir trouver un conseil, il décroît clairement lorsque le niveau d'instruction s'élève, comme s'il se trouvait disqualifié par un niveau de capital culturel élevé.
- Le rapport à l'assortiment est sensible à l'intensité de l'emprunt lorsque cette dernière est ou très faible ou très forte : le petit emprunteur, comme le petit lecteur, aime moins flâner et à moins le sentiment de pouvoir obtenir un conseil, par opposition au gros emprunteur.
- Quant aux faibles acheteurs, ils sont les plus enclins à la flânerie et au feuilletage en bibliothèque ; ce sont ceux qui sont les plus confiants dans le conseil du bibliothécaire, au contraire des gros acheteurs par rapport au libraire.

-> *En résumé, on peut affirmer que l'aisance, la flânerie et l'assurance d'un conseil sont les trois fondements d'une image positive de la bibliothèque.*

#### **VII- L'opinion des emprunteurs acheteurs sur le lieu d'achat (hors achat par correspondance ou boutique de club)**

Cette opinion sur le lieu d'achat a été recueillie à partir d'items en grande partie identiques à ceux utilisés à l'égard de la bibliothèque : thème de l'adhésion, de la proximité géographique, de l'assortiment, etc. En outre, ont été saisies les opinions relatives à la régularité de la fréquentation.

Les emprunteurs acheteurs constituent 36% des emprunteurs<sup>20</sup> et présentent de manière encore plus accentuée les traits de ces derniers : féminisation, jeunesse, appartenance à une PCS aisée

---

<sup>20</sup>L'enquête fait ressortir qu'en 1993, on trouve 60% de personnes âgées de 15 ans et plus à avoir acheté un livre et 26% d'emprunteurs - toutes bibliothèques confondues. Par rapport à l'enquête *Pratiques culturelles* de 1989, ces chiffres marquent - en dépit de la prudence requise pour comparer deux enquêtes ne reposant pas sur les mêmes échantillons - une stagnation des pratiques d'achat (60% contre 62% en 1989) et l'expansion de l'usage des bibliothèques (30% de fréquentants contre 23% en 1989). En 1993, selon les données statistiques nationales fournies par la Direction du livre et de la lecture, le pourcentage des inscrits en bibliothèque nationale était de 18%.



**Caractéristiques distinctives des différentes catégories d'emprunteurs (Caractéristiques sur-représentées)**

<p><b>Petits Emprunteurs</b> (1 à 14 livres en 1993) hommes - de 24 ans lycéens agglo. parisienne ou zones rurales revenu 10 à 20 000F/mois</p> <p><b>Gros emprunteurs</b> (35 à 74 livres en 1993) femmes 35-49 ans, puis 65 ans et + inactives pas d'enfants plutôt villes moyennes</p>	<p><b>Moyens emprunteurs</b> (15 à 34 livres en 1993) Hommes - de 24 ans lycéens, puis étudiants ou employés 1 enfant au foyer plutôt agglo. parisienne</p> <p><b>très gros emprunteurs</b> (+ de 74 livres en 1993) femmes 25-34 ans ou 65 ans et + inactives 2 enfants et + revenu &lt; 6 000F/mois petites communes</p>
---	--

**Caractéristiques socio-démographiques de quelques catégories d'acheteurs - selon le niveau d'achat et l'existence de l'emprunt (caractéristiques sur-représentées)**

<p><b>Les non acheteurs</b></p> <p><i>emprunteurs</i> +de 50 ans ouvriers, retraités ou inactifs niveau primaire pas d'enfant petites communes revenu &lt; 10000F/mois</p> <p><i>non emprunteurs</i> hommes + de 50 ans chefs de ménage ouvriers, puis retraités niveau primaire pas d'enfant</p>	<p><b>Les faibles acheteurs</b> (1 à 4 livres en 1993) <i>emprunteurs</i> 20-24 ans étudiants ruraux sinon, plutôt proches du profil type des acheteurs emprunteurs</p> <p><i>non emprunteurs</i> - de 24 ans comm., artisans étudiants et lycéens agriculteurs pas d'enfant revenu faible</p>
<p><b>Les moyens acheteurs</b> (5 à 14 livres en 1993) <i>emprunteurs</i> femmes 15-19 ans lycéennes, cadres ou prof. intermédiaires 1 ou 2 enfants villes moyennes revenu 10 à 20 000F/mois</p> <p><i>non emprunteurs</i> pas de différence de sexe 65 ans et + cadres, retraités et inactifs 3 enfants et +</p>	<p><b>Les gros acheteurs</b> (plus de 15 livres en 1993) <i>emprunteurs</i> femmes 24-49 ans cadres, prof. libérales ou intermédiaires étude supérieures 2 enfants et + agglomération parisienne ou grandes villes revenu &gt; 20 000F/mois</p> <p><i>non emprunteurs</i> 15-19 ans prof. intermédiaires puis cadres et comm., artisans agglomération parisienne revenus élevés</p>

source: OEL/SOFRES 94pourDLL/SCAM-SGDL/SNE/DISTB

et un niveau d'instruction plus élevé. On compte parmi eux une forte proportion de gros lecteurs (53%), de gros et très gros emprunteurs (41%).

\* *Proximité* : le lieu d'achat est considéré comme proche géographiquement par un peu plus d'un quart de la population, mais davantage par les femmes, les moins de 25 ans, les étudiants et lycéens, les retraités/inactifs, les moyens acheteurs et les moyens lecteurs, ceux qui ne privilégient pas les grandes surfaces mais les librairies et points de vente de proximité.

\* *La fréquentation* est considérée comme régulière par le quart de la population. C'est un peu plus le cas des femmes, des plus de 25 ans et des gros acheteurs, mais cela, semble-t-il a peu à voir avec le revenu du foyer (qui compte beaucoup plus pour les hyper et supermarchés (sans qu'on sache réellement si cette régularité porte sur le rayon livres ou bien l'ensemble du magasin).

\* *L'aisance* : un peu moins de la moitié des personnes interrogées (42%) déclarent se sentir à l'aise dans une librairie. Mais c'est une opinion un peu plus féminine qui est un peu plus fréquente après 25 ans et qui croît avec l'intensité de l'achat (mais non avec l'élévation du niveau de revenu) : c'est en effet chez les revenus inférieurs à 10 000F qu'elle est la plus répandue (61%, contre à peine 1 sur 2 chez ceux de 10 à 20 000F). L'aisance est maximale chez les fréquentants des grandes surfaces spécialisées (FNAC...) et les gros lecteurs.

-> *L'aisance va donc de pair avec l'intensité de la pratique du livre mais n'est plus liée, comme pour la bibliothèque aux besoins de consultation.*

\* *La flânerie* est avérée pour près d'1 personne sur 2 : c'est un comportement plus féminin, des 20-35 ans, peu prisé des jeunes et des plus âgés, et qui progresse régulièrement avec le niveau d'instruction et l'intensité de l'achat. Comme l'aisance, la flânerie est plus répandue chez les plus faibles revenus (ainsi que dans les grandes surfaces spécialisées), chez ceux qui se considèrent gros lecteurs et ont un ou plusieurs livres en cours de lecture.

\* 1 personne sur 5 reconnaît *avoir parfois du mal à choisir un livre* : c'est un peu plus le fait des femmes, des personnes d'instruction primaire (mais n'épargne pas non plus le niveau bac/bac + 2) et des moins de 20 ans. Cette opinion est la plus répandue chez les acheteurs en hyper et supermarchés.

\* Enfin, le sentiment de *pouvoir avoir un conseil pour choisir* rencontre l'accord de près d'un tiers de la population : il vient surtout compenser la difficulté de choix des moins de 20 ans (44%), des personnes de niveau d'instruction primaire (42%) et bac (45%) ou encore des acheteurs moyens. Il est maximal en librairie (1 personne sur 2 contre 39% en grande surface spécialisée et 8% en hyper/super), ce qui n'est pas forcément contradictoire avec ce qui a été dit plus haut concernant la "réception" du conseil par le client de la librairie. Ce sentiment va également de pair avec le fait d'avoir un ou plusieurs livres en cours de lecture et chez les gros lecteurs.

-> Au bout du compte, on retrouve la liaison aisance-flânerie-assurance de conseil, repérée pour l'opinion sur la bibliothèque par les emprunteurs, mais ici partiellement : la corrélation entre la propension à la flânerie et le sentiment de pouvoir obtenir un conseil, essentielle à la force de cette liaison en ce qui concerne la bibliothèque, est en effet absente à propos du lieu d'achat. Au contraire, flânerie rime ici plutôt avec difficulté de choix et frustration de ne pouvoir acheter tout ce que l'on voudrait. Ainsi, la vision positive du lieu d'achat se trouve plus faible que celle de la bibliothèque. Cependant, une fréquentation régulière, très corrélée à la proximité géographique, facilite la constitution d'une image favorable<sup>21</sup>.

---

21Ce rapide survol n'épuise pas bien entendu l'ensemble des travaux consacrés aux bibliothèques et à leur(s) public(s). On se contentera de mentionner l'"enquête sur les images et les bibliothèques" : *L'œil à la page*, BPI-Centre Pompidou, 1984 (édition abrégée), enquête réalisée en 1979 par le GIDES (sous la direction de Jean-Claude Passeron et coordonnée par Michel Grumbach) pour la Direction du livre du Ministère de la Culture à l'occasion de l'introduction d'une documentation audio-visuelle dans les bibliothèques publiques.

## Ch. 11 “ Intégration sociale et citoyenneté : le rôle des bibliothèques municipales ” : les principaux enseignements d’une recherche

L’objectif de cette recherche, confiée par la DLL à la BPI et réalisée par une équipe de chercheurs sous la direction de Michèle Petit<sup>22</sup>, était d’apprécier la contribution des bibliothèques municipales (BM) à la définition des univers culturels de leurs usagers et plus particulièrement le rôle tenu par les bibliothèques dans la formation du goût pour la lecture, dans le soutien aux actions de lutte contre les processus d’exclusion ou de compensation des déterminismes sociaux. S’inscrivant dans la continuité d’un certain nombre de recherches menées précédemment sur les faibles lecteurs, cette recherche s’intéresse plus spécialement à certains usagers des bibliothèques : des jeunes et jeunes adultes de milieux populaires (français et immigrés), sur la trajectoire personnelle (culturelle, intellectuelle et sociale) desquels on s’est efforcé d’identifier les effets de la fréquentation des bibliothèques municipales. Selon ces chercheurs en effet, “ l’intégration ” ne réside pas tant dans l’adhésion à un modèle (une certaine conception de l’identité française ”) que dans “ un *parcours* lié à la possibilité de faire des projets et de les mettre en oeuvre ”<sup>23</sup>.

Ce que révèle d’abord cette recherche menée sur six sites (les choix proposés par les chercheurs ont été approuvés par la DLL et la BPI)<sup>24</sup> auprès de 90 jeunes usagers de BM, c’est la manière dont chacun d’entre eux *s’approprie* de manière particulière, “ avec ses manières de faire ” une bibliothèque et les biens qui s’y trouvent. Comme le raconte le chanteur de rap MC Solar (lors d’un interview télévisé repris dans l’avant-propos), lorsqu’on entre dans une bibliothèque, on “ *entre dans un trésor, une grande bibliothèque où on n’est pas orienté par des obligations scolaires, où on peut choisir le livre qu’on veut, le journal qu’on veut, regarder des microfilms, des films... On peut prendre son temps. Et puis il y a le choix, plein de choses qu’on n’a pas trouvées à l’école* ”<sup>25</sup>.

En bref, le coeur même de cette recherche, “ c’est tout ce qui, dans le fait de fréquenter une bibliothèque, permet de sortir des places prescrites, de trouver un peu de “jeu” dans l’échiquier social, de se démarquer aussi bien des images qui [...] mettent au ban, que des attentes des proches, ou même de ce qu’on croyait, jusque là, le plus apte à vous définir ”.

### 1) La bibliothèque municipale, partie intégrante d’un réseau de socialisation plus vaste

Bien qu’elle puisse, à un moment, jouer un rôle clé, la bibliothèque seule ne peut se substituer aux autres instances de socialisation que sont notamment la famille et l’école. On peut même s’inquiéter, alors que les processus ségrégatifs s’accusent, de la faible marge de manoeuvre dont disposent les bibliothécaires. “ Aussi impliqués, aussi imaginatifs soient ils, ils ne peuvent pas tout, et leurs tentatives peuvent être mises en impasse, ou au contraire encouragées, par le contexte. Seuls, la plupart du temps, ils ne peuvent rien : c’est toujours dans une configuration que la bibliothèque trouve sa place et son efficace. Il ne s’agit pas seulement du partenariat - souvent bien engagé dans les villes étudiées. En fait, à partir de ces entretiens, c’est toute la question d’un projet de ville qui est vite posée. Si l’on veut que les bibliothécaires ne soient pas réduits à animer des ghettos... ”.

<sup>22</sup>Cette recherche a été publiée sous le titre *De la bibliothèque au droit de cité*, Centre Georges Pompidou-BPI, coll. Etudes et Recherche, 1997. Michelle Petit avait déjà coordonné une précédente recherche DLL/BPI publiée en 1993 sous le titre *Lecteurs en campagnes*, Centre Georges Pompidou-BPI, coll. Etudes et Recherche (cf. *supra*, ch 7).

<sup>23</sup>Les passages entre guillemets sont extraits du rapport de recherche.

<sup>24</sup>Les interviews se sont déroulés sur les 6 sites suivants : Auxerre, Bobigny, Bron, Hérouville, Mulhouse, Nyons.

<sup>25</sup>Entretien au cours de l’émission *Fréquentstar*, M 6, en 1993.

## 2) La BM : un point d'appui crucial dans les stratégies de poursuite du cursus scolaire

Souvent, pour les jeunes interviewés, l'alternative se résume ainsi : d'un côté la bibliothèque, de l'autre, la rue et ses "galères". Pourquoi ont-ils choisi la bibliothèque plutôt que la rue ? C'est souvent une histoire de famille. Le résultat d'un "investissement" fort des parents qui "même s'ils ne pouvaient les aider, concrètement, pour les devoirs, [...] leur ont signifié régulièrement, par des mots, par des gestes, leur désir qu'ils acquièrent de "l'instruction" et qu'ils réalisent l'ascension sociale qu'eux-mêmes n'avaient pu accomplir. Dans ces familles, fréquemment les aînés montrent la voie aux suivants. Et le rôle de grands frères ou de grandes sœurs va au-delà de leurs proches : beaucoup s'impliquent, de façon bénévole ou rémunérée, dans du soutien scolaire, de l'animation, des activités associatives". Si l'instruction est un bien en soi, la réussite des enfants est une revanche sociale. On retrouve là ce que plusieurs chercheurs (F. de Singly, B. Lahire et d'autres) ont déjà souligné : "contrairement à une représentation courante, largement médiatisée, les enfants d'immigrés sont, en moyenne plutôt mieux disposés envers l'école que leurs camarades d'origine française issus de milieux sociaux comparables". C'est donc dans ces "stratégies de "non reproduction"<sup>26</sup> du destin parental que la bibliothèque trouve sa place. Quelquefois ce sont les parents eux-mêmes qui les ont incités à s'y rendre, ou qui les ont accompagnés. Ou du moins ne se sont-ils pas opposés, la plupart du temps, au fait que leurs enfants fréquentent cet espace associé à l'école, où ils pouvaient rester, notamment les filles, sans encourir de dangers. Et qui les protégeait même de traîner dans la rue". Ainsi pour les enfants de milieux défavorisés où les livres sont très rares à la maison, la bibliothèque est le lieu où l'on peut trouver des documents et des livres qui manquent chez soi, pour préparer un exposé, un dossier, en particulier en histoire et en français. "C'est aussi le lieu où compléter l'enseignement de l'école et des manuels scolaires, où trouver d'autres sources d'information qui permettent de mieux comprendre [...]". Les bibliothécaires sont partie prenante de cette familiarisation avec le livre et les jeunes interrogés font parfois état des conseils qu'ils peuvent leur donner, notamment dans les bibliothèques de quartier. Mais la bibliothèque, c'est aussi - et surtout peut-être pour ces jeunes - "l'opportunité de trouver un lieu où travailler, une ambiance propice à l'étude [...]. Pour la plupart, c'est un lieu calme, silencieux, où règne une certaine discipline [...], c'est un lieu où on se soutient, où l'on se motive, même sans se parler, quelquefois par le simple fait de se voir étudier", toutes choses qui font défaut à la maison.

Il faut mentionner aussi le rôle que peut jouer la bibliothèque pour acquérir une meilleure maîtrise de la langue française chez les jeunes de ces quartiers. Chez nombre d'entre eux, quelque soit leur origine, on observe une fascination du bien parler, du bien écrire, même quand l'appropriation de la langue fait l'objet de dénis : "passeport essentiel pour trouver place dans la société française, cette langue diffère de celles parlées en famille et dans la rue, et assure un prestige à qui en connaît les tours". Certes, F. de Singly l'a montré dans *Les jeunes et la lecture*, la pratique de la lecture n'est pas un gage de réussite scolaire pour les jeunes Français. Peut-être, s'interroge M. Petit à l'issue de l'enquête, en va-t-il autrement pour les jeunes d'origine étrangère - même si les appréciations sont nuancées.

Au total, la bibliothèque joue un rôle important pour surmonter "le handicap que représente l'absence de capital culturel" dans des stratégies délibérées de rattrapage, la bibliothèque étant "perçue avant tout comme un complément essentiel de l'école". Toutefois, souligne le rapport, la BM peut ouvrir à un autre mode d'apprentissage "qui n'est pas de soumission

---

<sup>26</sup>Quoiqu'en disent les auteurs de cette recherche, la théorie de la reproduction chère à Bourdieu n'est pas, à mon sens, invalidée. Ce serait oublier qu'il y a toujours présente chez Bourdieu la notion de lutte (au sein du champ). Cette recherche - et c'est là tout son intérêt et sa richesse - met en lumière des stratégies individuelles ou familiales qui s'efforcent d'échapper à la logique de la domination symbolique et de la reproduction, et qui y parviennent. En ce sens, il s'agit d'expériences à méditer. Mais quelques gouttes d'eau, à elles seules, ne font pas l'océan.

[et] inaugurer, quelquefois un autre rapport à la culture livresque [...]. Un autre rapport [...] aussi aux institutions, souvent perçues, dans les quartiers “difficiles” comme des lieux de discrimination, d’humiliation [...]”. Mieux, “ la bibliothèque laisserait sa part au désir, tandis que presque tous s’accordent pour penser que l’école a un effet dissuasif sur le goût de lire ”. A l’appui de ce constat, le fait que beaucoup de jeunes interrogés viennent glaner en bibliothèque des connaissances sur des sujets qu’on n’aborde pas en famille, comme par excellence la sexualité : “ l’amorce d’une recherche proche, non téléguidée par un enseignant, se fait presque toujours par l’autodocumentation sur des sujets tabous ”.

D’un autre côté, le lien prépondérant entre bibliothèque et apprentissage se retrouve, d’une façon différente de l’accompagnement scolaire, chez les jeunes qui ont interrompu leur parcours scolaire, ou ont poursuivi un enseignement technique, et qui font des recherches de façon autodidacte. La BM soutient alors un nouveau projet, une reprise d’études, une formation professionnelle, etc. et peut, parfois, être le lieu où se renseigner sur des métiers, des formations. Ce peut être aussi un lieu où étudier quand on est au chômage, voire, pour certains, un lieu pour écrire.

Enfin, “ pour d’autres, assez nombreux, [la BM] est le lieu d’apprentissages utiles à la vie quotidienne. Les livres de cuisine sont évoqués [...]. Revues et livres de bricolage ont été également mentionnés [...] ”, tout comme “ la consultation de guides pour préparer un voyage, la recherche d’informations sur l’histoire, sur la géographie, sur les religions.

### **3) La bibliothèque, un espace pour l’échange**

Pour la plupart des jeunes interrogés, “ la bibliothèque [...], c’est un espace d’appartenance, un espace où se rencontrer, où échanger, où ils ont l’impression de participer d’un ensemble (“comme un club”) ”, en d’autres termes, un lieu de sociabilité avant tout<sup>27</sup>. A cet égard, l’implantation des bibliothèques municipales au centre-ville a valeur de symbole : “ le coeur de la cité, c’est là où les gens convergent, se rassemblent ”. La distance à l’équipement (bibliothèque centrale ou annexe) constitue un facteur primordial de fréquentation. En outre, par sa localisation, la bibliothèque peut avoir une fonction complémentaire de celle d’autres lieux de vie des jeunes. C’est le cas notamment lorsque la bibliothèque se trouve au coeur d’un quartier, au sens “ d’un ensemble privilégié de lieux où les jeunes inscrivent leur vie ”. Elle devient alors “ un lieu de chaleur au sens propre et au sens figuré, opposé à un ailleurs hostile, froid, fait de vide et de désœuvrement ”. Là, les jeunes y viennent chercher des livres et des documents, bien sûr, “ mais aussi le réconfort d’une écoute personnalisée, qui se concrétise par une aide, un conseil ou une attention particulière ”<sup>28</sup> : ils relèvent la disponibilité du personnel des bibliothèques, qui prend du temps pour renseigner, apporter aide et conseils. Style de relations que, semble-t-il, ils ne retrouvent pas lorsqu’ils vont dans des bibliothèques plus grandes.

Après le collège, et surtout le lycée, les formes de sociabilité changent et se diversifient. “ Il y a prise de distance, semble-t-il, vis à vis de la bibliothèque, sans qu’il soit possible de faire la part de ce qui relève du désintérêt pour la lecture en général - ce qui est nettement affirmé par certains -, de ce qui découle de la nécessité d’aller chercher ailleurs (CDI, BU ou bibliothèques spécialisées) de quoi alimenter le travail, de la concurrence de centres d’intérêt autres que la lecture, ou de la réduction du temps libre - très manifeste chez les étudiants. Tout cela s’accompagnant de la dispersion géographique liée à la diversité des orientations prises par ceux qui se trouvaient sur les mêmes bancs du lycée. La bibliothèque reste cependant pour certains le lieu de retrouvailles espérées ou inattendues ”.

Ceux qui rappellent avec le plus de force ce besoin de rencontre et d’échange sont des jeunes immigrés ou des jeunes Français d’origine étrangère. Pour les jeunes filles, ainsi que pour les

<sup>27</sup>La plupart des jeunes de 18-26 ans interrogés viennent seuls à la bibliothèque.

<sup>28</sup>Comme le note le rapport, “ la primauté de la fonction d’échange serait une incitation pour le personnel à se tourner davantage vers le public ”.

jeunes femmes, maghrébines, turques, la bibliothèque est terre de liberté, ouverture sur la société, par rapport à l'enfermement qu'elles vivent dans la sphère domestique.

#### 4) La bibliothèque, voie d'accès à la citoyenneté

Bien qu'ils manifestent une défiance quasi générale à l'égard de la classe politique, les questions relatives aux problèmes de citoyenneté étaient brûlantes chez les jeunes adultes interrogés. D'une part, en raison de la période où ont été réalisés les entretiens - la campagne présidentielle et les élections municipales de 1995 - et, d'autre part, parce qu'ils mettaient en avant des "préoccupations politiques qui ne disent pas toujours leur nom" : défiance à l'égard des hommes politiques n'équivaut pas à désintérêt pour la chose publique. Ce constat fait ailleurs se confirme ici. Le chômage, la montée du Front National et le droit de résidence des étrangers en France, bien sûr, mais surtout, pour les jeunes issus de l'immigration, leur intégration dans la société française.

Certes, les jeunes adultes interviewés semblent souvent privilégier l'audiovisuel au quotidien comme première source d'information, et la télévision beaucoup plus que la radio<sup>29</sup>. Cependant, certains ont conscience de la lacune que peut constituer l'absence de presse écrite dans la quête de l'information. A cet égard, le rôle de la bibliothèque dans la fréquentation de la presse écrite n'est pas négligeable. *Le Monde* est le quotidien national le plus souvent cité par ceux qui lisent la presse écrite. Mais ce sont les périodiques qui semblent les plus consultés : *Le Monde Diplomatique*, *Le Nouvel Observateur*, *L'Express*, *Le Canard Enchaîné*, et aussi *Jeune Afrique*. On en trouve même quelques uns pour puiser souvent dans les rayons de la bibliothèque des livres pour compléter leurs informations sur l'état du monde : des livres politiques, mais surtout des livres d'histoire "pour comprendre le monde contemporain - ou même leur propre histoire comme [ces] jeunes qui cherchent des réponses aux questions qu'ils se posent sur la guerre d'Algérie".

"Politiquement désenchantés, critiques, mais électeurs... solidaires et fortement impliqués dans la vie associative", ainsi les définit assez justement le rapport qui relève que "voter et avoir une carte d'électeur, c'est aussi, pour certains jeunes issus de l'immigration, face aux réactions d'hostilité dont ils sont trop souvent victimes, une preuve matérielle de leur appartenance à la communauté nationale, de leur juste droit d'être "ici". Pour eux, la bibliothèque peut être un point d'appui au soutien scolaire par exemple, mais aussi un lieu privilégié pour des contacts professionnels "avec de nombreuses femmes [immigrées, en particulier] pour les informer de leurs droits afin qu'elles évitent des maternités non désirées".

En conclusion, on pourrait reprendre à notre compte cette interrogation que formule Michèle Petit dans son avant-propos : "Pour accompagner leur<sup>30</sup> désir d'inscription citoyenne, sans doute la bibliothèque pourrait-elle aller plus loin : en donnant un accès plus facile à des sources d'information diversifiées, pour contribuer à la formation d'une intelligence politique, historique. Et peut-être aussi par des nouvelles formes d'animation, de conversation, de débat, un peu comme ces "cafés de philosophie" qui se développent actuellement; On peut bien sûr se demander si cela incombe aux bibliothèques. Mais que ce soit dans leurs locaux ou en d'autres lieux, il s'agirait d'inventer des façons de tirer le social ou le socioculturel vers la Cité, la *polis*. De trouver des formes qui permettent l'exercice d'une liberté de parole, et la mise en oeuvre de ce désir d'expression civique, politique, afin qu'il ne soit pas mis en impasse".

<sup>29</sup>Ce sont les stations nationales - France Info, France Inter et France Culture - qu'ils écoutent le plus pour s'informer.

<sup>30</sup>Il s'agit des jeunes interviewés dans cette enquête.

## Ch.12 La nouvelle enquête sur l'expérience et l'image des bibliothèques municipales

En 1979, avait été réalisée à la demande de la Direction du Livre une étude portant sur l'expérience et l'image des bibliothèques municipales, auprès du grand public, inscrit ou non en bibliothèque<sup>31</sup>. Seize ans après, renouveler cette étude est apparu indispensable.

### **I- Objectifs et dispositif de l'enquête**

Durant cette période en effet, les bibliothèques municipales ont connu des transformations très importantes : nouvelles constructions, modernisation, diversification des supports (médiathèques), décentralisation, etc. C'est pourquoi la Direction du livre et de la lecture, en étroite collaboration avec le service des études et recherches de la BPI, a lancé en 1995 cette nouvelle enquête - actuellement achevée et dont la publication complète des résultats devrait avoir lieu en 2000 - qui pourra ainsi permettre de mesurer les changements survenus seize ans après dans l'expérience et l'image des bibliothèques municipales et, en outre, d'évaluer en 1995 les effets réels ou fictifs de la politique de lecture publique.

Plus précisément, cette enquête, comme celle de 1979, s'attache à étudier l'image des bibliothèques municipales auprès du grand public, c'est à dire l'ensemble des connaissances et des représentations qu'en a la population, qu'elles soient ou non fondées sur l'expérience.

C'est dans cette perspective que deux catégories de population<sup>32</sup> sont été interrogées lors de cette enquête en raison de leur expérience et de leur perception relativement différente des bibliothèques municipales (BM)<sup>33</sup> :

- celle des usagers, qui fréquentent ce type d'établissement de façon plus ou moins régulière et dont il s'agit de mieux connaître les habitudes, les attentes et les appréciations. Parmi les usagers, on distinguera ceux qui sont inscrits et ceux qui, tout en fréquentant une BM, ne le sont pas<sup>34</sup> ;
- celle des non usagers, dont on désire mesurer en particulier le niveau d'information sur la réalité actuelle des BM, les dispositions à l'égard d'une fréquentation éventuelle de celles-ci ainsi que les représentations dont elles font l'objet.

=> Cette recherche comprend deux phases : une phase quantitative et une phase qualitative.

La *phase quantitative* est constituée par un dispositif de deux enquêtes : une enquête sur sites et l'interrogation d'un échantillon national représentatif. L'enquête sur sites s'est déroulée dans 36 bibliothèques municipales sélectionnées selon des critères d'équipement (ancien, moderne -mono et plurimédia), de taille d'agglomération et de situation géographique<sup>35</sup>. Dans

31On pourra se reporter utilement au compte-rendu de cette enquête publié dans le *Bulletin des Bibliothèques de France*, n°6, 1980, p. 265-299.

32En se limitant pour l'une et l'autre aux individus âgés de plus de 15 ans et résidant dans des communes de plus de 5 000 habitants.

33Dans la suite du texte, on aura recours à l'abréviation BM.

34C'est là un point de différence entre les deux enquêtes. En 1979, l'enquête portait sur deux populations - les inscrits et les non-inscrits -, mais il fallait alors entendre par ces deux termes les usagers et les non usagers.

35Les critères retenus pour le choix des sites ont été les suivants : tranche démographique, dispersion géographique, ancienneté de la BM (à l'exclusion des équipements très récents, type d'offre proposée par la bibliothèque : documents écrits, disques (D), audiovisuel (AV). En fonction de ces critères, l'enquête s'est déroulée dans les établissements suivants :

nouveaux équipements : Romorantin, Privas, Blagnac, Aulnoye, Aymeris (10 000 - 20 000 habitants) ; Issy-les-Moulineaux, Corbeil, Montélimar, Rochefort, Sète, Le Blanc Mesnil (20 000 - 50 000 habitants) ; Antony, Tourcoing, Chambéry, Arles, Lorient (50 000 - 100 000 habitants) ; St Quentin en Yvelines, Le Mans, Villeurbanne, Aix-en-Provence (plus de 100 000 habitants) ; Paris (Bibliothèque Buffon) ;

chacune d'elle, les enquêteurs de la SOFRES ont interrogé 20 personnes, inscrites ou non, soit au total 720 interviews<sup>36</sup>, en respectant dans chaque bibliothèque enquêtée des quotas de sexe, âge, inscription ou non. Mais, contrairement à 1979, il n'a pas été procédé à une pondération des interviews, effectuée sur ordinateur au moment de l'exploitation informatique des réponses en vue de "redresser" la structure de l'échantillon interrogé.

Quant à l'interrogation de l'échantillon national, elle s'est déroulée en 1996 (cf. *infra*, III).

Pour procéder à la comparaison avec l'enquête de 1979, c'est le même questionnaire - "actualisé" et légèrement remanié - qui a été passé aux personnes interrogées lors de la phase quantitative<sup>37</sup>.

## II- Les résultats de l'enquête sur sites : 1979-1995 : quelle évolution ?<sup>38</sup>

### 1- profils des usagers des bibliothèques municipales

En 1979, on recensait 10% de la population nationale âgée de plus de 15 ans et résidant dans les communes de plus de 5 000 habitants inscrits dans une BM<sup>39</sup>. Parmi ces 10%, 15% avaient déjà été inscrits dans une BM dans le passé et près de la moitié de ces anciens inscrits manifestaient des dispositions à renouer avec cette pratique. Le public potentiel des BM excédait donc largement le public effectif de l'époque.

En 1995, on comptabilisait autour de 18% d'inscrits, soit un peu plus de 6 millions de personnes parmi la population desservie<sup>40</sup>.

#### - L'inscription dans une BM obéit principalement à deux facteurs : l'âge et le milieu socio-culturel

- **L'âge** : en 1979, la population des usagers (inscrits) des BM se différenciail essentiellement des non inscrits par la part qu'y représentait *les 15-19 ans*, plus de deux fois plus importante (24%) que parmi l'ensemble de la population. Au delà de 20 ans, les écarts entre usagers et non usagers n'étaient plus significatifs<sup>41</sup>.

#### - En 1995, les usagers des BM fréquentent aussi d'autres bibliothèques

équipements nouveaux non multimédia : Bobigny, Brive, Rézé, Rodez ;

équipements anciens : Carpentras, St Germain-en-Laye, Dunkerque, St Maur-des-Fossés, Dijon, Reims ;

3 sites comprenant chacun une bibliothèque centrale et une annexe : Beauvais, Mulhouse, Montpellier.

Au total, l'échantillon retenu est composé pour 2/3 d'établissements plurimédias (24 sur 36). On notera enfin la sur-représentation des bibliothèques "modernes" (c'est à dire ouvertes après 1967) par rapport aux bibliothèques "anciennes" : 580 individus interrogés sur 29 sites pour les premières contre 140 individus sur 7 sites pour les secondes.

36 On prendra garde au fait que *cet échantillon n'est pas a priori statistiquement représentatif de la population fréquentant les bibliothèques municipales*, malgré le respect dans chaque bibliothèque enquêtée de quotas de sexe, âge et inscription ou non. C'était d'ailleurs déjà le cas dans la précédente enquête de 1979 où environ 800 inscrits de 15 ans et plus, désignés par tirage au sort dans une quarantaine d'établissements, avaient été interrogés.

37 Comme pour l'enquête de 1979, le questionnaire destiné aux non usagers des BM est légèrement différent de celui destiné aux usagers.

38 On pourra se reporter à Anne-Marie Bertrand et Jean-François Hersent, "Les usagers et leur bibliothèque municipale", *BBF*, T. 41, 1996, p. 8-16.

39 Selon les données fournies par la Direction du livre et de la lecture, le taux d'inscrits en BM était en 1980 de 10% (sur la base de la population desservie).

40 Les statistiques les plus récentes de la DLL (1997) indiquent un taux de 18,3% d'inscrits, en légère progression par rapport à 1996 (18,1%), pour une population desservie de plus de 6,5 millions d'habitants.

41 En l'absence de l'interrogation d'un échantillon national, on ne peut donc, à ce stade du développement du dispositif, procéder à quelque comparaison que ce soit. On ne peut qu'enregistrer les données portant sur les 720 individus interviewés sur les 36 sites à la fin de 1995 : 35% des usagers ont moins de 25 ans (33% pour les inscrits, 41% pour les non inscrits), 36% entre 25 et 49 ans, 28% 50 ans et plus (30% pour les inscrits, 21% pour les non inscrits).



C'est du moins le cas pour 43% d'entre eux. Ce taux est encore plus fort chez les non inscrits (49%) et chez les usagers des bibliothèques anciennes (54%). Parmi ces derniers, près d'un sur deux fréquente une bibliothèque universitaire. Cette proportion s'élève à 58% chez les usagers des BM anciennes, ce qui n'est pas étonnant compte tenu de la sur-représentation des étudiants (30%) dans la population des 36 sites enquêtés, et tout particulièrement dans les établissements anciens (33%)<sup>42</sup>.

### **- En 1995 comme en 1979, les usagers des BM proviennent surtout de milieux socio-culturels favorisés**

Près du tiers (30%) est composé d'étudiants, et on trouve 9% de cadres et professions libérales, alors que ces derniers ne représentent qu'à peine 6% de la population totale, selon l'INSEE.

Les enquêteurs ont dénombré 18% de retraités (ils constituent 19% de la population totale) ; en revanche, les employés et personnels de service (17% de la population totale) ne sont que 14% et les ouvriers (14% de la population totale), moins de 4%<sup>43</sup>. En 1979, la population inscrite dans les BM comprenait deux fois plus de cadres supérieurs et membres des professions libérales que celle des non inscrits (10% contre 5%), trois fois plus d'élèves et d'étudiants (28% contre 9%), deux fois plus d'individus ayant poursuivi des études supérieures (28% contre 14%) et, au contraire, trois fois moins d'ouvriers (6% contre 21%) et d'individus de niveau d'études primaires (13% contre 38%)<sup>44</sup>.

### **- L'influence du sexe reste nettement marquée**

En 1995 comme en 1979, les femmes<sup>45</sup> constituent près des 2/3 des inscrits (respectivement 61 et 62%).

### **- Les usagers des BM de 1995 vivent en général dans des foyers bien équipés en appareils audiovisuels**

Plus d'un tiers possède plus d'un poste de télévision, 72% une platine laser (pour CD), les deux tiers un magnétoscope, 31% un minitel, 28% un micro ordinateur, 22% une console de jeu vidéo, 20% un caméscope et 11% un lecteur de CD-ROM ou CDI. 27% passent moins de 5 heures par semaine devant la télévision, 26% de 5 à 9 heures, 21% de 10 à 14 heures et 26% de 15 à plus de 30 heures.

## **2- Le rapport à la lecture et au livre chez les usagers des BM**

### **- L'amour de la lecture**

Si 91% déclarent aimer lire (beaucoup 59%, assez 32%), on remarquera que ce pourcentage

42 On retiendra également que, parmi les usagers des 36 sites enquêtés, les étudiants constituent 37% des usagers non inscrits.

43 D'après l'enquête *Les bibliothèques, acteurs de l'économie du livre : L'articulation achat/emprunt* (1994. Rapport définitif à paraître prochainement), les étudiants (et lycéens) représentent 23% des emprunteurs, les cadres et professions libérales 8%, les retraités 15%, les employés et personnels de service 16%, les ouvriers 8% (cf. Hervé Renard, "Achat et emprunt de livres : concurrence ou complémentarité ?", *BBF n°5 1995*, pp. 26-34 et François Rouet, "De la concurrence entre les pratiques d'emprunt et d'achat de livres : l'impossible simplicité", in B. Seibel (sous la direction de), *Lire, faire lire, Paris*, Le Monde Editions, 1995.

44 Selon l'étude *achat/emprunt*, le primaire est sous représenté parmi les emprunteurs: 16% (contre 26% de l'ensemble de la population), tandis que les individus ayant suivi des études supérieures sont sur-représentés : 21% (contre 12% de l'ensemble de la population). Parmi les 720 personnes interviewées en 1995, 50% avait poursuivi (ou poursuivait) des études supérieures, tandis que 8% seulement avait un niveau d'études primaires.

45 En 1993, selon l'enquête *achat/emprunt*, les femmes représentaient 56% des emprunteurs (elles forment 52% de la population totale).

s'élève à près de 99% (beaucoup 72%, assez 26%) chez ceux qui fréquentent les établissements anciens, alors qu'il n'est que 89% chez ceux qui fréquentent les bibliothèques modernes (beaucoup 56%, assez 33%). De même, il n'y a que 1% des premiers à déclarer qu'ils n'aiment pas lire, alors qu'on trouve 11% des usagers des bibliothèques modernes dans ce cas !

### - L'intensité de la lecture

Cette inclination pour la lecture se traduit par une pratique très fortement développée. 87% des personnes interrogées<sup>46</sup> ont déclaré en effet avoir lu au moins un livre en entier au cours des trois mois précédant l'enquête.

Parmi eux, les 2/3 déclarent avoir lu entre 1 et 9 livres, 20% entre 10 et 19 livres et, plus surprenant encore, 12% plus de 20 livres ! Cette intensité de la pratique se vérifie également si on examine le nombre de livres lus au cours des 12 derniers mois : les moyens lecteurs (20 à 29 livres) sont un peu plus nombreux chez les usagers des BM (25%) que dans l'ensemble de la population (18%)<sup>47</sup> ; de même, les forts lecteurs (20 livres et plus) y sont sur-représentés (44% contre 24% dans l'ensemble de la population).

Mais, à y regarder de plus près, on observe des écarts profonds et significatifs entre les usagers inscrits et les usagers non inscrits : on trouve chez ces derniers plus de deux fois moins de forts lecteurs que chez les premiers (19% contre 52%)<sup>48</sup>. Il ne suffit donc pas de fréquenter une bibliothèque pour faire partie du cercle des lecteurs patentés. Encore faut-il y être inscrit !

### - Les goûts et les genres préférés

Les usagers des bibliothèques - qu'ils soient ou non inscrits - ne lisent pas que des livres : près des 2/3 lisent (ou feuilletent) un quotidien au moins plusieurs fois par semaine (41% tous les jours ou presque) et un peu moins de la moitié (46%) des revues ou magazines.

L'étude des goûts et des genres de livres préférés - c'est à dire les genres qu'on lit le plus souvent - fait apparaître à nouveau des différences entre inscrits et non inscrits, ces derniers se rapprochant sous cet angle des faibles lecteurs : ils manifestent un penchant plus marqué pour des genres moins légitimes (romans policiers ou d'espionnage, B.D., livres pratiques, scientifiques et techniques), les dictionnaires et encyclopédies, sans oublier la poésie, tandis que les inscrits font preuve d'une nette préférence pour le roman contemporain (41% contre 28%), genre classé en tête<sup>49</sup>. D'autre part, si l'on compare les goûts respectifs des usagers des établissements anciens et ceux des établissements modernes, on retrouve l'écart mentionné plus haut relatif à l'inclination pour la lecture : les premiers, plus grands amateurs de lectures que les seconds, sont aussi proportionnellement plus nombreux qu'eux à lire de la littérature contemporaine (41% contre 37%), de la littérature classique (28% contre 19%) ou des sciences humaines (22% contre 18%).

46 Mais 90% chez les inscrits contre seulement un peu plus des 3/4 des usagers non inscrits.

47 Les données sur la population totale proviennent de l'enquête *Pratiques culturelles des Français*, 1989. La proportion de faibles lecteurs (1 à 9 livres) par an est quasiment identique - autour de 30% - chez les usagers de BM et l'ensemble de la population.

48 Et inversement : les usagers non inscrits sont constitués par une majorité de faibles lecteurs (contre 30% seulement chez les inscrits). Ces résultats placent les usagers non inscrits au dessous de la population en général, si l'on s'en tient à la comparaison avec les données de 1989, issues de *Pratiques culturelles des Français*. Mais, si on les compare avec ceux de l'enquête SOFRES/Madame FIGARO réalisée en mai 1995 auprès de 1000 personnes âgées de 18 ans et plus - la dernière enquête en date publiée (juin 1995) -, on observe que les usagers non inscrits ne se distinguent pas de l'ensemble de la population en ce qui concerne les faibles lecteurs (respectivement 52% et 51%). En revanche, on trouve parmi eux une proportion de moyens lecteurs nettement plus grande (26% contre 11%) et près de deux fois plus de forts lecteurs (19% contre 10%).

49 La fréquentation de la littérature classique est autant partagée par les non inscrits (22%) que par les inscrits (21%).

**1979-1995** : qu'il s'agisse de l'inclination pour la lecture, de l'intensité de la pratique ou des goûts littéraires, l'examen des résultats de l'enquête de 1979 montre une *stabilité* dans ces domaines depuis 16 ans. Déjà, à l'époque, les inscrits en BM privilégiaient les romans, les livres consacrés à l'histoire et les essais, alors que la littérature policière et les ouvrages pratiques avaient la préférence des non usagers des BM - en dehors des romans qui, chez eux aussi, se situaient en tête.

### 3- L'expérience : la fréquentation des BM

#### 31- Le comportement du public dans les BM

*La régularité de la fréquentation de la BM s'est intensifiée depuis 15 ans.*

On compte en 1995 presque trois fois plus de " fidèles ", c'est à dire d'individus qui déclarent se rendre à la BM une fois ou plus par semaine : 58% contre 20% en 1979<sup>50</sup>. Cette fidélisation du public s'est opérée au détriment des usagers " réguliers " (1 à 3 fois par mois) : ils constituaient les 3/5èmes du public des BM en 1979 ; en 1995, ils sont juste un peu plus d'un tiers. Quant aux visiteurs occasionnels, aussi nombreux que les fidèles en 1979 (1/5ème), ils ne sont plus que 6% en 1995 (mais 18% chez les usagers non inscrits).

*En 1995 comme en 1979, la fréquentation de la BM reste une démarche solitaire* : le plus souvent on s'y rend seul (71% en 1979, 78% en 1995). Plusieurs réponses au questionnaire étant possibles, on observera également qu'en 1995, 11% des usagers interrogés s'y sont rendus avec leurs enfants et 15% - *mais près d'1/4 chez les non inscrits !* - avec des amis ou des connaissances.

*La visite à la BM, en 1995 comme en 1979, est dans la majorité des cas un acte prolongé* : sa durée était de ¾ d'heure en moyenne il y a quinze ans ; aujourd'hui on ne compte que 16% d'usagers pour y rester moins d'1/2 heure, tandis que 27% y passe entre ½ heure et une heure (30% des inscrits, 18% des non inscrits) et 60% - et près des ¾ des non inscrits (72% contre la moitié seulement des inscrits) - y séjourne plus d'une heure.

L'ancienneté de l'inscription est un précieux indicateur des modalités de fréquentation des BM. Or, sur ce point aussi, on constate une stabilité remarquable du turnover et du renouvellement des inscrits, puisqu'on a affaire à un *pourcentage des inscrits depuis moins de 5 ans identique en 1979 et 1995 (58%)*. La différence entre hier et aujourd'hui ne s'observe qu'au delà de 5 ans d'inscription : en 1979 %, 21% des inscrits comptaient entre 5 et 9 ans d'ancienneté d'inscription, contre 12% en 1995, et on ne comptait alors que 20% d'inscrits depuis 10 ans et plus alors qu'on en dénombre 29% dans ce cas en 1995<sup>51</sup>.

Si l'on rapproche toutes les données précédentes relatives aux *usagers non inscrits* des BM, on retiendra qu'ils forment une population distincte de celle des inscrits sous l'angle de la jeunesse, du plus faible engagement dans la lecture, de la durée et du caractère plus convivial de leur " séjour " dans la BM<sup>52</sup>.

#### 32- l'utilisation des services des BM

En 1995 comme en 1979, les services des BM sont inégalement utilisés, notamment parce

50 Cette évolution est certes un peu moins sensible chez les usagers non inscrits. Notons cependant que plus de la moitié d'entre eux (51%) se rend à la BM une fois ou plus par semaine.

51 Il n'est pas étonnant de constater en 1995 que la proportion d'usagers non inscrits depuis moins de 5 ans est plus forte encore (72%), alors qu'on ne compte que 17% parmi ce sous-ensemble à déclarer fréquenter cette BM sans y être inscrit depuis 10 ans et plus.

52 Pour la première fois en 1989, l'enquête *Pratiques culturelles des Français* a distingué inscrits et usagers non inscrits : 17% de la population déclarait alors être inscrit en bibliothèque (tous types de bibliothèques confondus) et 23%, soit 5% en plus (c. à. d. 2 millions de personnes) y être allé. Les usagers non inscrits représentaient donc 20% environ de l'ensemble du public des bibliothèques. Voir sur ce point Martine Poulain " Le public des bibliothèques ", M. Poulain (dir.), *Lire en France aujourd'hui*, Paris, Cercle de la librairie, 1993, p. 232.

qu'ils ne sont pas tous offerts dans tous les établissements.

- **L'emprunt de livres**, en 1995 (97%) comme en 1979 (98%), constitue le motif essentiel de la fréquentation des BM.

Il y 16 ans, on pouvait observer une égale proportion entre ceux qui, régulièrement, cherchaient à cette occasion des livres particuliers dont ils avaient entendu parler ou qu'on leur avait conseillé de lire (56%) et ceux qui découvraient seuls des livres dont ils n'avaient pas connaissance (53%). Aujourd'hui, on n'en trouve que 31% dans le premier cas (mais 41% dans les bibliothèques anciennes) et 44% dans le second (mais 51% dans les bibliothèques anciennes). En outre, il faut mentionner que les usagers non inscrits de 1995 sont beaucoup moins nombreux à s'adonner régulièrement à ces deux pratiques (respectivement 18% et 28%).

- **Consulter sur place** des ouvrages (livres ou magazines) qu'on ne peut emprunter était le fait de 67% d'usagers en 1979. Aujourd'hui c'est le fait de 76% d'entre eux (et de 83% des non inscrits), tandis que lire sur place des livres qu'on pourrait emprunter est une activité revendiquée par 53% des usagers contre 39% il y a 16 ans.

- En 1979, un peu plus d'un tiers des usagers venait **travailler à la BM**. Cette proportion est passée à 46% en 1996, mais elle est nettement plus marquée chez les non inscrits (58%) que chez les inscrits (41%)<sup>53</sup>.

- Entre hier et aujourd'hui, une pratique reste remarquablement stable: celle de la **discussion avec des amis**, connaissances ou autres rencontrées au hasard à la bibliothèque, à laquelle s'adonnent près de la moitié des usagers (47%).

- A l'inverse, **regarder une exposition** s'il y en a une était le fait de 80% des usagers en 1979. Seize ans plus tard, regarder une exposition en BM n'est plus revendiqué que par 47% des usagers.

- En 1979, il arrivait à 17% des usagers de **conduire ou d'aller chercher un enfant à la BM**. En 1995, cette proportion est de près d'1/4.

- En 1979, 34% des usagers déclaraient qu'il existait un **service de prêt de disques et cassettes** dans leur BM. Parmi eux, seulement un peu plus d'1/4 (27%) y avait recours, ce qui représentait 20% de l'ensemble des usagers. En 1995, l'emprunt de disques est encore impossible dans 17% des 36 établissements enquêtés et l'emprunt de cassettes vidéo est impossible dans 24% des cas. Pourtant, malgré l'essor considérable de l'offre en ce domaine, seule une minorité d'usagers des BM s'y adonne. 34% empruntent des disques et 16% des cassettes vidéo. Néanmoins, l'emprunt de disques est plus fortement développé chez les jeunes (10-19 ans) : 42% et l'emprunt de cassettes vidéo est surtout le fait des 30-39 ans (23%) et des 40-49 ans (22%).

En définitive, en 16 ans, malgré la diversification des supports et l'augmentation de l'emprunt de disques et de cassettes vidéo dans les BM qui s'ensuit, force est de constater la stabilité de la pratique de l'emprunt de livres. De même, le niveau élevé de relations de sociabilité entre usagers reste lui aussi stable. En revanche, la lecture sur place et la lecture de livres qu'on pourrait emprunter ont augmenté tandis qu'on enregistre une chute de l'attrait des expositions.

#### 4- Le rôle des bibliothécaires

En 1979, 28% des usagers interrogés déclaraient avoir des conversations avec les bibliothécaires, à propos d'un livre ou d'autre chose, et 9% parmi eux entretenaient de tels

<sup>53</sup> Venir travailler en BM avec ses propres documents est une pratique qui touche en 1995 près d'1/3 des usagers (31%) - un peu plus dans les BM anciennes (39%). 44% des non inscrits y ont recours.

échanges de façon régulière.

En 1995, une première lecture des résultats fait apparaître une grande stabilité du comportement des usagers vis à vis des bibliothécaires (26% pour l'ensemble, mais 28% chez les inscrits et 21% chez les non inscrits). Toutefois, si l'on compare les bibliothèques anciennes et modernes, l'enquête révèle de profondes différences : demander des renseignements ou des conseils aux bibliothécaires est une pratique revendiquée par 40% des usagers des BM anciennes contre 23% seulement des usagers des BM modernes.

De plus, le souhait d'être aidé davantage par les bibliothécaires (23% pour l'ensemble des usagers) est partagé davantage par le public des bibliothèques anciennes (27%) que par celui des bibliothèques modernes (21%)<sup>54</sup>. Enfin, s'adresser de préférence à un bibliothécaire que l'on connaît ne vaut que pour à peine ¼ des usagers (et 16% seulement des non inscrits) : pour les trois quarts (76%), "ça leur est égal". Il n'y a que chez les usagers des BM anciennes qu'on trouve une plus forte proportion (30%) à s'adresser de préférence à un bibliothécaire qu'ils connaissent. Ainsi, la relation humaine et personnalisée avec les bibliothécaires est plutôt le privilège des établissements anciens et tend à s'affaiblir dans les établissements modernes : si 42% des usagers interrogés (dans des proportions similaires chez les inscrits et les non inscrits) déclarent avoir discuté d'un livre, d'un disque ou d'un film avec un bibliothécaire, on n'en trouve dans ce cas que 35% dans les BM modernes, alors qu'ils sont 59% dans les BM anciennes !

Cependant, les raisons invoquées de ce refus ne tiennent ni à l'incompétence des bibliothécaires (4%) ni aux contraintes de la visite en BM ("trop de monde", "trop de queue" : 6%). Elles reposent dans 95% des cas<sup>55</sup> sur un désir d'autonomie : "je n'en ai pas besoin, je me débrouille tout seul"

## 5- L'image

Quelle image de la bibliothèque municipale en ont ses usagers ? Quelles représentations se font-ils de la bibliothèque municipale en tant qu'institution ? Quelle satisfaction retirent-ils de sa fréquentation ? L'enquête nous livre bon nombre de réponses à ces questions - réponses qu'on ne manquera pas de rapprocher des conclusions de l'étude *achat/emprunt* menée par l'Observatoire de l'économie du livre en 1993/94. Elle nous offre également d'utiles comparaisons avec 1979.

### 51- La BM : un endroit où il fait bon vivre entre les livres

- Près de 90% des 720 usagers des BM interrogés en 1995 (92% dans les bibliothèques anciennes) aiment à *flâner* entre les rayons de la BM ou *feuilleter des livres* : 55% d'entre eux s'y adonnent régulièrement, davantage chez les inscrits (59%), un peu moins chez les non inscrits (43%).

- Les *horaires d'ouverture* ne constituent pas un obstacle à la fréquentation des BM. Près des 2/3 des usagers (64%) en sont *tout à fait* satisfaits. Seul 1/3 préférerait que la BM qu'ils fréquentent soit ouverte à d'autres moments. Ce taux de satisfaction avoisine même les ¾ pour les usagers des bibliothèques anciennes. Il faut souligner néanmoins une certaine baisse de ce degré de satisfaction par rapport à 1979. Il y a 16 ans en effet, les jours et heures d'ouverture convenaient *tout à fait* à 81% des inscrits en BM. Parmi les 19% à qui ils ne convenaient pas, plus de la moitié (8%) souhaitait que leur BM soit ouverte plus tard le soir.

- En revanche, s'agissant des possibilités de *choix de livres* (pour les 2 genres lus le plus souvent par les usagers), 1995 consacre une nette progression du taux de satisfaction par rapport à 1979 : il y a 16 ans, 56% des inscrits se déclaraient satisfaits du nombre de livres

54 Et davantage par les non inscrits (30%) que par les inscrits (21%).

55 Plusieurs réponses étaient possibles

récents proposés par leur bibliothèque. Aujourd'hui, 70% des usagers se déclarent satisfaits en ce qui concerne le premier genre cité et 65% en ce qui concerne le second<sup>56</sup>.

- Pour tester le degré de satisfaction des usagers de 1995 par rapport au *cadre général* et à l'*ambiance* de leur BM, deux séries de questions ont été posées : la première s'adresse au public des établissements anciens, la seconde à celui des établissements modernes.

\* *Les BM anciennes* : il n'étonnera personne de constater que plus de la moitié du public des établissements anciens (54%) considère que les locaux de sa BM sont trop petits. On le sera davantage à l'énoncé des réponses suivantes : c'est un endroit calme (90% des réponses) où l'on est bien accueilli (91%), où il est facile de trouver ce qu'on cherche (73%) et où, comme il a déjà été signalé, le manque de choix ne se pose que pour un tiers.

\* *Les BM modernes* : 85% des usagers (90% chez les non inscrits) sont d'accord pour saluer l'architecture de leur BM comme une réussite<sup>57</sup> et 93% pour déclarer "s'y sentir bien". Cependant, alors qu'ils sont 82% à trouver qu'il y a "beaucoup de choix", une proportion importante d'entre eux (29%) reconnaît qu'il n'est pas facile de trouver ce qu'on cherche et près d'un sur cinq (près d'1/4 chez les non inscrits) déplore qu'il y ait trop de monde ! Est-ce la rançon du succès ?

En 1979, l'enquête distinguait déjà les bibliothèques modernes - c'est à dire celles construites ou réaménagées depuis 1967 - des anciennes. A l'époque, 1 usager sur 2 (mais 43% dans les BM anciennes) se déclarait très satisfait de l'attitude des bibliothécaires à l'égard du public et 41% (mais deux fois moins dans les BM anciennes que dans les modernes : 22% contre 54%) l'étaient de la décoration et du confort des aménagements intérieurs ; plus d'un sur deux (mais 42% dans les BM anciennes et 59% dans les modernes) auraient préféré trouver dans la BM idéale, non pas un très grand nombre de livres mais simplement un nombre suffisant dans les différents genres. Enfin, leur souhait était que la BM idéale ne soit pas très grande.

Au total, il ressort des déclarations des usagers des BM de 1995 une image très largement positive des bibliothèques municipales.

## 2- La BM, service public de la cité

De cette image positive - image qui trouve sa racine dans l'expérience même de la fréquentation de la bibliothèque -, découle un certain nombre d'attributs et de propriétés dont les usagers revêtent la BM.

- "La BM dépend de la volonté de la municipalité" : ils sont 77% à penser ainsi en 1995 (et 13% pensent qu'elle est obligatoire de par la loi). En 1979, sans doute parce que la faible minorité qui fréquentait alors les BM était davantage convaincue de leur nécessité, un usager sur deux était porté à croire que l'existence d'une BM était obligatoire dans toute ville d'une certaine importance, et l'on trouvait répandue chez 2/3 des non usagers des BM l'idée selon laquelle la BM dépend d'une volonté de la municipalité.

<sup>56</sup> De même, on ne trouve plus qu'un tiers des usagers pour déclarer "qu'il n'y a pas beaucoup de choix" dans leur BM, tout en revendiquant - chez un peu plus de la moitié des usagers des BM anciennes (54%) - des services "plus modernes" comme le prêt de disques et de cassettes vidéo. Mais dès qu'on recueille l'opinion des usagers des BM modernes, on s'aperçoit qu'ils sont 82% à considérer "qu'il y a beaucoup de choix" dans leur bibliothèque. Du reste, pour les 2/3 d'entre eux, ils ne fréquentaient pas leur bibliothèque municipale avant qu'elle soit installée dans ses nouveaux locaux.

<sup>57</sup> Ils ne sont que 3% à trouver que "c'est trop grand" et 85% préfèrent le bâtiment actuel (contre 7% qui préféraient l'ancien et 7% qui n'ont pas de préférence) : parce qu'il est "plus accueillant (85% de réponses), qu'il y a "plus de choix de livres" (84%), "qu'on y trouve aussi des disques et des cassettes" (57%) et "qu'on peut y retrouver des copains" (26%).

- Ce sont les communes qui financent *principalement* les BM, selon 80% des usagers de 1995, soit un peu plus qu'en 1979 (77%), et 18% pensent que c'est l'Etat<sup>58</sup>.

- En 1979, la gratuité totale n'apparaissait qu'à une minorité des usagers (27%) comme la formule la plus normale pour le **prêt de livres** dans les BM. La majorité des usagers (60%) se prononçait en faveur d'un droit d'abonnement à l'exclusion de tout paiement pour chaque livre emprunté. En 1995, ces grandes tendances sont confirmées : on observe juste une légère progression des opinions favorables à la gratuité totale pour l'emprunt de livres (31%) et au paiement d'un droit d'inscription annuel (65%), à l'exclusion du paiement pour chaque livre emprunté, qui ne recueille qu'un peu plus de 2% de partisans.

Lorsqu'on demande aux usagers de 1995 laquelle des trois formules mentionnées ci-dessus est le plus souvent retenue dans la réalité, les réponses sont assez proches des précédentes : ¼ énonce la gratuité totale et 68% un droit d'abonnement. Mais 2% néanmoins (et près de 6% des usagers des BM anciennes) pensent que les BM font payer pour chaque livre emprunté !

- Si l'on recueille à présent les opinions relatives à l'**emprunt des disques et des cassettes vidéo**, on retiendra que la gratuité totale est considérée comme la formule la plus normale par 13% seulement des personnes interrogées. Elle est considérée cependant comme étant retenue dans la pratique dans 11% des cas, alors que l'acquiescement d'un droit d'abonnement annuel - qui recueille 2/3 d'opinions favorables (à peine plus que pour l'emprunt de livres) - est considéré par 58% des usagers comme étant la solution retenue. Quant au paiement pour chaque disque ou vidéo emprunté : 15% s'y déclarent favorables (mais près d'1/4 des usagers des BM anciennes) et 13% (mais 22% dans les anciennes BM) y voient la solution la plus souvent retenue.

### 53- l'image des usagers des BM vue...par les usagers eux-mêmes

Une série de questions ont été posées en 1995, comme cela avait été le cas en 1979, en vue de cerner la représentation que ce font les usagers des BM de la population qui fréquente les bibliothèques municipales, c'est à dire, en définitive la représentation d'eux-mêmes. Par là, on peut mieux appréhender la place qu'occupe la BM au sein de la cité dans l'imaginaire de ses usagers et, en creux, dessiner la place réelle qu'ils souhaitent lui voir jouer : bref, la BM idéale. Le tableau ci-dessous permet de comparer l'évolution des représentations du public en 16 ans.

#### *Les représentations de la bibliothèque municipale* (en %)

Pensent que la proportion de moins de 25 ans inscrits dans les BM représentent	1979	1995
la majorité des inscrits	22	18
environ la moitié	42	50
une minorité	30	26
NSP	6	6
Pensent que les inscrits en BM représentent dans la population nationale âgée de 15 ans et plus		
Moins de 10%	9	9
10 à 24%	24	
10 à 19%		28
20 à 29%		25
25 à 49%	24	
30 à 49%		19
50% ou plus	22	7
NSP	21	12
Par rapport à la moyenne des Français, les adultes qui fréquentent les BM leur paraissent disposer de revenus		

58 Plusieurs réponses étant possibles, on trouve en 1995 près de 8% des usagers pour penser que ce sont les lecteurs qui financent *principalement* les BM. On notera également qu'en 1979, les 2/3 des usagers savaient ou pensaient que le choix des nouveaux livres incombait aux bibliothécaires contre 10% qui s'imaginaient que ce choix était du ressort des responsables de la mairie !

	plutôt plus élevés	18	8
	comme la moyenne	37	71
	plutôt moins élevés	32	12
	NSP	13	9
<b>Par rapport à la moyenne des Français, les adultes qui fréquentent les BM leur paraissent en majorité des gens</b>			
	qui ont poursuivi des études	47	37
	qui n'ont pas poursuivi d'études	13	3
	autant l'un que l'autre	35	56
	NSP	5	3

*Rappel* : en 1979, 10% de la population de plus de 15 ans et résidant dans les agglomérations de plus de 5 000 habitants était inscrite en BM. En 1995, cette proportion est passée à 18% environ.

On pourra mettre en perspective ces représentations avec les caractéristiques socio-démographiques des usagers des BM, telles qu'elles nous sont fournies par l'enquête *achat/emprunt* de l'Observatoire de l'économie du livre et les résultats de l'interrogation de l'échantillon national représentatif (voir III *infra*) pour être véritablement renseigné sur les représentations et l'image des BM dans l'ensemble de la population, chez les usagers comme chez les non usagers des bibliothèques municipales.

Or, la part des inscrits en BM apparaît bien supérieure, aujourd'hui comme hier, dans les représentations que ces derniers se font de la fréquentation et de l'impact des bibliothèques municipales. Cette surestimation, qui ne se dément pas d'une enquête à l'autre, témoigne à l'évidence de leur popularité, beaucoup plus grande dans les esprits que dans les faits.

En revanche, en 1995 comme en 1979, les représentations relatives aux caractéristiques socio-démographiques du public des BM apparaissent assez justes en ce qui concerne l'âge et, toute proportion gardée, le niveau d'études: cette image est cohérente avec la signification culturelle communément - et sociologiquement - attachée à la lecture de livres et à une certaine idée de la culture " légitime ".

Ce qui varie entre les deux enquêtes, c'est la représentation concernant le niveau de revenus : en 1995, près de deux fois plus d'usagers des BM qu'en 1979 (c'est à dire près des 3/4) pensent que les bibliothèques municipales sont fréquentées par des gens qui, sous l'angle des revenus, se situent " dans la moyenne ".

En 1979, cette représentation était partagée entre d'une part les usagers des BM qui voyaient le public des bibliothèques municipales à l'image de l'ensemble de la population et d'autre part ceux dont la tendance était de croire que les BM accueilleraient surtout un public moins aisé économiquement que la moyenne des Français. Cette dernière tendance est assez révélatrice de l'idée qu'on pouvait alors se faire communément - malgré les mises en garde de nombreux travaux en sociologie de l'éducation et de la culture<sup>59</sup> - des progrès de la démocratisation de l'enseignement et de l'accès à la culture

Cela ne semble plus être le cas aujourd'hui. Ainsi, s'il y avait pratiquement 1/3 des personnes interrogées en 1979 pour penser que la fréquentation des BM était surtout le fait de gens disposant de revenus moins élevés que la moyenne, cette proportion est tombée en 1995 à 12%.

Cette représentation, beaucoup plus proche aujourd'hui de la réalité qu'il y a 16 ans, tend à accréditer l'idée que la diffusion considérable de l'offre de lecture publique durant cette période n'a pas pour autant entraîné *ipso facto* - du moins dans les représentations que s'en font les usagers des BM interrogés - une véritable démocratisation de l'accès des publics les plus défavorisés *économiquement* aux bibliothèques municipales<sup>60</sup>.

59 On se rappellera que *La Distinction* de Pierre Bourdieu paraît justement en 1979 (éditions de Minuit).

60 Idée développée au demeurant il y dix ans (en 1986) par Jean-Claude Passeron (" le plus ingénument polymorphe des actes culturels : la lecture " in *Bibliothèques publiques et illettrisme*, Paris, DLL, 1986), qui s'appuyait sur les résultats d'une vaste recherche, *Trois études sur la lecture*, commanditée par la Direction du livre et le service Etudes et Recherches de la BPI en 1981, enquête qu'il avait dirigée.



Mais en même temps, s'agissant des représentations relatives au niveau d'études, on observe aujourd'hui une tendance inverse et qui se rapproche, elle aussi, de la réalité. D'une part, une majorité (56% contre 35% en 1979) incline à penser que les bibliothèques municipales sont autant fréquentées par des gens qui ont poursuivi des études que par des gens qui n'en ont pas poursuivi et, d'autre part, on ne trouve plus aujourd'hui qu'un peu plus d'1/3 (37%) des personnes interrogées pour penser que les usagers des BM sont en majorité des gens qui ont poursuivi des études, contre près de la moitié (47%) dans ce cas il y a seize ans. Signe que l'idée de démocratisation culturelle fait néanmoins son chemin.

Nul ne saurait en douter, au chapitre " Grandeurs et lacunes des bibliothèques municipales " <sup>61</sup>, la colonne " lacunes " reste encore, en 1995, particulièrement fournie - du moins dans l'imaginaire des usagers des BM !

### **III- Les résultats de l'enquête menée auprès d'un échantillon national d'usagers et de non usagers**

La deuxième phase de cette étude, qui, rappelons-le, se proposait d'évaluer la situation présente avec celle de 1979 (d'où la reprise de l'intitulé de l'enquête menée à l'époque à la demande de la Direction du livre), a été réalisée en 1996. Il s'agissait d'une part d'évaluer auprès d'un échantillon représentatif de la population nationale la part des usagers - inscrits et non inscrits - et des non usagers des BM, d'autre part de décrire et comparer, pour chacune de ces populations : les pratiques à l'égard de la lecture et des médias, les pratiques à l'égard des BM et l'image des BM et, enfin, de comparer ces résultats à ceux obtenus lors de la 1ère phase. Une troisième phase, qualitative, portant sur les pratiques des usagers non-inscrits sera menée à l'automne, clôturant ainsi le dispositif d'enquête.

#### **1) Quelques indications méthodologiques**

L'échantillon national a été constitué à partir du panel SOFRES. Un premier échantillon représentatif (de personnes âgées de 15 ans ou plus) de 10 000 personnes a été interrogé par voie postale fin novembre 1996 en vue de repérer les usagers inscrits, les usagers non inscrits et les non usagers des BM. Puis, fin janvier 1997, il a été procédé à l'interrogation (par voie postale) d'un échantillon " utile " composé de 1086 usagers de BM (dont 788 usagers inscrits et 298 usagers non inscrits) et 818 non usagers.

*Remarque* : le recours à un panel recèle, comme n'importe quelle autre méthode d'enquête, un certain nombre de biais. Malgré toutes les précautions prises par la SOFRES, on peut penser que ces biais ne sont pas totalement maîtrisés. En particulier, il est probable que, du fait même d'une certaine habitude à répondre à de nombreux questionnaires, les panélistes manifestent à l'égard d'une activité comme la lecture une tendance à la surévaluation de leur propre pratique, voulant coller par là à la représentation qu'ils se font des critères de " distinction " nécessaires à leur reconnaissance comme personnes " cultivées " par l'institut enquêteur. Cette probabilité repose sur des résultats qui, dans cette enquête - comparativement à d'autres enquêtes récentes sur la lecture et la fréquentation des BM -, font apparaître une plus grande proximité à l'égard de la lecture et des pratiques qui lui sont corrélées.

### **3- Quelques grandes tendances**

#### **21- Le public des BM**

- En 1997, *près des 3/4 des Français (74,3%) ne fréquentent pas les BM* ; seuls, près de 26% les fréquentent. Parmi eux, 18,3% sont inscrits et 7,4% ne le sont pas.

- *Les femmes sont proportionnellement plus nombreuses que les hommes à fréquenter les BM (28% contre 23%) et à y être inscrites (21% contre 16%).*

61 Cf. Michel Melot, " Grandeur et lacunes de l'activité des bibliothèques publiques françaises " in Bernadette Seibel [1995], *op. cit.*, pp. 375-385.

- La fréquentation des BM varie selon *l'âge* : dans l'ensemble, *avant 45 ans*, les tranches d'âge constituent les plus forts contingents d'usagers des BM (on ne trouve parmi les usagers que 21% des 45-54 ans, 20% des 55-64 ans et 18% des 65 ans et plus contre plus d'1/3 des 15-24 ans, plus d'1/4 des 25/34 ans et près d'1/3 des 35-44 ans). Quant aux usagers non inscrits, c'est davantage chez les moins de 25 ans qu'on les rencontre (11%) et cette pratique décline avec l'âge (9% chez les 25-34 ans, 8% chez les 35-44 ans, 6% chez les 45-64 ans, 4% chez les 65 ans et plus).

- Sous l'angle des professions les plus représentées parmi le public des BM, c'est la stabilité qui domine, si on compare ces résultats à ceux de l'enquête de 1979 : aujourd'hui comme hier, ce sont surtout parmi les *étudiants, les cadres et les professions intermédiaires* que se recrutent les usagers des BM, les étudiants se distinguant par un taux plus élevé de non inscrits.

- Les taux d'usagers augmentent avec la taille des communes de résidence : 21% chez les ruraux, 25% dans les petites villes (2 à 20 000 habitants), 27% dans les villes moyennes (de 20 000 à 100 000 habitants), 28% dans les grandes villes (100 000 habitants et plus), 30% dans l'agglomération parisienne. C'est le cas également pour les usagers inscrits. *En revanche, le taux d'usagers non inscrits est plus important dans les villes moyennes.*

Les usagers des BM appartiennent davantage à des foyers de 4 ou 5 personnes. Mais, parmi eux, les non inscrits se rencontrent plus fréquemment à la fois chez les personnes vivant seules et dans les foyers de 4 ou 5 personnes.

## **22- les équipements audiovisuels au foyer et le rapport aux médias**

- Dans les foyers de non usagers des BM, le taux de possession d'un poste de télévision est à peine supérieur à celui des foyers d'usagers (95,6% contre 93,6%). En revanche *l'écart se creuse dès qu'il ya plusieurs postes* : 55,2% des foyers de non usagers des BM possèdent plusieurs postes de télévision contre 45,7% des foyers d'usagers. On relèvera également que 8,2% des foyers d'usagers non inscrits ne possèdent aucun téléviseur, alors que chez les non usagers le taux est le plus bas : seuls, 3,6% de ces derniers n'en possède aucun.

- Les non usagers sont des *téléphiles assidus* : 30,2% d'entre eux passe 20 heures et plus par semaine à regarder le petit écran (et 13%, 30 heures et plus), soit beaucoup plus en moyenne que les usagers des BM (23,2%, 20 heures et plus, dont 7,8% 30 heures et plus). Mais on rencontre également une proportion significative (16%) de non usagers des BM qui regarde la télévision moins de 5 heures par semaine. Cette proportion se retrouve chez les usagers inscrits (16,3%).

- S'agissant des autres appareils audiovisuels, ce sont les foyers d'usagers inscrits qui sont les plus équipés, sauf en caméscope.

- L'analyse des opinions sur les moyens d'information (radio, livre, TV, magazine ou revue, quotidien) montre d'autres convergences et divergences. *Le livre*, on ne s'en étonnera guère, est davantage prisé chez les usagers - et plus encore chez les inscrits - que chez les non usagers, qu'il s'agisse d'apporter des connaissances (53,5% chez les usagers inscrits contre 39,2% chez les non usagers), de distraire le mieux (15,8% contre 9,3%) ou de faire rêver (47,8% contre 34%). Chez les non usagers en revanche, *la télévision* est le média qui fait le plus rêver (32,2% contre 25,4% chez les usagers). De même, les usagers inscrits sont-ils en proportion plus nombreux que les non usagers à priser *la radio* pour ses capacités d'information (29,4% contre 24,8%), tandis que ces derniers privilégient la télévision comme source d'information (28,3% contre 22,9%), les usagers non inscrits faisant davantage confiance à la presse quotidienne (33,8% contre 32% chez l'ensemble des usagers et des non usagers).

En résumé, les usagers - surtout les inscrits - "*sur-notent*" le livre, parce qu'il apporte le plus de connaissances et fait le plus rêver, tandis que les non usagers "*sur-notent*" la télévision, parce qu'elle distrait le mieux. Pour s'informer, les usagers privilégient la radio

et les non-usagers la télévision.

### 23- Le rapport au livre et à la lecture

- Près de 90% des usagers des BM (et près de 94% des inscrits) déclarent aimer lire, alors que  $\frac{3}{4}$  à peine des non usagers sont dans ce cas. C'est du reste chez ces derniers que se manifeste une plus grande réserve ou hostilité vis-à-vis de la lecture, puisqu'ils sont 25,7% - plus d'un quart ! - à reconnaître soit ne pas aimer beaucoup la lecture (21,8%), soit ne pas aimer lire du tout (3,9%) ; si on ne rencontre pas chez les usagers des BM - et en particulier chez les inscrits - un rejet d'une telle ampleur, on retiendra cependant que *l'attitude des usagers non inscrits se rapproche ici de celle des non usagers* : près de 17% n'aiment pas beaucoup lire et près de 3% n'aiment pas lire du tout.

- Cette inégale proximité à l'égard de la lecture se recoupe en partie avec les préférences affichées pour un support écrit en particulier. Ainsi, si l'ensemble de la population interrogée (usagers inscrits, usagers non inscrits et non usagers) s'accorde pour privilégier en premier les livres, cette préférence se manifeste dans des proportions très variées : 64% pour les usagers (mais 71% chez les inscrits contre 49% chez les non inscrits) et 44% pour les non usagers. A l'inverse, 40% des non usagers et 39% des usagers non inscrits - contre seulement 23% des usagers inscrits - marquent leur préférence pour les revues et magazines. Cette tendance se retrouve pour les quotidiens : 15% des non usagers et 11% des usagers non inscrits contre 5% seulement des usagers inscrits choisissent la presse écrite pour s'informer.

- Cette configuration apparaît également en ce qui concerne le nombre de livres (hors livres scolaires) possédés au foyer :  $\frac{2}{3}$  des usagers des BM possèdent chez eux 100 livres et plus (70% des inscrits et 56% des non inscrits), alors que seulement 1 non usager sur 2 est dans ce cas<sup>62</sup>. De même, si 86,3% des usagers des BM (87, 6% des inscrits, 83,1% des non inscrits) déclarent avoir acheté au moins un livre - pour eux ou pour quelqu'un d'autre - au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête, on ne trouve que  $\frac{3}{4}$  (75,6%) des non usagers pour avoir fait de même. L'écart est encore plus sensible dès lors qu'on examine le nombre de livres achetés au cours de l'année : plus des  $\frac{2}{3}$  (66,7%) des usagers des BM (66,5% des inscrits, 67,1% des non inscrits), contre 57,5%, déclarent avoir acheté 5 livres ou plus, et l'on trouve 15,5% des non usagers pour avoir acheté seulement un livre ou deux contre 10,5% des usagers (10,7% des inscrits et 10,2 % des non inscrits).

- L'intensité de la lecture de livres est un indicateur supplémentaire des différences relevées ci-dessus : 16% des usagers ont le sentiment de lire beaucoup - 19% des inscrits, mais 6% des non inscrits - ; 5% seulement des non usagers sont dans ce cas ; ces derniers sont 57% à se percevoir comme de faibles lecteurs contre 31% des usagers (28% des inscrits et 34% des non inscrits). Les forts lecteurs (c'est-à-dire les personnes interrogées qui déclarent avoir lu plus de 25 livres au cours de l'année écoulée) se répartissent comme suit :  $\frac{3}{4}$  des usagers des BM ( $\frac{3}{4}$  des inscrits, mais à peine  $\frac{2}{3}$  des non inscrits), un peu plus de la moitié seulement (56%) des non usagers.

=> On le voit, *les usagers des BM possèdent et achètent plus de livres que les non usagers, aiment " beaucoup " lire - surtout les inscrits - et lisent beaucoup (surtout les inscrits)*. S'il fallait affiner la description des habitudes et des goûts de lecture, on pourrait dire que les usagers inscrits s'opposent aux non usagers comme aux usagers non inscrits. S'agissant des habitudes de lecture, les premiers sont proportionnellement plus nombreux à lire " en entier " et à " parcourir " les livres tandis que les seconds relisent davantage, empruntent plus rarement à des amis mais prêtent plus souvent. Quant aux genres de livres préférés, les usagers des BM témoignent d'un goût plus affirmé pour les romans, la BD, les livres d'art et

<sup>62</sup>La configuration est encore plus nettement dessinée si l'on prend le cas des " gros " possesseurs de livres - soit 500 livres et plus : 18,3% des usagers (dont 20,1% des inscrits contre 13,9% des non inscrits), 11,5% des non usagers. A peine un non usager sur deux (49,8%), contre deux tiers des usagers (65,4% : 69,4% des inscrits et 55,4% des non inscrits) possède 100 livres et plus.

les sciences humaines, alors que les non usagers sont plutôt intéressés par les livres portant sur l'actualité, les livres pratiques et les encyclopédies. Au sein même des usagers, les inscrits, amateurs de romans classiques et contemporains, se distinguent des non inscrits, plutôt tournés vers les romans policiers, la science-fiction et les livres pratiques.

### 3) Les usagers dans la BM

#### 31- La multifréquentation

*1/4 des usagers d'une BM fréquente une ou plusieurs autres bibliothèques* : 26,1% pour les inscrits, 22,8% pour les non inscrits. Parmi eux, 14,1% (13,3% pour les inscrits, 15,8 pour les non inscrits) déclarent fréquenter un autre genre de bibliothèque (autre que BM) : 10% une bibliothèque universitaire, 5% une bibliothèque scolaire (surtout les non inscrits), 2% une bibliothèque de comité d'entreprise.

#### 32- la première fréquentation

L'âge moyen de la première fréquentation de la BM est de 19,9 ans (20, 2 pour les inscrits, 18,9 pour les non inscrits) : près des 2/3 (63,6%) avaient 19 ans ou moins et un peu plus d'1/4 (26,8%) entre 20 et 49 ans. Plus d'un usager sur deux (54,4% dont 57,1% chez les inscrits et 47,5% chez les non inscrits) a par le passé fréquenté une autre BM, éventuellement dans une autre ville. Bref, *si les usagers non inscrits ont fréquenté pour la première fois une BM à un âge plus précoce que les inscrits, ces derniers sont plus nombreux à avoir par le passé fréquenté une autre BM.*

#### 33- Les usagers non inscrits : quelques repères

- Fréquentation ne rime pas forcément avec inscription : plus d'un non inscrit sur deux (52%) se situe entre 1 et 10 ans d'ancienneté, 14% fréquentent la bibliothèque depuis 10 ans et plus et 28% depuis 1 an au moins.

- Les principales raisons avancées pour ne pas s'inscrire sont assez nombreuses <sup>63</sup> : "pas de raison précise : 22%" ; "je n'ai pas besoin de m'inscrire, je n'emprunte rien : 22%" ; "quelqu'un emprunte pour moi : 19%" (dont le conjoint : 7%, une personne hors du foyer : 5%, fils ou fille : 4%, père ou mère : 3%, frère ou soeur : 1%) ; "j'étais inscrit mais je n'en profitais pas assez : 13%" ; "il faut rapporter les livres, cassettes ou disques empruntés trop rapidement : 5%" ; "c'est trop cher : 3%"

#### 34- la fréquence et la durée des visites

Avec l'examen de la fréquence des visites à la BM, la spécificité des inscrits et des non inscrits s'approfondit. Si, en effet, on compte 19,2% "d'habitues" (fréquentant la BM au moins une fois par semaine) parmi l'ensemble des usagers - soit près d'1 sur 5 -, ce taux s'élève à près de 23% pour les inscrits, alors qu'il est inférieur à 10% pour les non inscrits. De même, tandis que près d'1 usager sur 2 peut être considéré comme un visiteur "régulier" (fréquentant la BM de 1 à 3 fois par mois), cette proportion augmente très nettement chez les inscrits - près de 61% -, alors qu'elle ne concerne même pas 1/4 des non inscrits (21,9%). Ces derniers se caractérisent davantage par une pratique occasionnelle (moins souvent qu'une fois par mois), pour les 2/3 d'entre eux, au contraire des inscrits chez qui on ne trouve qu'un peu plus de 16% dans cette situation. En outre, près de 23% des non inscrits fréquentent la BM moins d'une fois par an ; on ne compte que 3% des inscrits dans ce cas.

- *Chez les inscrits, les habitués les plus assidus se recrutent davantage chez les de moins de 25 ans (27,1%), les 55-64 ans (24,8%) et les 35-44 ans (24,2%) ; les visiteurs réguliers, surtout chez les 65 ans et plus (72%), les 25-34 ans (66,1%), les 35-44 ans (63,5%) et les 55-*

<sup>63</sup>Il ne s'agit pas de réponses en spontané mais de réponses à partir d'une liste préalablement constituée et présentée aux panélistes.

64 ans (62,8%), alors qu'ils sont à peine 1 sur 2 chez ceux de moins de 25 ans. Quant aux visiteurs occasionnels, on les rencontre surtout chez les jeunes (un quart des moins de 25 ans) et les adultes de 45-54 ans (23,5%).

- Cette intensité de la fréquentation selon l'âge diffère considérablement *chez les non inscrits. les jeunes sont très peu nombreux en proportion à venir au moins une fois par semaine* (6,5% des moins de 25 ans), alors que *passé l'âge de 45 ans la fréquentation se fait plus assidue* (14,7% chez les 45-54 ans, 12,4% chez les 55-64 ans, 14,5% chez les 65 ans et plus). Mais, en moyenne, les non inscrits viennent beaucoup moins régulièrement à la BM : 2/3 d'entre eux ne la fréquente même pas une fois par mois et à peine 10% y vient au moins une fois par semaine.

- Ces tendances s'observent également lorsque l'on compare les pratiques entre hommes et femmes chez les inscrits et chez les non inscrits. *Chez les inscrits, 1/4 des hommes contre un peu plus d'un cinquième chez les femmes fréquente la bibliothèque municipale au moins une fois par semaine* ; un cinquième à peine des hommes et 14% seulement des femmes y vient moins souvent qu'une fois par semaine, alors que la fréquentation régulière (1 à 3 fois par mois) concerne 55,5% des hommes et près des 2/3 des femmes (64,4%). *Chez les non inscrits, qui se définissent par une fréquentation épisodique de la BM* (environ 2/3 de chacun des deux sexes y vient moins souvent qu'une fois par mois), seuls 10% des hommes, comme des femmes, s'y rendent au moins une fois par semaine. L'ensemble de ces données est résumé dans le tableau n°1 ci-dessous:

tableau n°1 : fréquence de la visite en % (arrondis)

	Usagers inscrits			usagers non inscrits		
	Au moins 1 fois/ semaine	1 à 3 fois/ mois	Moins souvent que 1 fois/mois	Au moins 1 fois/ semaine	1 à 3 fois/ mois	Moins souvent que 1 fois/mois
<i>Selon l'âge</i>						
moins de 25 ans	27	48	25	6	20	74
25-34 ans	21	66	13	9	21	69
35-44 ans	24	63	12	9	27	64
45-54 ans	23	54	23	15	21	65
55-64 ans	25	63	12	12	24	61
65 ans et plus	16	72	11	14	17	55
<i>Selon le sexe</i>						
hommes	25	55	19	9	23	67
femmes	21	64	14	10	21	66
<i>Moyenne</i>	22,9	60,7	16,1	9,8	21,9	66,4

- La durée de la visite à la BM montre une autre distribution des pratiques, ainsi qu'on peut l'observer sur le tableau n° 2 ci-dessous.

tableau n°2 : Durée de la visite en % (arrondis)

	Ensemble usagers	Usagers inscrits	usagers non inscrits
Moins d'1/4 d'heure	6	6	7
Entre 1/4 d'heure et 1/2 heure	41	44	34
Entre 1/2 heure et 1 heure	35	36	35
Entre 1 heure et 2 heures	12	11	15
Plus de 2 heures	4	3	6
N. R.	1	1	3

Si les inscrits sont beaucoup plus nombreux proportionnellement que les non inscrits à rester à la BM entre 1/4 d'heure et 1/2 heure, *les non inscrits effectuent des visites beaucoup plus longues*. : près de 15% d'entre eux (contre à peine 11% des inscrits) séjournent entre 1 heure et 2 heures et 6% (contre 3,3% des inscrits), plus de 2 heures.

Si, à présent, on croise les deux données précédentes, on obtient les résultats qui figurent sur le tableau n°3 ci-dessous : on observe alors que l'augmentation de la longueur de la durée de

la visite varie en fonction de l'intensité de la fréquentation mais dans des proportions différentes chez les inscrits et les non inscrits.

tableau n°3 : *Durée de la visite en fonction de la fréquence de visite en % (arrondis)*

	Usagers inscrits			usagers non inscrits		
	Au moins 1 fois/ semaine	1 à 3 fois/ mois	Moins souvent que 1 fois/mois	Au moins 1 fois/ semaine	1 à 3 fois/ mois	Moins souvent que 1 fois/mois
<b>Moins d'1/4 d'heure</b>	4	6	6	2	5	9
<b>Entre ¼ d'heure et ½ heure</b>	37	45	46	38	26	37
<b>Entre ½ heure et 1 heure</b>	36	36	34	32	43	34
<b>Entre 1 heure et 2 heures</b>	15	10	8	19	14	14
<b>Plus de 2 heures</b>	8	1	4	8	10	4
<b>(% horizontaux)</b>	23%	61%	16%	10%	22%	66%

### 35- Les modalités de la visite

Une autre différence de comportement entre inscrits et non inscrits apparaît avec l'analyse des modalités de la visite. *La visite est une pratique beaucoup plus solitaire chez les inscrits, nettement plus empreinte de sociabilité chez les non inscrits*, lesquels se rendent plus volontiers à la BM en compagnie d'amis (cf. tableau n°4).

tableau n°4 : *modalités de la visite en % (arrondis)*

	Ensemble usagers	Usagers inscrits	usagers non inscrits
<b>Seul</b>	58	63	47
<b>Avec des enfants de votre foyer</b>	31	33	26
<b>Avec des adultes de votre foyer</b>	17	18	15
<b>Avec des personnes hors du foyer</b>	12	8	22
<b>N.R.</b>	1	~ 0	2

- Le recours au personnel de la bibliothèque pour demander conseil ou obtenir des renseignements renforce la division déjà largement établie entre inscrits et non inscrits et témoigne d'une certaine extériorité de ces derniers vis-à-vis du fonctionnement de la bibliothèque, ainsi qu'on peut s'en rendre compte à la lecture du tableau n°5.

tableau n°5 : *Demande de renseignements ou de conseils aux bibliothécaires en % (arrondis)*

	Ensemble usagers	Usagers inscrits	usagers non inscrits
<b>S/T Souvent</b>	31	37	15
<b>Très souvent</b>	5	7	1
<b>Assez souvent</b>	25	30	14
<b>Rarement</b>	53	51	57
<b>Jamais</b>	16	12	27
<b>N.R.</b>	1	~ 0	1

Alors que plus d'1/3 des inscrits s'adresse souvent aux bibliothécaires, les non inscrits ne sont que 15% dans ce cas ; dans leur immense majorité (83%), ces derniers s'adressent "rarement" ou "jamais" aux bibliothécaires. Les principales raisons invoquées peuvent varier : ¾ déclarent ne pas en éprouver le besoin, 11% mettent en avant l'incompétence des bibliothécaires, tandis que pour 3%, "il y a trop de monde".

Les principaux motifs de demandes faites aux bibliothécaires sont les suivants : pour aider à trouver un ouvrage précis (25%), pour aider à trouver des éléments d'information sur un sujet (15%), pour conseiller un livre, un disque, une vidéo (8%), pour aider à faire un devoir, un

exposé (3%).

Parmi ceux qui s'adressent "souvent" aux bibliothécaires, 23% souhaitent être davantage aidés, 44% s'adressent à un bibliothécaire qu'ils connaissent et 55% ont déjà discuté d'un livre, d'un disque ou d'un film avec un bibliothécaire.

- L'examen des pratiques auxquelles se livrent les usagers à l'intérieur des BM apporte de nouvelles précisions sur les comportements respectifs des inscrits et des non inscrits, comme on le voit sur le tableau n°6 ci-après. Les non inscrits se distinguent par une plus forte proportion à venir lire en bibliothèque des livres ou des revues, des documents écrits qu'ils ne peuvent emprunter. Ils sont également proportionnellement plus nombreux que les inscrits à venir travailler à la bibliothèque, soit avec leurs propres documents, soit avec des documents de la bibliothèque. C'est enfin parmi les non inscrits qu'on rencontre une proportion beaucoup plus forte d'usagers qui viennent à la BM pour écouter un disque.

tableau n°6 : *Les pratiques des usagers dans les BM en % (arrondis)* - Plusieurs réponses possibles.

	Ensemble usagers	Usagers inscrits	usagers non inscrits
Regarder une exposition	59	59	60
Lire sur place des livres ou magazines qu'on ne peut pas emprunter	52	50	58
Discuter avec des amis	50	51	49
Lire sur place des livres ou des revues	33	31	39
Travailler sur places avec les livres de la bibliothèque	25	22	31
Travailler sur place avec ses propres documents	11	10	14
Ecouter un disque	4	3	8
Regarder une cassette vidéo	1	~ 0	2

- De même, inscrits et non inscrits font preuve d'attitudes différentes dès qu'il s'agit de découvrir des livres, de chercher des livres précis, de flâner entre les rayons, de conduire ou d'aller chercher un enfant à la bibliothèque (cf. tableau n°7).

tableau n°7 : *Dans votre bibliothèque vous arrive-t-il de :*  
*en % (arrondis)*

	Régulièrement			Occasionnellement			Jamais		
	Usagers	Inscrits	N. I.	Usagers	Inscrits	N. I.	Usagers	Inscrits	N. I.
Découvrir seul des livres dont on n'a jamais entendu parler	38	45	19	43	41	45	14	9	26
Flâner entre les rayons	36	39	30	44	42	49	15	15	16
Chercher un livre précis	28	33	18	59	60	56	9	5	20
conduire ou aller chercher un enfant	14	16	10	20	19	22	57	56	58

N.I. : non inscrits.

*Les inscrits témoignent à la fois d'une plus grande proximité par rapport au livre (découverte ou choix précis) et d'une plus grande aisance dans la bibliothèque (flânerie). Ils sont aussi plus nombreux, proportionnellement, à y conduire (ou venir chercher) un enfant.*

#### 4- Les opinions à l'égard de la BM

##### 41- Horaires d'ouverture

Dans l'enquête sur sites de 1995, les jours et les heures d'ouverture convenaient *tout à fait* à près des 2/3 (63,8%) des usagers. On retrouve, avec une faible hausse, cette opinion positive dans la présente enquête (65,3%), avec un degré de satisfaction légèrement supérieur chez les non inscrits (67% contre 64,6% chez les inscrits). Mais un peu plus d'1/3 des usagers (35,6% en 1995, 33,5% en 1997) - 1/3 des inscrits contre 1/4 des non inscrits - préférerait<sup>64</sup> que la BM soit ouverte *aussi* à d'autres moments (et dans de très faibles proportions *plutôt* à d'autres moments). On est loin du taux de satisfaction déclaré en 1979 : à l'époque, les jours et les

645% des non inscrits (contre 2% des inscrits) préféreraient que la BM soit ouverte plutôt à d'autres moments.

heures d'ouverture convenaient *tout à fait* à 81% des usagers des BM !

#### 42- Satisfaction à l'égard du choix de livres offert par la BM

Il n'étonnera personne que les inscrits manifestent une satisfaction plus grande que les non inscrits en ce domaine : les  $\frac{3}{4}$  des premiers sont dans ce cas contre  $\frac{2}{3}$  chez les seconds. On notera en outre les très faibles scores des usagers qui manifestent leur insatisfaction totale à l'égard de l'offre documentaire (cf. tableau n°8 ci-dessous).

tableau n°8 : *Satisfaction à l'égard du choix de livres offert par les BM (en %) - 2 premiers genres de livres préférés.*

	Enquête 1995	Ensemble usagers	Usagers inscrits	usagers non inscrits
<i>Choix satisfaisant (sous-total)</i>	67,5	73,8	76,5	67,3
- Dont très satisfaisant	22,3	24,8	28,9	14,6
- Dont satisfaisant	45,2	49,0	47,6	52,7
<i>Choix pas satisfaisant (sous-total)</i>	19,4	19,2	18,8	20,0
- Dont peu satisfaisant	16,9	15,7	15,8	15,1
- Dont pas du tout satisfaisant	2,5	3,5	3,0	4,9
N.R.	13,1	7,0	4,7	12,7

Les genres de livres pour lesquels la satisfaction est la plus élevée sont les romans classiques et le théâtre (90% de satisfaits), les romans contemporains (88% de satisfaits) et les romans policiers (83% de satisfaits), tandis que la satisfaction est la moins élevée pour les livres scientifiques, techniques (57% d'insatisfaits), les sciences humaines et sociales (50% d'insatisfaits), les livres pratiques (31% d'insatisfaits).

#### 43- La BM : une obligation institutionnelle ?

Une première question était posée aux panélistes pour savoir si, à leur avis, dans les communes d'une certaine taille, la BM était obligatoire de par la loi ou bien si elle dépendait de la volonté de la municipalité. Une seconde question leur était posée ensuite pour savoir qui, à leur avis, finançait principalement les BM. Dans les deux cas, les usagers des BM font preuve d'une bonne connaissance du fonctionnement institutionnel des BM : pour 9 personnes interrogées sur 10, la création d'une BM dépend de la volonté de la municipalité et le financement des BM est assuré principalement par les communes (cf. tableau n°9).

tableau n°9 : *La connaissance institutionnelle des BM (en %)*

	Enquête 1995	Ensemble usagers	Usagers inscrits	usagers non inscrits	non usagers
<i>La BM est obligatoire de par la loi</i>	13,1	10,6	9,7	12,9	8,3
<i>LA BM dépend de la volonté de la municipalité</i>	77,2	88,0	88,9	85,8	89,1
N.R.	9,7	1,3	1,4	1,3	2,5
<b>LA BM est financée par :</b>					
<b>la commune</b>	79,6	87,1	86,7	88,3	86,8
<b>les lecteurs</b>	7,6	4,2	4,2	4,3	4,9
<b>l'Etat</b>	17,9	4,1	4,2	3,9	3,1
<b>Le conseil régional ou général</b>	-	0,4	0,2	1,1	0,3
<b>quelqu'un d'autre</b>	2,2	0,1	0,1	-	0,2
N.R.	5,4	4,0	4,7	2,4	4,7

#### 44- L'opinion sur les usagers inscrits en BM

- A la question : " combien y a-t-il à votre avis d'inscrits en BM ? ", 19 à 20% des usagers *et* des non usagers donnent une réponse exacte (tranche de 15 à 19%). Mais les usagers inscrits surestiment davantage le nombre d'inscrits : 42% ont répondu " 20% et plus " contre 30% des non inscrits et des non usagers.

- 39% de l'ensemble des usagers (inscrits et non inscrits) estiment que les inscrits sont " plutôt



des gens qui ont suivi leurs études ” (contre 32% des non usagers).

- Pour 7 à 8 personnes sur 10, les revenus des adultes inscrits en BM sont “ comme la moyenne ”. Pour 6 inscrits sur 10, les jeunes de moins de 25 ans représentent environ la moitié des inscrits en BM ; les jeunes constituent même la majorité des inscrits pour 19% des non inscrits (contre 13% des inscrits et des non usagers).

### **5- Le financement des emprunts par les emprunteurs**

Payer un *droit d'abonnement pour l'emprunt des livres paraît normal* à 62% des usagers et 60% des non usagers (payer pour l'emprunt de disques ou cassettes vidéo paraît normal à 72% des usagers et 74% des non usagers). En revanche, comme dans les enquêtes précédentes, *le paiement à chaque emprunt de livre est très massivement rejeté* : cette procédure ne paraît normale qu'à 4% des usagers et 13% des non usagers. D'une façon générale, le financement par les emprunteurs de livres est considéré comme plus souvent pratiqué qu'il n'est souhaité.

### **5- Pour conclure sur l'image très positive des BM**

- La BM, c'est la BM pour tous. Pour 94% des inscrits, 88% des non inscrits et 75% des non usagers, les BM sont utiles à tous ; il n'y a que 23% des non usagers (dont 27% d'hommes et 27% de ruraux), 10% des non inscrits et 6% des inscrits pour penser que les BM sont utiles seulement à certains.

- La quasi totalité des usagers (93%) et 90% des non usagers s'accordent sur le rôle important joué par les BM dans les études des enfants. Dans le même sens, les BM jouent un rôle positif dans la formation professionnelle des adultes selon 76% des usagers et 70% des non usagers<sup>65</sup>.

NB. La phase qualitative du dispositif de l'enquête portait sur les usagers non-inscrits en bibliothèques. Ses résultats figureront dans la prochaine édition du présent document.

---

<sup>65</sup>Ne pas fréquenter une BM au moment de l'enquête ne signifie pas qu'on n'ait jamais fréquenté une bibliothèque de sa vie. 10% des non usagers interrogés ont déjà été inscrits dans une BM (dont ¼ n'est plus inscrit depuis 3 ans ou moins, et 1/3 depuis plus de 10 ans) ; 25% est inscrit dans une bibliothèque scolaire, 11% dans une bibliothèque universitaire, 10% dans une bibliothèque d'entreprise, 9% dans une bibliothèque associative. Du reste, les non usagers manifestent une bonne connaissance et, comme on vient de le voir, une bonne opinion à l'égard des BM. 91% d'entre eux pensent que pour s'inscrire, il y a peu de formalités. Les non usagers sont partagés sur un point : 52% d'entre eux voient la BM plutôt comme un espace de liberté, tandis que 40% la voit comme un espace réglementé. Pour 59% d'entre eux la BM est un lieu où l'on peut indifféremment emprunter des livres ou des disques *et lire et travailler sur place*. Il existe une BM dans la ville de résidence de 85% des non usagers : 30% d'entre eux l'ont fréquentée par le passé et 48% connaissent des gens qui la fréquentent. 22% des non usagers ont eu envie de s'inscrire dans une BM, mais il ne semble pas que cette envie puisse être corrélée uniquement au nombre de livres lus. En fait, les principales raisons invoquées pour ne pas fréquenter une BM ne semblent pas varier beaucoup d'une enquête à l'autre : “ je préfère acheter et lire mes livres à moi : 66% ”, “ je lis trop peu pour que ça en vaille la peine : 51% ”, “ Il faut rapporter les livres trop vite : 36% ”, “ la bibliothèque n'est ouverte qu'à certains moments qui ne me conviennent pas toujours : 34% ”, “ je ne suis pas sûr de trouver les livres que j'aime : 30% ”, “ je n'aime pas tellement lire : 28% ”, “ je ne connais pas ou trop mal le service : 27% ”, etc. En bref, 1 non usager sur 2 ne s'inscrit pas en BM parce qu'il lit trop peu. Pour 1/3 des usagers, les horaires d'ouverture ne conviennent pas toujours et il faut rapporter les livres trop vite. L'accueil ou l'ambiance, les formalités, le coût de l'inscription ne sont évoqués que par 1 non usager sur 10.

## 4ème partie : quelques éléments sur la lecture en Europe

Les enquêtes comparatives entre plusieurs pays sur les pratiques culturelles sont encore très peu développées, même pour ce qui concerne l'Europe. Une des difficultés essentielles pour mener à bien ce type de travaux réside dans l'absence d'indicateurs communs entre les différents pays. Il n'existe même pas encore aujourd'hui de normes unifiées de transposition d'un indicateur national à l'autre. Ainsi, par exemple, les nomenclatures socio-professionnelles varient considérablement d'un pays à l'autre, de sorte que, en dépit parfois des apparences, la comparaison immédiate entre les appellations utilisées dans les différents pays demeure très souvent impossible (Cf. B. Duriez, J. Ion, M. Pinçon, M. Pinçon-Charlot, "Institutions statistiques et nomenclatures socio-professionnelles", *Revue Française de Sociologie*, XXXII-1, janvier-mars 1991).

On peut néanmoins faire état, outre des informations régulières publiées dans le bulletin *Circular* (dont le DEP est l'un des initiateurs), des rares enquêtes sur la lecture à l'échelle européenne, en particulier :

1- l'étude de France-Edition (1993)

2- une série d'enquêtes intitulée *Regards croisés : Lire en Europe, une comparaison Allemagne, Italie, Grande-Bretagne, Espagne, France* a été lancée conjointement par la Direction du livre et de la Lecture et France Loisirs à l'occasion du Temps des Livres 1994. Cette enquête, réalisée par le groupe SOFRES, a été achevée à l'été 1996 et ses résultats ont été rendus publics à l'occasion du Temps des Livres d'Octobre 1996.

3- L'enquête sur les pratiques de lecture des lycéens de cinq capitales européennes, "*Grinzane Europa 97. Les lycéens d'Europe et de la lecture*", à l'initiative du Premio Grinzane Cavour (Italie), enquête à laquelle la DLL a apporté son concours.

4- L'enquête *Grinzane Europa 99*, toujours à l'initiative du Premio Grinzane Cavour (Italie) - enquête à laquelle la DLL a apporté son concours -, "*Le livre préféré des jeunes européens à l'aube de l'an 2000*".

Ne seront présentées ici que l'enquête de France Edition, l'enquête DLL/France Loisirs et l'enquête *Grinzane Europa 99*<sup>66</sup>.

---

<sup>66</sup> Les résultats de l'enquête "*Grinzane Europa 97. Les lycéens d'Europe et de la lecture*", comme ceux de l'ensemble des travaux mentionnés sont disponibles au du Centre de documentation de la Direction du livre et de la lecture, 27 avenue de l'Opéra, 75 001, Paris.

## Chapitre 13 : Les pratiques de lecture en France, Allemagne, Grande-Bretagne, Italie et Espagne : une étude comparative

(étude réalisée par Colombe Schneck pour France-Edition, 1993)

En dépit de ses faiblesses, l'intérêt de cette étude réside essentiellement dans la "compilation" de l'ensemble des données recueillies pays par pays complétées par les (trop) rares enquêtes de portée transnationale.

Ces faiblesses sont, du reste, reconnues par l'auteur lui-même dans l'avertissement (p.4): outre les réserves d'usage que nécessite l'exploitation d'un sondage sur un sujet aussi sensible que la culture personnelle de chacun, d'une part, et, d'autre part, le fait que les indicateurs de base (nombre de livres lus, par exemple), les sources et les modes de calcul utilisés sont différents d'un pays à l'autre, C.Schneck ajoute : "Non seulement les critères socio-démographiques utilisés dans les enquêtes ne sont pas forcément les mêmes (par exemple, analyse selon la profession dans certains cas, analyse selon le revenu dans d'autres), mais encore leur répartition peut varier...".

D'où l'extrême difficulté de mener dans ces conditions une étude comparative au niveau communautaire.

L'étude comporte 3 parties : les profils des lecteurs, les facteurs socio-démographiques, les environnements politiques et culturels.

### I- Les profils des lecteurs

\* Dans chaque pays, on assiste à la croissance de la **segmentation des marchés nationaux**, de la multiplicité des profils de lecteurs et de la diversité de la demande de titres.

\* L'auteur retient l'hypothèse que les habitudes de lecture vont se concentrer schématiquement de plus en plus autour de 2 modèles, de **2 types de lecteurs** :

- le **lecteur traditionnel**, pour qui la lecture, activité régulière, est d'abord, un plaisir.

Il achète en librairie ou emprunte en bibliothèque, en priorité des ouvrages de fiction, qu'il lit de la première à la dernière page.

Diplômé, sa part est donc en développement potentiel dans les pays où le niveau de scolarisation augmente. Urbanisé, son nombre doit aussi croître dans les pays où le nombre de citadins augmente.

L'Espagne et l'Italie devraient donc connaître un renouvellement de la demande pour la fiction, dont la part actuelle dans le marché du livre est limitée.

L'ouverture de chaînes de librairies modernes et spécialisées devrait aussi se poursuivre, en attirant de nouveaux lecteurs grâce à une diversité de l'offre qui manque aux librairies traditionnelles.

- Le **moyen lecteur** ou le **lecteur occasionnel**

Il lit un peu de tout. Il achète aussi bien en grande surface que dans des chaînes spécialisées dans les produits de loisirs (FNAC, etc.).

Certains se disent non lecteur car ils lisent des livres qu'ils ne considèrent pas toujours comme de "véritables livres", comme les bandes dessinées ou les guides pratiques.

Ce lecteur lit beaucoup par consultation, afin de rechercher une information précise. Qu'il soit étudiant ou salarié, la lecture est pour lui d'abord un instrument d'information et de formation.

Le marché des guides pratiques, manuels de langue, etc., devrait donc s'étendre.

-> Les habitudes de lecture en Europe devraient se concentrer autour de ces 2 types de "stratégies de lecture", lecture traditionnelle contre lecture de consultation.

-> La baisse globale des taux de lecture (chez les grands lecteurs) en Europe doit être recadrée dans un contexte de modification des rapports au livre et en particulier dans celui d'une relative perte de légitimité : le livre n'est plus sacré, il est parcouru et jeté. Il fait moins appel à l'imaginaire et plus à la réalité (ex. le roman policier qui se transforme de plus en plus en

traitement fictionnel de faits divers).

## II- Les facteurs socio-démographiques

a- L'auteur s'appuie sur l'enquête "**Pratiques culturelles des Français**" de 1989 qui confirme des prédispositions "lourdes" comme :

- le rapport proportionnel du taux de lecture et de la taille de l'agglomération : 94% de parisiens lisent au moins 1 livre par an, et les forts lecteurs sont sur-représentés en région parisienne et dans les grandes villes de province.

- le niveau de diplôme

- la relativisation de la concurrence de la presse et de la télévision : ce n'est ni la part accordée aux médias dans le budget des ménages par rapport aux livres, ni les heures passées devant le petit écran, qui suffisent à expliquer la désaffection pour la lecture.

b- Mais "**Pratiques culturelles des Français**" permet aussi de dégager de nouvelles tendances :

- \* le fléchissement du nombre de livres lus.

- \* une féminisation du lectorat.

- \* un recul de la lecture chez les 15-24 ans, véritable "effet de génération".

c- L'étude reprend à son compte les pistes de compréhension de la baisse de la lecture de livres suggérées par **Olivier Donnat**, co-auteur de "**Pratiques culturelles des Français**" (enquête 1989). Résumons-les :

-> on assiste à un **renouveau du rapport au livre** et peut-être de la nouvelle place moins prépondérante de l'écrit dans notre culture. Le livre aurait perdu sa place comme instrument privilégié d'expression et de transmission de la culture. Le Livre ne serait plus "sacré", à lire de la première à la dernière page, mais un mode de loisirs et d'information comme les autres.

A partir de développements sur les 2 nouvelles tendances : **féminisation du lectorat** et **recul de la lecture chez les 15-24 ans**, l'étude conclut à la **généralisation en Europe de ces grandes tendances**, bien que :

### III- En ce qui concerne la lecture des jeunes :

- là encore, il n'existe pas d'études comparatives sur les taux de lecture par classe d'âge ;

- les jeunes continuent de représenter en France, comme dans les autres pays européens, la classe d'âge qui lit le plus, même si ce taux est en net recul.

Mais surtout, on observe un glissement tactique dans la manière de lire manière de lire : **le livre est davantage consulté afin de rechercher une information précise que lu** de la première à la dernière page. Or ce type de lecture est souvent "oublié" par les personnes interrogées qui ne la considèrent pas comme une lecture véritable.

### II2- La féminisation du lectorat

- On retrouve en Grande-Bretagne, comme en Allemagne, en Espagne, en Italie ou en France, la même différenciation entre les hommes et les femmes dans leurs habitudes de lecture : **les femmes lisent plus, et elles lisent plus de romans.**

Elles lisent de manière traditionnelle, des livres "à lire" et non des "livres à consulter. Ce sont les hommes qui portent leurs choix vers ce deuxième type d'ouvrages.

- On peut donc faire l'hypothèse d'un type de lecture spécifiquement féminin (plus par plaisir que pour trouver une information, des livres plutôt que la presse quotidienne).

=> En résumé, l'intérêt de la comparaison est de constater que les tendances se retrouvent dans tous les pays : on ne peut donc plus parler d'une frontière nord/sud mais plutôt de segmentation pays par pays. L'âge, le sexe, le revenu, le diplôme, la taille de l'agglomération conditionnent à la fois la quantité (fréquence) et la qualité (genre de lectures).

=> **Quel que soit le pays :**

- \* les grands lecteurs seraient plus féminins, diplômés, urbains,
- \* les moyens lecteurs seraient plus jeunes et plus féminins,
- \* les lecteurs occasionnels seraient peu diplômés, en milieu rural comme en milieu urbain.

### **III- Les environnements institutionnels de la lecture**

**III1- En matière de bibliothèques publiques**, chaque pays mène une politique différente, qu'il s'agisse des modes de financement, des acteurs publics dont dépendent les bibliothèques ou des politiques menées en direction de la population. En outre, la disparité reste importante entre les pays très bien équipés en bibliothèques publiques (GB), les pays qui le sont moins (France) et les pays encore sous-équipés (Espagne, Italie).

**III2- En ce qui concerne la place du livre dans le système scolaire et universitaire**, les situations sont disparates et tiennent pour une bonne part aux modalités d'enseignement.

Ainsi, en Grande Bretagne, l'étudiant est suivi par un "master" qui lui conseille des lectures en fonction de ses besoins et de ses goûts personnels, tandis qu'en Italie, il n'existe pas de cours magistraux mais une bibliographie qui constitue le programme des examens. L'étudiant italien (le plus fort lecteur des 5 pays comparés) doit explorer cette bibliographie de manière autonome.

L'étudiant allemand, comme l'étudiant français, se dit "lecteur utilitaire" et demande des ouvrages moins chers, plus synthétiques.

**III3- En ce qui concerne les médias** et la controverse récurrente sur "les médias responsables du fléchissement de la lecture":

- il est certain que la multiplication des chaînes de télévision en France, en Italie, en Grande Bretagne et en Espagne dans les années 80 a eu des conséquences sur les habitudes de lecture.

- Cependant, alors que le taux d'équipement dans tous ces pays est relativement homogène, il n'est pas certain que la télévision soit la cause de la baisse de la lecture.

Bien plus, en France, un sondage SOFRES-Le Grand Livre du Mois estime que pour l'écrasante majorité des personnes interrogées (72%), la multiplication des chaînes n'a rien changé à leurs habitudes de lecture et 5% affirment même qu'elle a été une incitation à lire davantage.

- L'augmentation de la part des loisirs dans le budget des ménages bénéficie à tous les postes : le livre est loin d'être le "parent pauvre" de la consommation de loisirs. En outre, plus on accorde de temps à ses loisirs (que ce soit la musique ou la télé), plus on lit.

On notera également que la France est le seul pays de la CEE (l'étude a été réalisée avant Maastricht) où les émissions littéraires ont une influence directe et forte sur le marché du livre. La télévision peut être un moyen d'accéder au livre (émissions littéraires, succès des produits littéraires issus d'émissions ou de feuilletons télévisés : cf. les nombreux ouvrages adaptés à la télé).

### **III4- l'environnement éditorial**

\* Le tirage moyen, signe de santé de l'activité éditoriale (et aussi, bien sûr, du taux de lecture), permet de distinguer 2 groupes de pays :

- la France, la Grande-Bretagne et la RFA, dont le tirage moyen d'un ouvrage se situe au-dessus de 9000 exemplaires : pays de forte lecture.

- l'Espagne et l'Italie, avec un tirage moyen de 5000 exemplaires, font état de la fragilité de l'activité éditoriale et d'une trop grande hétérogénéité de l'offre.

\* Le nombre de titres, comme la part des nouveautés, indiquent la vitalité de l'activité éditoriale, l'intensité de la création littéraire.

Mais ces chiffres peuvent aussi traduire une fuite en avant des maisons d'édition. Car l'augmentation du nombre de titres publiés, alors que les taux de lecture fléchissent et que le tirage moyen stagne ou baisse, est aussi le signe d'une surproduction, dangereuse pour la santé

financière des maisons d'édition.

En France et en Italie : peu de titres publiés et faiblesse de la part des nouveautés;

Grande-Bretagne, RFA et aussi, bien que de manière plus faible, Espagne : nombre élevé de titres et part élevée des nouveautés.

\* l'étude souligne également le renforcement de la concentration des maisons d'édition et de la distribution ainsi que l'importance des prix littéraires sur le marché de l'édition.

## **CONCLUSION**

Au total, l'auteur considère que l'on peut envisager les perspectives d'un marché du livre à l'échelle européenne avec optimisme, si plusieurs conditions sont remplies :

- la demande, en particulier sur les marchés italien et espagnol, ne semble pas pleinement satisfaite. Cela nécessite un effort des éditeurs et une politique d'encouragement à la lecture de la part des pouvoirs publics.
- Nécessité pour les professionnels du livre de s'adapter à la demande très variée et ciblée des lectorats.
- Nécessité pour les professionnels du livre de s'adapter aux nouveaux supports technologiques et ne pas les laisser aux fabricants et aux distributeurs du secteur informatique.
- Avancer dans l'harmonisation des indicateurs de recherche sur les comportements de lecture.

## Chapitre 14 : Regards croisés - Lire en Europe : une comparaison France-Allemagne-Italie-Grande-Bretagne-Espagne

Contre ceux qui prétendent que la culture européenne serait à construire, révélant ainsi le refoulement par eux de la mémoire européenne des nations, contre ceux-là, j'affirme que la culture européenne, la communauté culturelle européenne se trouve dans la mémoire de l'Europe.

Guy Coq, *Esprit* n°7, juillet 1996

Qu'est-ce que lire en Allemagne, en Italie, en Grande Bretagne, en Espagne, en France aujourd'hui ? Existe-t-il des homologues de goûts et de modalités de la lecture, dans ces cinq pays ? Quelle connaissance a-t-on en France, lorsqu'on est à l'université, de la culture littéraire de nos voisins ? A-t-on idée exactement de ce que représente pour les étudiants allemands, italiens, anglais, espagnols - qui auront trente ans en l'an 2000 - la culture française, sa littérature, ses auteurs ? En d'autres termes, la lecture - pratique universelle et confrontation à l'universel (l'échange, n'est-ce pas aussi la connaissance réciproque des cultures entre les peuples : le regard que l'autre porte sur nous, le regard que nous portons sur l'autre ?) - occupe-t-elle la même place et obéit-elle à des rapports analogues dans ces cinq pays d'Europe ? Peut-on, d'autre part, attester d'une authentique circulation du patrimoine littéraire et, plus généralement, des idées en Europe ?

C'est dans cette perspective et pour tenter de mieux cerner ces questions que le Ministère de la Culture (Direction du livre et de la lecture) et France Loisirs ont entrepris une série d'enquêtes *sur la lecture dans quelques pays d'Europe*, prolongeant par là même les quelques travaux comparatifs novateurs en matière d'offre et de pratiques de lecture<sup>67</sup>. Toutefois, *s'agissant des connaissances réciproques des littératures et des auteurs, il s'agit d'une enquête véritablement pionnière*, aucune étude, à notre connaissance, n'existant sur le sujet.

Initiée lors du *Temps des livres 1994*, cette campagne de sondages, réalisée par le groupe Sofres, a débuté avec une comparaison **France/Allemagne** : les principaux résultats en ont été publiés dans *Le Monde* et, en Allemagne, dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. A l'occasion du *Temps des livres 95*, nos regards se sont tournés vers l'**Italie** ; puis sur le **Royaume-Uni** et, pour finir, l'**Espagne**. La synthèse de l'ensemble des résultats comparés sur ces 5 pays a été présentée à l'occasion du *Temps des livres 1996* à la Bibliothèque nationale de France lors d'une journée de réflexion autour du thème : **Lire en Europe, pratiques et connaissance de l'autre**.

L'enquête porte sur *les comportements de lecture et la connaissance réciproque des littératures* à partir de deux *listes de notoriété*, la première portant sur 16 noms d'auteurs de littérature générale, de philosophie et de sciences sociales, la seconde, sur une liste de 16 titres d'ouvrages.

<sup>67</sup>On en retiendra essentiellement trois :

- L'étude réalisée en 1992 par France Edition sur la lecture en Europe
- L'étude du Bipe sur la traduction en Europe (1993) et les différentes contributions sur le sujet réunies dans *Traduire l'Europe*, sous la direction de Françoise Barret-Ducrocq, Paris, Payot, 1992.
- *Les bibliothèques publiques en Europe*, sous la direction de Martine Poulain, Paris, Cercle de la librairie, 1992.

A chaque fois, l'échantillon est constitué en France comme dans le pays concerné d' *étudiants de toutes disciplines*, en 3<sup>ème</sup> année de faculté.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il convient de rappeler que les méthodes comparatives recèlent des difficultés particulières.

D'une manière générale, l'interprétation des statistiques portant sur les pratiques culturelles (" la consommation culturelle ") doit tenir compte de l'imprécision des définitions des termes employés et des questions posées. Quant aux réponses aux questions posées, elles sont largement tributaires de l'intériorisation de normes de comportement et de schèmes de pensée qui renvoient à un ensemble de variables sociodémographiques, lesquelles s'articulent avec la trajectoire personnelle d'un individu, en particulier le poids de l'apprentissage familial, prolongé et consolidé par l'école, pour produire ce que Pierre Bourdieu a défini comme un *habitus*, et déterminer ainsi la reproduction des comportements face à la culture.

Ainsi une question comme " Quel genre de livres lisez-vous le plus souvent ? " - question posée dans l'enquête - est sujette à des interprétations divergentes suivant la personne interrogée et recouvre des réalités parfois très hétérogènes. Il n'y a qu'à penser à ce qu'on entend par *roman* pour s'en convaincre : en France, les chefs d'oeuvre de Flaubert et de Proust y côtoient la collection " Harlequin ". Cet exemple, chacun le sait, n'est pas propre à la France.

En outre, comparer des populations suppose que l'on soit conscient des différences structurelles qui les caractérisent. Or les comparaisons internationales, lacunaires sur la question de la lecture, sont grandement limitées à la fois par l'absence de coïncidence entre les catégories socio-démographiques adoptées par chaque pays et par les indicateurs utilisés pour mesurer l'intensité des pratiques. Ici, on prendra en compte la lecture la semaine précédant l'enquête tandis que là c'est le nombre de livres lus pendant l'année qui sera retenu.

Ces difficultés justifiaient à elles seules la nécessité d'entreprendre une enquête auprès d'une population d'étudiants - des jeunes post-adolescents. Cette enquête, bâtie à partir des mêmes indicateurs, permet de rendre compte des convergences et des disparités entre plusieurs pays d'Europe autour de la comparaison des pratiques de lecture et de la connaissance de l'autre, tout en tenant compte des particularités nationales en ce qui concerne notamment l'offre de lecture.

Ainsi, la **fiche technique** ci-après fait apparaître un certain nombre de spécificités qui concernent les filières et le sexe des étudiants.



## FICHE TECHNIQUE

Ont été interrogés en face à face :

**Septembre 1994** : 1504 étudiants rentrant en 3<sup>ème</sup> année d'enseignement supérieur :

- 760 étudiants en France, dans les universités (hors IUT et classes préparatoires aux grandes écoles)
- 744 étudiants en Allemagne, dans les universités.

**Septembre 1995** : 1529 étudiants rentrant en 3<sup>ème</sup> année d'enseignement supérieur :

- 751 étudiants en France, dans les universités (hors IUT et classes préparatoires aux grandes écoles)
- 778 étudiants en Italie, dans les universités.

**Janvier 1996** : 1505 étudiants en 3<sup>ème</sup> année d'enseignement supérieur :

- 752 étudiants en France, dans les universités (hors IUT et classes préparatoires aux grandes écoles)
- 753 étudiants en Grande Bretagne, dans les universités.

**Mars 1996** : 1514 étudiants en 3<sup>ème</sup> année d'enseignement supérieur :

- 762 étudiants en France, dans les universités (hors IUT et classes préparatoires aux grandes écoles)
- 752 étudiants en Espagne, dans les universités<sup>68</sup>.

Les échantillons ont été constitués selon la méthode des quotas, en fonction des filières :

- scientifiques : 1/3
- littéraires : 1/3
- juridiques : 1/3

Les résultats ont été redressés en fonction de la structure réelle des populations interrogées, en termes de sexe et de filière.

	France	Allemagne	Italie	Grande Bretagne	Espagne
<b>Lettres/langues</b>	38%	18%	20%	32%	11%
<b>Eco/droit/commerce</b>	27%	39%	45%	30%	53%
<b>Sciences/médecine</b>	35%	43%	35%	38%	36%
<b>Hommes</b>	44%	60%	49%	52%	49%
<b>Femmes</b>	56%	40%	51%	48%	51%

*D'autres différences concernent notamment :*

### \* L'organisation des études supérieures

La sélection à l'entrée de l'Université en Allemagne est plus stricte que dans les quatre autres pays<sup>69</sup>. On y entre à l'université souvent plusieurs années après le bac (après le service national pour les garçons), et l'immense majorité des étudiants travaille. Les étudiants allemands sont donc plus âgés en moyenne (25 ans) que les étudiants des 4 autres pays étudiés. On notera également en Allemagne (60%) et en Grande Bretagne (52%) une prédominance masculine.

### \* L'apprentissage des langues étrangères

En troisième année d'université, 84% des étudiants anglais, près de 2/3 des étudiants allemands, 42% des étudiants italiens et 28% des étudiants espagnols en 3<sup>ème</sup> année de faculté ont étudié le français, alors que, à l'exception de l'anglais appris en France par la quasi totalité des élèves, seulement un étudiant français de 3<sup>ème</sup> année sur deux a étudié l'allemand<sup>70</sup>

<sup>68</sup>La liste des sites où ont été réalisés les interviews se trouve en annexe.

<sup>69</sup>Si l'on excepte le cas des grandes écoles, propre à la France.

<sup>70</sup>Ce qui, néanmoins, est beaucoup, mais confirme un constat établi par l'Education nationale, il n'y a pas si longtemps : "les élèves issus des CSP "favorisées" et ceux qui ont accompli une scolarité primaire sans redoublement sont proportionnellement plus nombreux à choisir l'allemand comme première langue vivante", J.P. Caille et R. Degabriel, "Le choix de la première langue vivante", *Education et Formation* n° 13, octobre-décembre 1987, DEP/Ministère de l'Education nationale, p.25. A titre indicatif, il faut savoir que, en 1992-1993, la répartition en pourcentages des élèves étudiant une première et une seconde langue vivante est la suivante : l'anglais, 87,4% en première langue et 15,4% en seconde langue, l'allemand, 11,3% en première langue et 27,4% en seconde langue. L'espagnol et l'italien ne figurent quasiment pas en première langue. Mais l'espagnol est étudié en seconde langue par 52% des élèves, alors que l'italien ne l'est que par 4,3% (source : *Repères et*

ou l'espagnol et 13% l'italien.

**\* L'origine sociale des étudiants**<sup>71</sup>

Si l'accès à l'université comme la poursuite d'études supérieures semblent s'être démocratisés, c'est en Grande Bretagne que la tendance est la plus nette : on y trouve une proportion beaucoup plus importante d'étudiants d'origine ouvrière et des classes moyennes inférieures - 42% contre 16% en France, 15% en Espagne, 13% en Allemagne et 10% en Italie. En revanche, les classes moyennes anglaises (39%) y sont sous-représentées, par rapport aux 4 autres pays (Espagne : 56%, France : 42%, Allemagne : 44%, Italie : 50%). Quant aux classes moyennes supérieures et aisées, elles sont surreprésentées en France (38%), en Allemagne et en Italie (36%), alors qu'elles accusent une nette sous-représentation en Espagne (28%) et surtout en Grande Bretagne (13%).

-> Toutefois, il faut prendre ces résultats avec précaution, dans la mesure où il n'existe pas de nomenclature des catégories socio-professionnelles commune aux cinq pays. Le niveau d'instruction des parents (ci-dessous) présente en tout cas une distribution différente.

\* C'est en France, en Grande Bretagne et en Espagne, en effet, que le **niveau d'instruction des parents** des étudiants interrogés est le plus élevé.

La proportion des parents (au moins l'un des deux) ayant suivi des études universitaires (respectivement 54%, 46% et 44%) y est plus forte qu'en Allemagne (35%) et en Italie (32%). Ce qui semblerait témoigner d'un processus de démocratisation plus avancé dans les trois premiers pays, particulièrement pour le cas des mères (respectivement 35%, 27%, 22%, 17% et 17%) : la féminisation de l'accès à l'Université est plus marquée en France, voire en Grande-Bretagne - et, semble-t-il en Espagne -, qu'en Allemagne et en Italie.

## 1- Comportements à l'égard de la lecture

- S'agissant des **pratiques de lecture la semaine précédant l'enquête** : les étudiants français et italiens obtiennent des scores très proches (supérieurs à 50%) et légèrement inférieurs à leurs homologues espagnols, allemands et anglais en ce qui concerne la lecture de livres<sup>72</sup>.

La lecture de BD fait l'objet d'un plus grand engouement de la part des Italiens<sup>73</sup> (33%) ; elle est un peu moins prisée par les Français (28%), moins encore chez les Allemands et les Espagnols (23%) et très peu répandue chez les Anglais (9%) . En ce qui concerne la presse, les quotidiens sont lus davantage par les Anglais et les Espagnols (89%), les Italiens (85%) ou les Allemands (82%) que par les Français (68%). Enfin, à l'exception des Allemands (60%), les ¾ des étudiants des autres pays ont déclaré avoir lu des magazines ou des revues dans la semaine précédant l'enquête.

Mais ces résultats globaux masquent des réalités plus contrastées si l'on examine les différentes filières, le sexe, le niveau d'instruction des parents ou le milieu social d'origine, comme l'indiquent les tableaux ci-dessous.

---

*références statistiques*, DEP/Ministère de l'Education nationale, septembre 1995).

<sup>71</sup>Les nomenclatures socio-professionnelles varient considérablement d'un pays à l'autre, de sorte que, en dépit parfois des apparences, la comparaison immédiate entre les appellations utilisées dans les différents pays demeure très souvent impossible (Cf. B. Duriez, J. Ion, M. Pinçon, M. Pinçon-Charlot, " Institutions statistiques et nomenclatures socio-professionnelles ", *Revue Française de Sociologie*, XXXII-1, janvier-mars 1991). C'est la raison pour laquelle on a eu recours pour la confection du questionnaire à une construction de classement élaborée à partir de la formule anglo-saxonne " pour désigner la classe sociale de [la] famille " : classe ouvrière, moyenne inférieure, moyenne, moyenne supérieure, aisée.

<sup>72</sup>Respectivement 53%, 57%, 63%, 62% et 61%.

<sup>73</sup>Pour la commodité de la lecture, les termes Français, Allemands, Italiens, Anglais, Espagnols ou France, Allemagne, Italie, Grande-Bretagne, Espagne sont utilisés pour désigner les étudiants des cinq pays étudiés.

**Tableau n°1 Lecture de la semaine selon la filière**

En % verticaux, réponses multiples

Les non réponses ne figurent pas sur ce tableau

	ALLEMAGNE				GRANDE BRETAGNE			
	Total	Science médecine	Lettres, langues	Eco, droit, commerce	Total	Science médecine	Lettres, langues	Eco, droit, commerce
<b>Livre</b>	62	65	72	53	61	61	69	53
<b>BD</b>	23	26	25	20	9	10	10	8
<b>Quotidien</b>	82	80	85	81	89	87	90	91
<b>Magazine</b>	60	62	63	55	75	73	74	79
<b>Aucun</b>	2	2	2	3	4	5	2	3

  

	ITALIE				ESPAGNE			
	Total	Science médecine	Lettres, langues	Eco, droit, commerce	Total	Science médecine	Lettres, langues	Eco, droit, commerce
<b>Livre</b>	57	54	64	56	63	55	83	64
<b>BD</b>	33	35	28	34	23	28	20	21
<b>Quotidien</b>	85	80	83	90	89	87	82	92
<b>Magazine</b>	74	72	74	76	71	71	69	72
<b>Aucun</b>	2	4	2	2	3	4	3	3

  

	FRANCE			
	Total	Science médecine	Lettres, langues	Eco, droit, commerce
<b>Livre</b>	56	51	60	56
<b>BD</b>	28	29	31	23
<b>Quotidien</b>	68	57	71	80
<b>Magazine</b>	72	68	68	81
<b>Aucun</b>	5	8	4	2

**Tableau n°2 Lecture de la semaine selon le sexe**

En % verticaux, réponses multiples

Les non réponses ne figurent pas sur ce tableau

	ALLEMAGNE			GRANDE BRETAGNE		
	Total	Homme	Femme	Total	Homme	Femme
<b>Livre</b>	62	58	67	61	63	60
<b>BD</b>	24	27	19	9	11	7
<b>Quotidien</b>	82	82	81	89	91	88
<b>Magazine</b>	60	58	62	75	74	77
<b>Aucun</b>	2	2	3	4	3	4

  

	ITALIE			ESPAGNE		
	Total	Homme	Femme	Total	Homme	Femme
<b>Livre</b>	57	55	58	63	56	70
<b>BD</b>	33	42	24	23	29	19
<b>Quotidien</b>	85	87	84	89	91	87
<b>Magazine</b>	74	72	76	71	70	72
<b>Aucun</b>	2	3	2	3	4	3

  

	FRANCE		
	Total	Homme	Femme
<b>Livre</b>	56	54	57
<b>BD</b>	28	33	24
<b>Quotidien</b>	68	71	67
<b>Magazine</b>	72	70	73
<b>Aucun</b>	5	5	5

**Tableau n°3 Lecture de la semaine selon le niveau d'instruction des parents**

En % verticaux, réponses multiples

Les non réponses ne figurent pas sur ce tableau

	ALLEMAGNE						GRANDE BRETAGNE					
	Père			Mère			Père			Mère		
	pri	sec	sup	pri	sec	sup	pri	sec	sup	pri	sec	sup
<b>Livre</b>	61	59	67	62	59	72	52	58	67	51	61	63
<b>BD</b>	21	22	26	21	22	31	13	10	7	12	9	9
<b>Quotidien</b>	78	80	85	77	81	87	90	90	89	100	89	88
<b>Magazine</b>	51	58	66	58	58	69	66	75	77	78	75	75
<b>Aucun</b>	6	3	1	5	2	1	3	4	3	0	4	2
	ITALIE						ESPAGNE					
	Père			Mère			Père			Mère		
	pri	sec	sup	pri	sec	sup	pri	sec	sup	pri	sec	sup
<b>Livre</b>	56	56	60	52	57	60	60	62	66	60	65	68
<b>BD</b>	21	34	34	27	33	39	24	27	22	24	18	27
<b>Quotidien</b>	79	84	91	78	86	90	87	85	93	88	89	91
<b>Magazine</b>	72	72	80	63	75	78	70	66	74	70	68	75
<b>Aucun</b>	6	2	2	5	2	2	4	4	2	5	1	2
	FRANCE											
	Père			Mère								
	pri	sec	sup	pri	sec	sup						
<b>Livre</b>	52	52	61	48	53	65						
<b>BD</b>	23	27	31	21	27	33						
<b>Quotidien</b>	67	70	68	68	68	70						
<b>Magazine</b>	68	70	75	65	73	74						
<b>Aucun</b>	6	4	4	8	3	4						

**Tableau n°4 Lecture de la semaine selon la classe sociale de la famille<sup>74</sup>**

En % verticaux, réponses multiples

Les non réponses ne figurent pas sur ce tableau

	ALLEMAGNE						GRANDE BRETAGNE					
	total	ouvri	moy inf	moye	moye supéri	aisé	total	ouvr	moy infér	moy	moy sup	aisé
<b>Livre</b>	62	62	56	63	66	64	61	58	54	64	64	74
<b>BD</b>	23	24	20	22	27	29	9	14	8	6	10	15
<b>Quotidien</b>	82	81	70	83	83	82	89	91	93	89	88	85
<b>Magazine</b>	60	51	50	58	65	71	75	77	80	72	80	85
<b>Aucun</b>	2	1	9	2	1	1	4	3	1	4	5	9
	ITALIE						ESPAGNE					
	total	ouvri	moy inf	moye	moye supéri	aisé	total	ouvr	moy infér	moy	moy sup	aisé
<b>Livre</b>	57	57	60	56	58	57	63	52	52	62	74	64
<b>BD</b>	33	28	31	31	35	39	23	31	15	26	27	15
<b>Quotidien</b>	85	81	78	85	88	87	89	81	85	89	92	91
<b>Magazine</b>	74	72	73	71	82	75	71	77	57	73	73	75
<b>Aucun</b>	2	4	3	3	2	2	3	16	9	2	1	3
	FRANCE											
	total	ouvri	moy inf	moye	moye supér	aisé						
<b>Livre</b>	56	59	44	53	64	55						
<b>BD</b>	28	33	40	25	29	29						
<b>Quotidien</b>	68	75	58	69	67	73						
<b>Magazine</b>	72	75	66	70	74	12						
<b>Aucun</b>	5	2	9	5	4	5						

- En revanche, l'analyse des réponses sur le **nombre de livres lus au cours des 12 derniers mois** montre une consommation plus importante en Grande Bretagne et en France qu'en Allemagne et, surtout, qu'en Italie et en Espagne : sur la base d'au moins un livre lu par mois (entre 10 et 14 livres lus par an), on trouve 53% d'Anglais, 52% de Français, 50% d'Allemands, 30% d'Espagnols et 25% d'Italiens.

<sup>74</sup>744,3% des étudiants allemands, 6% de étudiants anglais, 3,6% des étudiants italiens, moins d'1% des étudiants espagnols et 4% des étudiants français ont refusé de se situer sur l'échelle sociale.

**Tableau n°5 Nombre de livres lus au cours des 12 derniers mois selon la filière**

En % verticaux

Les non réponses ne figurent pas sur ce tableau

	ALLEMAGNE				GRANDE BRETAGNE			
	Total	Sciences médecine	Lettres, langues	Eco, droit, commerce	Total	Sciences médecine	Lettres, langues	Eco, droit, commerce
<b>Aucun livre</b>	1	1	0,5	2	1	1	0	1
<b>1 à 9 livres</b>	45	45	41	48	43	47	35	47
<b>10 à 24 livres</b>	33	41	51	42	33	31	37	30
<b>25 livres et +</b>	7	9	6	6	14	13	18	14

  

	ITALIE				ESPAGNE			
	Total	Sciences médecine	Lettres, langues	Eco, droit, commerce	Total	Sciences médecine	Lettres, langues	Eco, droit, commerce
<b>Aucun livre</b>	2	3	*(1)	3	2	1	0	2
<b>1 à 9 livres</b>	72	75	49	80	68	74	27	73
<b>10 à 24 livres</b>	21	19	38	16	26	23	51	22
<b>25 livres et +</b>	4	2	11	2	4	2	21	3

  

	FRANCE			
	Total	Sciences médecine	Lettres, langues	Eco, droit, commerce
<b>Aucun livre</b>	1	2	0	1
<b>1 à 9 livres</b>	41	56	21	49
<b>10 à 24 livres</b>	40	31	49	40
<b>25 livres et +</b>	18	11	29	10

(1) \* = % inférieur à 0,5

Mais, si l'on examine les forts lecteurs (au moins 25 livres lus dans l'année), l'écart - cette fois-ci entre la Grande Bretagne et la France (15% et 18%) et les trois autres pays - se creuse nettement (7% en Allemagne, 4% en Espagne et 3% en Italie). Par ailleurs, on notera qu'il n'y a qu'en Espagne qu'on observe une différence de sexe très peu sensible en matière d'intensité de lecture (sauf pour les forts lecteurs chez lesquels on trouve deux fois plus d'hommes que de femmes), alors que dans les 4 autres pays les hommes lisent nettement moins de livres que les femmes.

Cependant, l'examen des comportements selon la filière, le sexe, le niveau d'instruction des parents ou l'origine sociale fait voir une autre distribution des pratiques.

**Tableau n°6 Nombre de livres lus au cours des 12 derniers mois selon le sexe**

En % verticaux

Les non réponses ne figurent pas sur ce tableau

	ALLEMAGNE			GRANDE BRETAGNE		
	Total	Homme	Femme	Total	Homme	Femme
<b>Aucun livre</b>	1	2	0	1	1	1
<b>1 à 9 livres</b>	45	50	39	43	44	41
<b>10 à 24 livres</b>	33	38	42	33	29	36
<b>25 livres et +</b>	7	7	7	15	16	14

  

	ITALIE			ESPAGNE		
	Total	Homme	Femme	Total	Homme	Femme
<b>Aucun livre</b>	2	3	2	2	2	1
<b>1 à 9 livres</b>	72	75	69	68	68	68
<b>10 à 24 livres</b>	21	18	24	26	26	25
<b>25 livres et +</b>	4	3	4	4	3	6

  

	FRANCE		
	Total	Homme	Femme
<b>Aucun livre</b>	1	2	0
<b>1 à 9 livres</b>	41	48	35
<b>10 à 24 livres</b>	40	35	45
<b>25 livres et +</b>	18	15	20

**Tableau n°7 Nombre de livres lus au cours des 12 derniers mois selon le niveau d'instruction des parents**  
En % verticaux

Les non réponses ne figurent pas sur ce tableau

	ALLEMAGNE						GRANDE BRETAGNE					
	Père			Mère			Père			Mère		
	prim	seco	sup	prim	seco	sup	prim	seco	sup	prim	seco	sup
Aucun livre	0	1	1	1	1	0	3	1	*	3	1	0
1 à 9 livres	54	48	38	41	47	42	55	48	36	53	43	39
10 à 24 livres	32	43	48	45	42	45	26	33	32	33	34	30
25 livres et +	11	5	10	8	6	11	6	11	21	0	15	19

  

	ITALIE						ESPAGNE					
	Père			Mère			Père			Mère		
	prim	seco	sup	prim	seco	sup	prim	seco	sup	prim	seco	sup
Aucun livre	4	3	1	5	2	3	2	2	2	1	3	1
1 à 9 livres	78	71	74	76	73	68	71	65	66	69	70	62
10 à 24 livres	14	23	20	12	22	24	23	28	26	25	23	30
25 livres et +	5	3	4	6	3	5	3	5	5	4	4	7

  

	FRANCE					
	Père			Mère		
	pri	sec	sup	pri	sec	sup
Aucun livre	1	*	1	0	1	1
1 à 9 livres	50	45	36	48	44	34
10 à 24 livres	38	38	43	40	40	42
25 livres et +	12	15	20	13	15	23

\* = % inférieur à 0,5

**Tableau n°8 Nombre de livres lus au cours des 12 derniers mois selon la classe sociale de la famille**  
En % verticaux

Les non réponses ne figurent pas sur ce tableau

	ALLEMAGNE						GRANDE BRETAGNE					
	total	ouvri	moye inféri	moye	moye supér	aisée	total	ouvri	moye inféri	moye	moye supér	aisée
Aucun livre	1	1	0	1	1	*(1)	1	1	2	1	0	0
1 à 9 livres	45	70	51	43	47	37	43	46	31	44	45	29
10 à 24 livres	33	17	37	47	43	48	33	36	37	30	21	47
25 livres et +	7	0	8	5	9	12	15	11	19	18	18	18

  

	ITALIE						ESPAGNE					
	total	ouvri	moye inféri	moye	moye supér	aisée	total	ouvri	moye inféri	moye	moye supér	aisée
Aucun livre	2	9	0	2	3	2	2	0	5	1	3	2
1 à 9 livres	72	58	77	74	73	71	68	65	74	67	66	70
10 à 24 livres	21	24	19	20	20	26	26	23	19	27	28	21
25 livres et +	4	9	3	4	4	2	4	12	2	5	3	7

  

	FRANCE					
	total	ouvri	moye inféri	moye	moye supéri	aisée
Aucun livre	1	0	0	1	1	1
1 à 9 livres	41	44	48	40	35	42
10 à 24 livres	40	32	47	44	40	39
25 livres et +	18	24	5	15	24	18

(1) \* = % inférieur à 0,5.

- Mais, plus que le nombre de livres lus, ce sont **les goûts et les préférences pour certains genres** plutôt que pour d'autres qui permettent de mieux cerner convergences et différences.

Ainsi, les genres de livres lus " le plus souvent " diffèrent-ils selon les cinq pays : alors que **la lecture de romans contemporains laisse apparaître des comportements assez proches dans les cinq pays** (environ un étudiant sur deux ), **les oeuvres classiques recueillent davantage les faveurs des étudiants français et italiens** (plus d'un tiers contre 19% des Espagnols, 17% des Allemands et seulement 13% des Anglais)<sup>75</sup>, les Anglais se distinguant

<sup>75</sup>Il en va de même pour la lecture de livres d'actualité, qui sont lus plus souvent par les Français (33%) et les Italiens (30%) que par les Espagnols (20%), les Anglais (19%) ou les Allemands (17%). Quant à la lecture de

par un rejet plus net de la poésie et du théâtre : 8% contre 22% des Français, 20% des Italiens, 19% des Espagnols et 16% des Allemands.

Tableau n°9 *Genres de livres lus selon la filière*

	ALLEMAGNE				GRANDE BRETAGNE			
	Total	Sciences médecine	Lettres, langues	Eco, droit commerce	Total	Sciences médecine	Lettres, langues	Eco, droit, commerce
roman (avant 20è)	17	12	21	20	13	10	17	14
roman (20è)	58	56	78	51	48	39	62	46
- dont auteurs allemands/anglais seuls	14	15	19	10	24	21	23	28
- dont auteurs étrangers seuls	14	16	19	10	10	7	13	10
- dont les deux	30	25	39	31	15	11	25	9
policier, espionnage	23	26	21	20	15	19	11	14
SF, fantastique	25	30	19	23	26	38	20	17
théâtre, poésie	15	10	27	16	8	4	17	4
<b>ST fiction</b>	<b>80</b>	<b>81</b>	<b>92</b>	<b>73</b>	<b>75</b>	<b>72</b>	<b>80</b>	<b>72</b>
essai socio philo	22	21	30	20	24	17	37	19
histoire, biographie	15	16	12	16	17	13	25	14
géographie, voyage	14	13	15	14	8	11	6	6
<b>ST sciences humaines</b>	<b>41</b>	<b>41</b>	<b>44</b>	<b>38</b>	<b>41</b>	<b>34</b>	<b>54</b>	<b>34</b>
vécu, témoignage	13	10	17	14	17	19	16	14
actualité	17	17	26	12	19	13	23	21
guide, livre pratique	23	26	23	19	13	11	14	16
<b>BD</b>	18	21	13	16	3	4	3	2
		<b>ITALIE</b>				<b>ESPAGNE</b>		
	Total	Sciences médecine	Lettres, langues	Eco, droit commerce	Total	Sciences médecine	Lettres, langues	Eco, droit, commerce
roman (avant 20è)	35	34	52	29	19	15	41	17
roman(20è)	51	50	69	43				
- dont auteurs italiens/espagnols seuls	14	14	13	14	43	39	47	45
- dont auteurs étrangers seuls	10	10	16	8	50	48	61	48
- dont les deux	23	21	37	18				
policier, espionnage	12	14	9	13	19	18	8	21
SF, fantastique	18	26	9	17	22	36	14	15
théâtre, poésie	20	15	45	13	19	16	41	16
<b>ST fiction</b>	<b>81</b>	<b>81</b>	<b>95</b>	<b>74</b>	<b>82</b>	<b>82</b>	<b>84</b>	<b>80</b>
essai socio philo	35	30	49	33	15	10	28	16
histoire, biographie	13	9	21	13	22	15	38	23
géographie, voyage	5	5	8	4	7	6	10	7
<b>ST sciences humaines</b>	<b>45</b>	<b>41</b>	<b>58</b>	<b>42</b>	<b>42</b>	<b>33</b>	<b>69</b>	<b>43</b>
vécu, témoignage	10	10	16	7	11	10	7	12
actualité	30	28	24	34	20	17	15	23
guide, livre pratique	10	7	15	10	10	13	10	9
<b>BD</b>	22	27	18	20	12	14	12	10
		<b>FRANCE</b>						
	Total	Sciences médecine	Lettres, langues	Eco, droit commerce				
roman (avant 20è)	34	28	44	26				
roman (20è)	55	48	62	54				
- dont auteurs français seuls	20	20	16	26				
- dont auteurs étrangers seuls	7	6	10	4				
- dont les deux	26	17	35	23				
policier, espionnage	25	32	14	31				
SF, fantastique	22	28	17	20				
théâtre, poésie	20	10	30	18				
<b>ST fiction</b>	<b>84</b>	<b>81</b>	<b>87</b>	<b>85</b>				
essai socio philo	28	21	34	28				
histoire, biographie	23	14	30	26				
géographie, voyage	8	5	13	5				
<b>ST sciences humaines</b>	<b>45</b>	<b>33</b>	<b>55</b>	<b>46</b>				
vécu, témoignage	14	12	17	13				
actualité	29	25	28	37				
guide, livre pratique	9	8	9	10				

bandes dessinées, elle épouse avec des nuances une courbe similaire : 27% en France, 22% en Italie, 12% en Espagne, 18% en Allemagne... et 3% en Grande Bretagne.

BD 28 35 24 24

Au total, les étudiants espagnols et allemands se montrent plus ouverts aux romans contemporains étrangers : ils sont respectivement 50% et 44% à déclarer en lire régulièrement contre 1/3 des Français et des Italiens - et les Anglais, les moins ouverts (1/4). Par ailleurs, les Français montrent une préférence légèrement plus accentuée pour les romans policiers ou d'espionnage (surtout par rapport aux Italiens)<sup>76</sup>.

Tableau n°10 Genres de livres lus selon le sexe en %

	ALLEMAGNE			GRANDE BRETAGNE		
	Total	Homme	Femme	Total	Homme	Femme
roman (avant 20è)	17	14	20	13	8	19
roman (20è)	58	49	71	48	37	60
- dont auteurs allemands/anglais seuls	14	14	14	24	14	34
- dont auteurs étrangers seuls	14	13	16	10	11	9
- dont les deux	30	22	42	15	13	18
policier, espionnage	23	23	22	15	16	14
SF, fantastique	25	30	18	26	32	19
théâtre, poésie	15	12	20	8	7	10
ST fiction	80	74	87	75	67	83
essai socio philo	22	20	26	24	18	30
histoire, biographie	15	17	13	17	20	14
géographie, voyage	14	13	15	8	9	7
ST sciences humaines	41	39	43	41	38	44
vécu, témoignage	13	9	19	17	22	11
actualité	17	14	20	19	21	16
guide, livre pratique	23	20	27	13	11	16
BD	18	20	14	3	5	2
	ITALIE			ESPAGNE		
	Total	Homme	Femme	Total	Homme	Femme
roman (avant 20è)	35	27	43	19	16	22
roman (20è)	51	49	53			
- dont auteurs italiens/espagnols seuls	14	13	15	43	31	55
- dont auteurs étrangers seuls	10	12	8	50	39	60
- dont les deux	23	19	26			
policier, espionnage	12	11	13	19	16	21
SF, fantastique	18	25	12	22	29	16
théâtre, poésie	20	15	25	19	15	23
ST fiction	81	75	87	82	73	90
essai socio philo	35	33	37	15	56	44
histoire, biographie	13	13	13	22	27	17
géographie, voyage	5	6	5	7	7	6
ST sciences humaines	45	45	45	42	45	40
vécu, témoignage	10	7	12	11	7	15
actualité	30	33	27	20	20	20
guide, livre pratique	10	11	9	10	8	12
BD	22	27	17	12	14	9
	FRANCE					
	Total	Homme	Femme			
roman (avant 20è)	34	22	43			
roman (20è)	55	42	65			
dont français/anglais seul*	20	15	25			
dont étranger seul	7	8	6			
dont les deux	26	18	32			
policier, espionnage	25	22	28			
SF, fantastique	22	29	16			
théâtre, poésie	20	16	23			
ST fiction	84	75	91			
essai socio philo	28	29	27			
histoire, biographie	23	27	20			
géographie, voyage	8	9	8			
ST sciences humaines	45	49	41			
vécu, témoignage	14	10	18			
actualité	29	32	28			

76 France : 25%, Allemagne : 23%, Espagne : 15%, Grande Bretagne et Italie : 12% ; pour la science fiction-fantastique, les scores sont les suivants : Grande Bretagne : 26%, France et Allemagne : 25%, Espagne : 22%, Italie : 18%.



guide, livre pratique	9	10	9
BD	28	36	21

La lecture fréquente d'**essais de sciences humaines** montre une autre distribution des pratiques : les étudiants italiens viennent légèrement en tête (45%), devant leurs homologues espagnols (42%), anglais et allemands (41%) et français (39%)<sup>77</sup>.

Ainsi, hormis les différences relevées dans la comparaison générale des populations, le tableau n°9 montre comme précédemment que, dès qu'il s'agit d'examiner les goûts et les choix de livres, les homologues sont grandes entre les cinq pays entre les étudiants d'une même filière<sup>78</sup>.

Les littéraires dans chaque pays creusent l'écart avec les deux autres filières pour tout ce qui est fiction/romanesque. Mais à l'intérieur même de cette vaste catégorie fourre-tout, on découvre d'autres correspondances : des genres tels que le roman policier/espionnage ou la SF/fantastique ou la bande dessinée sont, dans tous les pays étudiés, peu prisés des littéraires, alors qu'ils recueillent davantage l'intérêt des scientifiques, des juristes, des économistes et des commerciaux.

Sous l'angle de la différenciation sexuelle (tableau n°10), les mêmes tendances s'observent pour ce qui est de la littérature de fiction : pour 9 filles sur 10 en France et en Espagne, presque autant en Allemagne et en Italie, et 8 filles sur 10 en Grande Bretagne, la fiction est le genre le plus lu, alors que ce n'est le cas que pour  $\frac{3}{4}$  des garçons en France, en Allemagne, en Italie et en Espagne, et les deux tiers en Grande Bretagne.

En revanche, les sciences humaines divisent : en France et en Espagne, ce sont surtout les garçons qui déclarent lire des ouvrages de sciences humaines alors que c'est exactement le contraire en Grande Bretagne et en Allemagne ; en Italie, garçons et filles se situent à égalité. Si l'examen du niveau d'instruction des parents ne permet pas de dégager de différence significative pour ce qui concerne la lecture d'ouvrages de sciences humaines, on note en revanche, pour chacun des pays étudiés à l'exception de la France, plus le niveau de diplôme est élevé, plus grande est l'inclination à lire des ouvrages de fiction. En France, les étudiants dont les parents ont suivi des études supérieures ne se distinguent pas, sous cet angle, des étudiants dont les parents n'ont pas dépassé le niveau d'études primaires.

Plus étrangement, l'examen des résultats selon le milieu social d'origine ne fait pas ressortir d'écarts significatifs, selon que l'on est enfant d'ouvrier ou issu d'un milieu aisé, et ce, dans chacun des cinq pays.

## **6- Comment se procure-t-on d'habitude les livres que l'on lit lorsqu'on est étudiant en France, en Allemagne, en Italie, en Grande Bretagne ou en Espagne ?**

- Avant de commenter ces résultats, il convient d'insister sur le fait que la situation de l'offre est sensiblement différente dans les cinq pays (voir les tableaux n°1 et 2 en annexe).

En Allemagne, les "magasins multimédias", style *Fnac* ou *Virgin*, n'existent pas et, en Italie, en Espagne et en Grande Bretagne, ils sont encore peu développés ; de plus, on ne trouve pas (Allemagne) ou très peu (Italie) de livres dans les hyper ou supermarchés. En Espagne, il existe une vaste chaîne de "Grands Magasins" (*Corte Engles*) qui dispose de rayons livres importants.

Quant au réseau de bibliothèques, il est inégalement développé. La Grande Bretagne, sans contester la mieux équipée, et l'Allemagne (avec notamment un réseau de bibliothèques spécifiques résultant de l'articulation universités/entreprises qui lui est propre) devancent la

<sup>77</sup>On notera également que les guides de voyage intéressent davantage les Allemands (23% contre 13% pour les Anglais, 10% pour les Italiens et les Espagnols, 9% pour les Français).

<sup>78</sup>De même, les essais et l'histoire rencontrent davantage d'adeptes, bien que dans des proportions différentes pour chaque des pays, chez les littéraires que chez les étudiants des autres filières.

France, tandis que l'Italie et l'Espagne accusent un net retard en ce domaine<sup>79</sup>.

- **En Allemagne et en Italie, les étudiants achètent surtout leurs livres en librairie**<sup>80</sup> (respectivement 73% et 71% contre 59% des Anglais, 51% des Espagnols et 45% des Français).

Les pratiques d'emprunt aux amis, collègues ou famille font apparaître une différence entre l'Allemagne (42%) et les autres pays : 32% en France, 34% en Espagne, 28% en Grande Bretagne et 26% en Italie, ce qui traduit, sans doute, une plus grande sociabilité autour du livre en Allemagne.

En France, la librairie est fortement concurrencée par les grandes surfaces spécialisées type FNAC (37%) et, dans une moindre mesure, par les hypermarchés (12%). Il n'y a qu'en Allemagne et en Italie qu'on trouve une minorité non négligeable d'étudiants (10% et 12%) à se procurer des livres dans les kiosques. Plus d'un étudiant allemand sur cinq (21%) achète des livres d'occasion, alors que 9% des étudiants français et seulement 3% des étudiants italiens sont dans ce cas. Cette pratique ne s'observe quasiment pas en Espagne. Enfin, on remarquera que, à l'exception de l'Espagne où l'on rencontre une minorité non négligeable (12%) d'étudiants qui recourt à la vente par correspondance et aux clubs., les étudiants des autres pays n'utilisent guère en général ce canal de vente.

- Les pratiques des **étudiants anglais, allemands et français se rapprochent sous l'angle de l'emprunt en bibliothèque municipale** (respectivement 36%, 30% et 31%) et s'opposent à celles des étudiants espagnols (17%) et italiens (16%), mais c'est surtout l'emprunt en bibliothèque universitaire qui présente de grandes différences : 41% des étudiants allemands y ont recours contre 29% des étudiants français, 22% des étudiants anglais, 21% des étudiants espagnols et seulement 6% des étudiants italiens.

Enfin, les pratiques d'emprunt aux amis, collègues ou famille font apparaître une différence entre l'Allemagne (42%) et les autres pays : 35% en France, 34% en Espagne, 28% en Grande Bretagne et 26% en Italie, ce qui traduit, sans doute, une plus grande sociabilité autour du livre en Allemagne.

Il n'y a qu'en Grande Bretagne où l'achat en librairie n'est pas une pratique qui caractérise d'abord et surtout la filière littéraire (tableau n°15). Dans les quatre autres pays en effet, les étudiants de cette filière sont les plus fidèles clients des librairies.

S'agissant de l'emprunt en bibliothèque municipale, on observe une très nette prépondérance de la filière littéraire en Allemagne, en Grande Bretagne, en France et en Italie, et, dans une moindre mesure, en Espagne.

Quant aux bibliothèques universitaires, elles sont surtout fréquentées par les étudiants de la filière littéraire dans les cinq pays, y compris en Italie où cette pratique reste très peu développée par rapport aux quatre autres pays.

**Tableau n°15 mode d'approvisionnement selon la filière**

	ALLEMAGNE				GRANDE BRETAGNE			
	total	Sciences médecine	Lettres, langues	Eco. droit, commerce	total	Sciences médecine	Lettres, langues	Eco. droit, commerce
GS spécial.*	4	4	2	3	9	10	10	6
Hyper, super	5	6	5	4	8	9	4	11
Librairie	73	69	78	75	59	62	60	53
Kiosque	10	12	13	8	1	1	*(1)	1
Clubs, VPC	6	5	8	7	2	1	3	2

79Cf. Martine Poulain (sous la dir. de), *op. cit.*.

80Pour une synthèse utile sur les librairies en Europe, voir Marc Minon, *Chaînes et groupements de librairies en Europe, Cahiers de l'Economie du Livre*, hors série n°2, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication/Cercle de la librairie, 1992.

D'occasion	21	27	23	14	12	13	14	8
<i>S/Total achat</i>	<b>85</b>	<b>84</b>	<b>92</b>	<b>82</b>	<b>73</b>	<b>75</b>	<b>76</b>	<b>69</b>
bib. municip.	30	36	43	19	36	33	41	34
bib. univers.	41	43	49	34	22	18	29	20
<i>S/Total bibliothèque</i>					<b>49</b>	<b>44</b>	<b>61</b>	<b>45</b>
ami, famille	42	43	45	40	28	27	30	27
<i>S/Total emprunt</i>	<b>71</b>	<b>75</b>	<b>77</b>	<b>63</b>				
chez moi	18	20	16	15	2	1	4	2
cadeau	12	12	13	13	7	9	6	7
<i>1 seule origine</i>	<b>21</b>	<b>20</b>	<b>13</b>	<b>25</b>	<b>42</b>	<b>41</b>	<b>39</b>	<b>47</b>
<i>plusi. origines</i>	<b>78</b>	<b>80</b>	<b>87</b>	<b>73</b>	<b>55</b>	<b>56</b>	<b>60</b>	<b>50</b>
<i>achat exclusiv.</i>	<b>21</b>	<b>18</b>	<b>18</b>	<b>26</b>	<b>30</b>	<b>33</b>	<b>25</b>	<b>33</b>
<i>emprunt exclusi.</i>	<b>8</b>	<b>9</b>	<b>3</b>	<b>9</b>	<b>22</b>	<b>20</b>	<b>21</b>	<b>25</b>

## ITALIE

## ESPAGNE (2)

	total	Sciences	Lettres,	Eco, droit,	total	Sciences	Lettres,	Eco, droit,
		médecine	langues	commerce		médecine	langues	commerce
GS spécial.*	8	9	13	5	10	6	13	11
Hyper, super	2	2	2	2	4	5	2	4
Librairie	71	66	80	71	51	44	66	53
- dont El Corte Ingles					10	9	7	12
Kiosque	12	16	12	9	3	3	2	3
Clubs, VPC	4	3	6	3	12	13	6	12
D'occasion	3	1	8	2	1	2	4	*
<i>S/Tot achat</i>	<b>80</b>	<b>76</b>	<b>90</b>	<b>79</b>	<b>67</b>	<b>61</b>	<b>79</b>	<b>69</b>
bib. municip.	16	18	33	7	17	15	20	17
bib. univers.	6	4	17	2	21	20	61	13
<i>S/T bib</i>	<b>19</b>	<b>21</b>	<b>38</b>	<b>8</b>	<b>30</b>	<b>27</b>	<b>64</b>	<b>24</b>
ami, famille	26	31	22	25	34	34	27	36
<i>S/Total emprunt</i>	<b>41</b>	<b>47</b>	<b>50</b>	<b>32</b>	<b>52</b>	<b>49</b>	<b>72</b>	<b>50</b>
chez moi	12	13	8	13	27	31	16	27
cadeau	11	7	10	13	20	15	16	23
<i>1 seule origine</i>	<b>47</b>	<b>44</b>	<b>31</b>	<b>57</b>	<b>39</b>	<b>47</b>	<b>28</b>	<b>36</b>
<i>plusi. origines</i>	<b>51</b>	<b>54</b>	<b>68</b>	<b>41</b>	<b>60</b>	<b>52</b>	<b>72</b>	<b>63</b>
<i>achat exclusiv.</i>	<b>44</b>	<b>41</b>	<b>38</b>	<b>49</b>	<b>27</b>	<b>28</b>	<b>20</b>	<b>27</b>
<i>emprunt exclusi.</i>	<b>11</b>	<b>15</b>	<b>6</b>	<b>10</b>	<b>14</b>	<b>16</b>	<b>13</b>	<b>13</b>

## FRANCE

	total	Sciences	Lettres,	Eco, droit,
		médecin	langues	commer
GS spécial.*	37	37	34	42
Hyper, super	12	13	9	14
Librairie	46	40	55	42
Kiosque	2	2	1	3
Clubs, VPC	5	6	3	6
D'occasion	9	9	13	6
<i>S/Tot achat</i>	<b>80</b>	<b>75</b>	<b>83</b>	<b>80</b>
bib. municip.	31	29	38	23
bib. univers.	29	16	42	29
<i>S/T bib</i>	<b>45</b>	<b>37</b>	<b>54</b>	<b>43</b>
ami, famille	35	39	32	33
<i>S/Total emprunt</i>				
chez moi	13	14	9	17
cadeau	6	8	5	6
<i>1 seule origine</i>	<b>29</b>	<b>34</b>	<b>21</b>	<b>32</b>
<i>plusi. origines</i>	<b>71</b>	<b>65</b>	<b>79</b>	<b>68</b>
<i>achat exclusiv.</i>	<b>28</b>	<b>29</b>	<b>28</b>	<b>28</b>
<i>emprunt exclusi.</i>	<b>15</b>	<b>18</b>	<b>13</b>	<b>14</b>

\*Grandes surfaces spécialisées ou magasins multimédias type FNAC, Virgin.

(1) \* = % inférieur à 0,5.

(2) Pour l'Espagne, la fréquentation de la chaîne El Corte Ingles par les étudiants interrogés est de l'ordre de 10%. Dans la présentation du tableau, ces 10% ont été agrégés au total librairie.

### 3- Le livre et les médias

Dans les cinq pays, c'est **la télévision**, bien sûr, qui - parmi les 5 médias proposés : radio, livre, TV, magazine/revue, quotidien - **distrain le mieux**<sup>81</sup>. En revanche, **dans les cinq pays, c'est le livre qui est privilégié comme le support le plus propre à faire rêver comme à**

81Grande Bretagne : 73%, France : 59%, Allemagne : 55%, Italie et Espagne : 51%.

### apporter des connaissances<sup>82</sup>.

Mais dès qu'il s'agit de s'informer, près de la moitié des étudiants de Grande Bretagne, de France et d'Italie privilégient les quotidiens, ils sont même plus de la moitié (54%) en Allemagne et en Espagne<sup>83</sup> : jamais la télévision n'est citée en premier. Cependant les étudiants anglais se distinguent sur deux points : ¼ d'entre eux privilégie le livre comme moyen d'information et près d'1/3 considère que la télévision est le média qui apporte le plus de connaissances. **De manière générale, l'enquête fait apparaître une très nette prépondérance de la TV chez les étudiants anglais, sans comparaison possible avec les quatre autres pays et une survalorisation de la radio chez les étudiants espagnols.**

## 4- La connaissance réciproque de la " littérature " de l'autre<sup>84</sup>

### 41- La perception de la culture de l'autre

- Dans l'ensemble, la comparaison entre les cinq pays fait apparaître des différences et des inégalités dans la connaissance de l'autre : **les étudiants allemands et italiens connaissent bien les auteurs francophones, les étudiants anglais, dont plus de la moitié se révèle incapable de citer spontanément un seul auteur français** (alors qu'ils sont 84% à avoir appris le français à l'école !), **nettement moins<sup>85</sup> ; les étudiants français, pourtant plus nombreux dans les filières littéraires, témoignent, quant à eux, d'une connaissance assez peu étendue de la littérature italienne et, pour l'immense majorité, d'une ignorance profonde de la littérature espagnole.**

Plus de la moitié d'entre eux (55%) - ce qui les rapproche sous cet angle de leurs homologues anglais vis à vis des auteurs français - n'a pu citer spontanément un seul auteur italien ou espagnol (contre ¼ pour les auteurs de langue allemande)<sup>86</sup>, alors qu'il n'y a qu'1/4 des étudiants italiens et 12% des allemands dans ce cas vis à vis des écrivains français. Mais, pour chaque pays, deux facteurs d'inégale importance viennent pondérer ces résultats globaux : l'apprentissage de la langue (étrangère) est discriminant mais moins que la filière. Dans le premier cas, l'écart est de 1 à 2, dans le second, il peut aller jusqu'à vingt. Si l'on examine la filière littéraire, par exemple, on constate qu'il ne se trouve aucun étudiant allemand incapable de citer *spontanément* un seul auteur français (toutes filières confondues, ils sont 12% dans ce cas). Il en va de même pour les littéraires anglais : près d'1/3 sont incapables de citer *spontanément* un auteur français (toutes filières confondues, ils sont plus de la moitié).

82Les scores diffèrent néanmoins nettement selon les pays : 1/3 des étudiants anglais et français, contre plus de la moitié de leurs homologues en Italie (55%), en Espagne et en Allemagne (53%) considèrent le livre comme le support qui apporte le plus de connaissances. De même en ce qui concerne la capacité du livre à faire rêver : près des ¾ des étudiants allemands (73%) et plus des 2/3 des étudiants espagnols (68%) le pensent, contre 58% des étudiants italiens, 54% des étudiants français et 36% des étudiants anglais ; ces derniers ne négligent pas non plus pour leur part de rêve, la TV (32%). En revanche, les étudiants français sont les seuls - du moins pour 16% d'entre eux - à conférer ce pouvoir aux magazines et revues, et 13% des étudiants italiens attribuent cette propriété à la radio.

83On relèvera que 25% des étudiants espagnols et 20% des étudiants français attribuent d'abord cette fonction d'information à la radio.

84Pour évaluer les connaissances des uns et des autres, plusieurs questions ont été posées. La première consistait à demander de citer *spontanément* trois auteurs de langue anglaise/ allemande/italienne/française - auteurs littéraires ou de sciences humaines, de manière à pouvoir apprécier l'image et le rayonnement des littératures/cultures respectives. Deux listes étaient ensuite proposées aux étudiants - une liste de noms d'auteurs et une liste de titres d'ouvrages -, qui permettaient d'appréhender le niveau de connaissance réciproque. Ces listes comportent une part non négligeable d'arbitraire, et il est difficile de savoir si le degré de difficulté des questions (c'est à dire des noms d'auteurs ou des titres d'ouvrages) est identique pour les quatre populations. Toutefois, il est rassurant de constater que les réponses données en spontané à la première question sont finalement assez proches des listes proposées aux étudiants.

85Ainsi Duras et Proust semblent quasiment inconnus des étudiants anglais...

86Et seulement 5% a été capable de citer spontanément 3 auteurs espagnols !

Parmi les auteurs de langue française<sup>87</sup> *spontanément* cités (voir tableau n° 23 ci-dessous), **Sartre** vient très largement en tête chez les étudiants allemands (40% de citations, devant Camus et Zola, 20%) et anglais (devant Zola et Camus) ; il est en seconde position chez les Espagnols (derrière **Molière** et devant Rousseau) et en 11ème position chez les Italiens, lesquels ont cité en premier **Baudelaire** (puis Zola et Flaubert).

**Tableau n°16 : Principaux auteurs de langue française cités spontanément par** (en % de citations)

selon l'ordre de citation	étudiants anglais	étudiants allemands	étudiants italiens	étudiants espagnols
<b>Sartre</b>	1er (16)	1er (40)	11ème (5)	2ème (12)
<b>Zola</b>	2ème (9)	3ème (19,5)	2ème (19)	4ème (8)
<b>Camus</b>	3ème (8)	2ème (20)	16ème (3)	12ème (4)
<b>Molière</b>	4ème (7)	4ème (15)	5ème (11)	1er (27)
<b>Maupassant</b>	5ème (6)	16ème (4)	7ème (10)	-
<b>Hugo</b>	6ème (5)	7ème (13)	6ème (10)	7ème (6)
<b>Balzac</b>	7ème (5)	8ème (9)	4ème (13)	5ème (8)
<b>Voltaire</b>	8ème (4)	-	13ème (4)	10ème (5)
<b>A. Dumas</b>	9ème (3)	-	-	6ème (7)
<b>S. de Beauvoir</b>	10ème (3)	14ème (5)	0	-
<b>Rousseau</b>	11ème (3)	-	8ème (7)	3ème (8)
<b>Flaubert</b>	12ème (2)	13ème (6)	3ème (16)	13ème (4)
<b>Foucault</b>	13ème (2)	-	-	-
<b>Descartes</b>	14ème (1)	-	-	15ème (3)
<b>Pagnol</b>	15ème (1)	-	-	-
<b>Proust</b>	-	10ème (6)	9ème (7)	-
<b>Simenon</b>	-	15ème (5)	-	-
<b>Baudelaire</b>	-	17ème (4)	1er (33)	11ème
<b>Saint-Exupéry</b>	-	5ème (14,5)	-	14ème (4)
<b>J. Verne</b>	-	6ème (14)	-	-
<b>M. Duras</b>	-	9ème	-	8ème (5)
<b>Stendhal</b>	0	-	12ème (4)	15ème
<b>Montesquieu</b>	-	-	-	9ème (5)
<b>Rimbaud</b>	-	-	10ème (5)	17ème (2)
<b>Mallarmé</b>	-	-	14ème (3)	-
<b>Verlaine</b>	-	-	15ème (3)	-
<b>Prévert</b>	-	-	17ème (2)	-
<b>F. Sagan</b>	-	11ème (6)	-	-
<b>Gosciny/Uderzo</b>	-	12ème (6)	-	-
<b>D. Lapierre</b>	-	-	-	16ème (3)
<b>Aucun</b>	54	12	25	37

\* Le premier auteur de langue allemande cité *spontanément* par les Français est **Goethe** (33% de citations), devant Freud (23%), Nietzsche (20%), Kant (14%) et Marx (13%).

\* **Umberto Eco**, en tête des auteurs italiens cités *spontanément* par les étudiants français, ne recueille que 19% des citations, devant Dante (13%) et Buzzati (11%).

Calvino, Machiavel, Pirandello et Moravia viennent ensuite, mais avec de 8 à 3% de citations, devant Primo Levi, Goldoni, Boccace (2%).

\* En ce qui concerne les auteurs anglais et irlandais, **Shakespeare** est cité *spontanément* par un étudiant français sur deux, devant Agatha Christie (22% de citations), Oscar Wilde (12%), Dickens et Joyce (8%), Doyle (7%), Brontë (5%, sans précision du prénom), Beckett, Byron et Orwell (4%).

\*Hormis **Cervantes** (27% de citations) et Garcia Lorca (22%), les étudiants français manifestent une grande incapacité à citer en spontané des auteurs espagnols :

Vasquez Montalban, 3ème auteur cité, ne l'est que par 4% d'entre eux. Les autres auteurs cités (Blasco Ibanez, Calderon, Machado, Semprun, Quevedo, Lope de Vega, Unamuno) ne recueillent que 2% de citations ou moins.

A ces différences, il est difficile de trouver un seul facteur explicatif : est-il plus facile de citer des romanciers que des philosophes - ce qui vaut pour la littérature allemande mais non pour les autres? S'agit-il d'un rayonnement de la littérature française plus large en Allemagne, en Espagne et en Italie qu'en Grande Bretagne ? Ou bien d'un effet lié au

87On pourra procéder à un rapprochement utile des résultats qui suivent avec ceux relatifs aux auteurs francophones les plus traduits en Europe, selon une étude menée en 1992 par le Bipe Conseil pour le compte du Centre National des Lettres (Ministère de la Culture) et publiés dans *Traduire l'Europe*, sous la direction de Françoise Barret-Ducrocq, Paris, Payot, 1992 (voir, en particulier, pp. 81-95).

contenu de l'enseignement dans chacun des quatre pays ? Ou encore d'une conséquence de l'apprentissage des langues étrangères ? Ou bien, plutôt, d'un inégal développement, d'un pays à l'autre, des traductions<sup>88</sup> et des rééditions en livre de poche d'auteurs étrangers ?

- **Les étudiants anglais**<sup>89</sup>, dont plus de la moitié se révèle incapable de citer spontanément un seul auteur français (alors qu'ils sont 84% à avoir appris le français à l'école), *connaissent assez peu la littérature française*<sup>90</sup>. Ce constat vaut aussi, bien qu'à un degré moindre, pour les littéraires : près du tiers sont incapables de citer spontanément un seul auteur français (toutes filières confondues, ils sont plus de la moitié).

Mais ce sont les différences entre filières qui dominent : les littéraires des cinq pays sont ceux qui, spontanément, citent le plus grand nombre d'auteurs étrangers. De plus, à quelques exceptions près, l'image que les littéraires se font de la littérature de l'autre témoigne d'une relation plus forte à l'idée de culture légitime. Ils sont moins enclins à citer des auteurs représentants des genres souvent qualifiés de mineurs (roman policier, science-fiction, etc.), lesquels sont plutôt volontiers cités par les étudiants des deux autres filières.

Ainsi, à quelques exceptions près, l'image que les littéraires français se font de la littérature anglaise témoigne d'une relation plus forte à l'idée de culture légitime. Ils sont moins enclins à citer des auteurs représentants des genres souvent qualifiés de mineurs (A. Christie et C. Doyle pour le roman policier, G. Orwell pour la science-fiction, etc.), lesquels sont plutôt volontiers cités par les étudiants des deux autres filières.

Cependant, cette prédominance écrasante de la filière littéraire doit être nuancée dans deux cas. En premier lieu, dès lors qu'il s'agit de philosophes ou d'économistes : A. Smith, J. Locke et Keynes sont mieux connus de la filière Eco/Droit/Commerce que de la filière littéraire. En second lieu, les auteurs très populaires, qu'il s'agisse (pour des raisons différentes) de S. Rushdie ou de J. Le Carré sont pratiquement aussi connus des littéraires que des économistes. Néanmoins, Rusdie est correctement identifié par une proportion plus importante de ces derniers.

La comparaison du niveau de connaissance de la littérature de l'autre fait apparaître une homologie profonde pour la filière littéraire entre les étudiants des cinq pays et les étudiants anglais en lettres n'ont pas à en rabattre par rapport à leurs congénères français : ils connaissent aussi bien les auteurs francophones que ces derniers les auteurs anglophones.

Si, en Grande Bretagne comme en France, le niveau d'instruction des parents ne semble jouer qu'à la marge quant à la capacité à citer spontanément un auteur étranger (francophone ou

---

88Selon l'étude menée en 1992 par le Bipe Conseil (voir note 17, *supra*), les deux langues européennes les plus traduites sont, en France, l'anglais puis l'allemand, en Allemagne (RFA) et en Italie, l'anglais puis le français (*Traduire l'Europe*, op. cit., p. 67.). En revanche, en Grande-Bretagne, les langues européennes sont très peu traduites.

89Dans l'ensemble, la comparaison entre les cinq pays fait apparaître des différences et des inégalités dans la connaissance de l'autre : les étudiants allemands et italiens connaissent beaucoup mieux les auteurs francophones que les étudiants anglais. Les étudiants français, pourtant plus nombreux dans les filières littéraires, témoignent, quant à eux, d'une connaissance assez peu étendue de la littérature italienne et, pour l'immense majorité, d'une ignorance profonde de la littérature espagnole. Plus de la moitié d'entre eux (55%) - ce qui les rapproche sous cet angle de leurs homologues anglais vis à vis des auteurs français - n'a pu citer spontanément un seul auteur italien ou espagnol (contre ¼ pour les auteurs de langue allemande), alors qu'il n'y a qu'1/4 des étudiants italiens et 12% des allemands dans ce cas vis à vis des écrivains français. Mais, pour chaque pays, deux facteurs d'inégale importance viennent pondérer ces résultats globaux : l'apprentissage de la langue (étrangère) est discriminant mais moins que la filière. Dans le premier cas, l'écart est de 1 à 2, dans le second, il peut aller jusqu'à vingt. Si l'on examine la filière littéraire, par exemple, on constate qu'il ne se trouve aucun étudiant allemand incapable de citer spontanément un seul auteur français (toutes filières confondues, ils sont 12% dans ce cas). Il en va de même pour les littéraires anglais : près d'1/3 sont incapables de citer spontanément un auteur français (toutes filières confondues, ils sont plus de la moitié).

90Ainsi Duras et Proust semblent quasiment inconnus des étudiants anglais...

anglophone selon le cas), en revanche on observe une moins mauvaise connaissance des auteurs français de la part des étudiantes anglaises que de leurs congénères masculins : 48% d'entre elles ont été incapables de citer un seul auteur français, alors que cette proportion s'élève à 60% chez les garçons.

- **le rayonnement littéraire de la France en Grande Bretagne semble pour le moins diffus** : ainsi, Molière est connu par 48% des étudiants anglais, mais correctement identifié comme auteur de théâtre par 30% d'entre eux<sup>91</sup>.

— S'agissant des étudiants français, il est difficile de trouver une seule source d'explication aux difficultés qu'ils rencontrent lorsqu'on les interroge sur les auteurs anglo-irlandais. Ces difficultés résideraient-elles dans les différences de perception transmises par le système scolaire français<sup>92</sup> ? Dans la mesure où l'anglais constitue la première langue étrangère étudiée à l'école (quasiment par tous les élèves), on peut se demander si ce n'est pas du côté des modalités mêmes de son apprentissage qu'il faut chercher l'une des raisons de ces difficultés.

—

## 42- La connaissance de la littérature de l'autre

### 421- La connaissance des auteurs

Si les réponses *en spontané* peuvent être avant tout considérées comme la "mesure" de l'image que l'on a de la littérature d'un pays, plus que de sa connaissance véritable, il en va tout autrement des réponses aux questions portant sur les listes de notoriété présentées aux étudiants interrogés qui nous renseignent, elles, sur le degré de connaissance des auteurs étrangers et de leurs oeuvres.

L'examen approfondi des données selon les quelques variables socio-démographiques déjà utilisées précédemment va nous fournir des indications supplémentaires et mettre en lumière quelques tendances similaires chez les populations étudiées.

**Tableau n° 17 : auteurs européens correctement identifiés par les étudiants français (liste proposée) en%**

Auteurs de langue allemande	Auteurs italiens	Auteurs de langue anglaise	Auteurs de langue espagnole				
Freud	96						
Marx	94						
Hegel	78						
Kafka, Grimm	74						
	U. Eco	54	S. Rushdie	54	Cervantes	56	
	Machiavel	50	V. Woolf	51			
Heidegger	46	Dante	46	Keynes	49		
			J. Conrad	44			
Zweig	32	Buzzati	38	A. Smith	36	Garcia Lorca	38
			Byron	35			
			Locke	32			
			Le Carré	30			
	Pétrarque	24					
	Calvino	20					
Schiller, Böll	14	Moravia	16	J. Austen	16	Th. d'Avila	14
Bernhard, Kosalik	12	Pirandello	15	T. Hardy	13	Montalban, Semprun	13
		Goldoni	14	D. Lodge	12	Machado, Lope de Vega	11
		Primo Levi	13	Murdoch	11		
				D. Lessing, Pinter	10		
Dürenmatt	9	Malaparte	8	J. Milton	8	Calderon	9

91 Molière, "connu" par 90% des étudiants espagnols et presque autant des étudiants italiens, n'est "reconnu" dans les deux cas comme homme de théâtre que par les 2/3 d'entre eux seulement. Ce constat vaut pour les autres pays : 3/4 des étudiants allemands le connaissent, mais un sur deux seulement est capable de l'identifier correctement comme auteur de théâtre. De manière générale, les variations entre la connaissance d'auteurs francophones et le genre exact de leur art épousent des courbes analogues en Allemagne, en Grande Bretagne, en Italie et en Espagne.

92 88% des étudiants français déclarent connaître Machiavel, mais seulement un sur deux est capable de le situer exactement parmi les 4 genres possibles présentés : romans/fiction, théâtre, poésie, philosophie et sciences sociales. De même, Dante : les 3/4 le connaissent mais à peine un sur deux peut le "classer" exactement.

Hölderlin	8	Gramsci	6	S. Heaney	2	Unamuno	7
Habermas	7	Manzoni, Sciascia, Pavese	5			Blasco Ibanez, Alberti,	
Döblin, Roth	5	Leopardi	4			Valle Inclan	6
						J. de la Croix,	
						Ortega y Gasset	5
						Goytisolo	4
						Marsè	2

Toutefois, ainsi que le montre le tableau n°17 ci-dessus, ces difficultés ne sont pas propres au cas de la littérature européenne anglophone qui, avec la littérature de langue allemande, est la mieux connue des étudiants français. Dans leur ensemble, ces derniers manifestent une profonde méconnaissance des cultures littéraires d'Espagne (alors même qu'ils sont aussi nombreux - près de la moitié - à avoir appris l'espagnol que ceux qui ont appris l'allemand) et d'Italie.

Se confirme à la lecture du tableau n°18 l'inégalité de connaissance de la littérature de l'autre entre les cinq pays étudiés, inégalité déjà perçue dans les réponses à la question précédente. Dans l'ensemble, toutes filières confondues, les étudiants français manifestent une meilleure connaissance de la littérature anglaise que les étudiants anglais de la littérature française (à l'exception notoire des littéraires, ainsi que le montre clairement le tableau n°19 ci-après), surtout dès lors qu'il s'agit d'identifier exactement le genre (ou les genres) d'ouvrage auxquels les auteurs figurant sur la liste proposée doivent leur notoriété.

**Tableau n°18** *Connaissance et identification correcte des auteurs (en %)*

Auteurs francophones/ étudiants allemands				Auteurs germanophones / étudiants français			
	Auteurs	connus	identification correcte	Auteurs	connus	identification correcte	
1er	Sartre	85	82	Marx	99	95	
2è	Molière	77	51	Freud	99	96	
3è	Zola	67	56	Kafka	87	74	
4è	Balzac	64	47	Hegel	87	78	
5è	Maupassant	44	36	Les frères Grimm	78	74	
6è	Simenon	41	36	Heidegger	54	46	
7è	Rimbaud	37	27	S. Zweig	38	31	
8è	Sagan	30	27	Schiller	28	14	
9è	Foucault	27	17	H. Böll	20	14	
10è	Rabelais	20	8	T. Bernhard	18	12	
11è	Troyat	15	11	G. Konsalik	15	12	
12è	Robbe Grillet	13	8	Hölderlin	15	7	
13è	C. Simon	13	9	Durrenmatt	11	9	
14è	Modiano	10	8	A. Doblin	9	5	
15è	San Antonio	10	5	J. Roth	8	5	
16è	Sulitzer	8	5	Habermas	8	7	
	<i>Aucun</i>	2	5	<i>Aucun</i>	0	1	
Auteurs francophones/ étudiants anglais				Auteurs anglophones/étudiants français			
1er	Jean-Paul Sartre	59	42	Salman Rushdie	80	54	
2è	Molière	48	30	Lord Byron	68	35	
3è	Emile Zola	41	29	Joseph Conrad	62	44	
4è	Honoré de Balzac	28	20	Keynes	61	49	
5è	G. de Maupassant	27	21	Virginia Woolf	58	51	
6è	Michel Foucault	23	14	Adam Smith	49	36	
7è	Georges Simenon	19	13	John Locke	46	32	
8è	Arthur Rimbaud	18	10	John Le Carré	40	30	
9è	Françoise Sagan	14	10	David Lodge	21	12	
10è	Claude Simon	14	6	John Milton	21	8	
11è	François Rabelais	13	8	Jane Austen	21	16	
12è	Henri Troyat	9	6	Thomas Hardy	21	13	
13è	A. Robbe-Grillet	7	5	Iris Murdoch	18	11	
14è	San Antonio	5	3	Harold Pinter	16	10	
15è	Paul-Loup Sulitzer	4	2	Doris Lessing	13	10	
16è	Patrick Modiano	3	2	Seamus Heaney	3	2	
	<i>Aucun</i>	23	44	<i>Aucun</i>	2	10	
Auteurs francophones / étudiants italiens				Auteurs Italiens / étudiants français			
1er	Molière	88	64	Machiavel	88	50	
2è	Zola	84	69	Dante	75	46	
3è	Balzac	77	55	U. Eco	67	54	
4è	Maupassant	69	48	Pétrarque	57	24	
5è	Sartre	65	47	Buzzati	45	38	
6è	Rimbaud	55	36	Moravia	27	16	
7è	Foucault	55	32	Calvino	26	20	
8è	Simenon	31	22	Pirandello	24	15	
9è	Rabelais	29	14	Primo Levi	23	13	
10è	C. Simon	15	5	Goldoni	21	14	
11è	Sagan	14	7	Malaparte	17	8	
12è	Modiano	5	1	Leopardi	14	4	



13è	Robbe Grillet	4	2	Pavese	11	5
14è	San Antonio	3	1	Gramsci	9	6
15è	Troyat	3	1	Manzoni	8	5
16è	Sulitzer	1	0	Sciascia	7	5
	<i>Aucun</i>	3	11	<i>Aucun</i>	3	13
	auteurs francophones / étudiants espagnols			auteurs espagnols / étudiants français		
1er	Molière	90	66	Cervantes	80	56
2è	Sartre	82	64	Garcia Lorca	63	38
3è	Zola	70	41	Thérèse d'Avila	37	14
4è	Balzac	61	36	Machado	26	11
5è	Foucault	39	19	V. Montalban	24	13
6è	Simenon	26	17	Lope de Vega	21	11
7è	Rimbaud	25	13	Ortega y Gasset	20	5
8è	Maupassant	17	11	Semprun	17	13
9è	C. Simon	15	6	St Jean de la Croix	17	5
10è	Sagan	14	7	Calderon	15	9
11è	Rabelais	10	5	Alberti	13	6
12è	San Antonio	3	1	Blasco Ibanez	12	6
13è	Modiano	3	1	Unamuno	10	7
14è	Robbe Grillet	1	1	Valle Inclan	7	6
15è	Sulitzer	1	1	Goytisolo	7	4
16è	Troyat	1	*	J. Marse	5	2
	<i>Aucun</i>	2	13	<i>Aucun</i>	9	29

\* = % inférieur à 0,5.

#### 422- La connaissance des oeuvres

L'examen des listes d'ouvrages fournit des indications supplémentaires qui permettent d'établir une corrélation indiscutable et déterminante entre l'appartenance à la filière littéraire et la connaissance de la littérature étrangère.

Parmi les titres d'ouvrages français proposés, *Astérix*, *Le Petit Prince* et *20 000 lieues sous les mers*, c'est à dire trois ouvrages de jeunesse, sont les trois premiers cités par les étudiants européens, à l'exception des italiens qui classent *Madame Bovary* en seconde position (presqu'à égalité avec *20 000 lieues sous les mers* et qui ne placent *Astérix* qu'en 6ème position). C'est là un indice supplémentaire du penchant affirmé par les étudiants italiens pour les classiques français : *Le Petit Prince* est lu autant que *Les Misérables* et *Les Fleurs du Mal* (respectivement 49%, 48%, et 47%), *Astérix* ne recueillant que 41% de réponses positives.

Du côté français, on retiendra que les ouvrages étrangers les plus lus - si on exclut ceux appartenant à la culture scolaire, comme *L'interprétation des rêves* (59%) ou *Critique de la Raison Pure* (38%) - sont d'abord des livres de jeunesse (ou assimilés) - *Robinson Cruséo* (72%), *Les Dix petits nègres* (68%), *Alice au Pays des Merveilles* (62%), *Le Livre de la Jungle* (60%) -, lesquels précèdent des romans "philosophiques" comme *Le Nom de la Rose* (57%) *La Métamorphose* (54%) ou *1984* (46%)<sup>93</sup>.

On remarquera toutefois que la lecture de *Don Quichotte* est revendiquée par 64% d'entre eux, alors que parmi les autres ouvrages espagnols proposés, un seul atteint le seuil de 10% : *La vie est un songe* de Calderon<sup>94</sup>.

On remarquera également que parmi les ouvrages de fiction italiens les plus lus par les étudiants français figurent plusieurs titres portés à l'écran (ce qui est le cas également de *1984* pour la littérature anglaise) : *Le Nom de la Rose*, *Le Désert des Tartares*, *Le Decameron*, *La Storia*. Ce facteur semble donc jouer davantage pour la connaissance de la littérature italienne, nettement moins présente en général dans la culture scolaire française que les littératures anglaise et allemande, que pour la connaissance de cette dernière, mais ne joue pas pour la connaissance de la littérature espagnole.

93 Devant *Le Parfum* (40%), *Les Hauts de Hurlevent* (38%), *Le Prince*, *Macbeth*, *Le Portrait de Dorian Gray* (33%), *A l'Ouest, rien de nouveau* (32%), *David Copperfield* (30%), *Ulysse* et *Ainsi parlait Zarathoustra* (28%), *Le Seigneur des Anneaux*, *Le Désert des Tartares* et *Mort à Venise* (27%), *Les souffrances du jeune Werther* (24%), *La Divine Comédie* (L'Enfer : 22%) et *L'homme invisible* (21%); ces ouvrages devançant *Le Tambour* et *Léviathan* (17%), *Le Baron perché* (16%), *Le Decameron* et *Lettre à un jeune poète* (14%), *L'Amant de Lady Chatterley*, *La Storia* et *La Confusion des Sentiments* (12%) et *Corto Maltese* (11%).

94 *La Famille de Pascal Duarte*, *L'Abuseur de Séville* et *La Célestine* ne recueillent que 5% de lecteurs, *Requiem pour un paysan espagnol* 4% et *Lettre à mon fils* 3%, les autres ouvrages proposés moins encore.

Bien que ces “ regards croisés ” ne se croisent en définitive uniquement qu’entre la France et ses voisins, et non entre les pays voisins entre eux, force est de constater néanmoins, au vu de cette enquête, que c’est la filière littéraire qui produit partout de meilleurs lecteurs et connaisseurs de “ la littérature ” de l’autre, tandis que l’apprentissage de la langue n’apparaît pas comme un facteur essentiel à cet égard<sup>95</sup>, hormis pour les étudiants français qui ont appris l’italien - mais très peu pour ceux qui ont appris l’espagnol - et les Allemands qui ont appris le français.. On peut même aller jusqu’à se demander à quoi sert, pour la connaissance de la littérature française, l’apprentissage par les Anglais de notre langue, du moins tant que la Grande Bretagne restera sous l’angle de “l’intraduction” “ le pays le plus fermé d’Europe ”<sup>96</sup> : de 1989 à 1991, selon l’enquête du Bipe (cf. notes 13 et 14), “ seules deux oeuvres non anglo-saxonnes figurent parmi les 300 livres de poche les plus vendus (*Le Pendule de Foucault* d’Umberto Eco et *L’amour au temps du choléra* de Gabriel Garcia Marquez) ”<sup>97</sup>.

Toutefois, par delà les variations d’un pays à l’autre, ce sont les homologues qui l’emportent et qui viennent du reste confirmer les constats effectués par d’autres enquêtes antérieures, celles sur les pratiques culturelles des Français notamment (enquêtes du Ministère de la Culture). Ainsi, dans chaque pays, le rôle de l’origine sociale apparaît comme moins discriminant que celui de l’héritage culturel. En d’autres termes, le niveau de diplôme des parents l’emporte sur le niveau social : les forts lecteurs de livres, qu’ils soient allemands, anglais, italiens, espagnols ou français ne sont pas forcément issus de milieux aisés, mais ils ont des parents dotés de diplômes.

---

95Ainsi, il est net que le niveau de connaissance de la littérature française par les Italiens ou les Espagnols est indépendant de leur apprentissage du français

96*Traduire l’Europe, op. cit.*, p. 60.

97*ibid.*

## Annexe : Circuits de distribution du livre en Europe

Tableau n°1 *Comparaison des circuits de distribution (répartition des ventes en valeur en % en 1990)*

% répartition du marché 90	ALLEMAGNE	BELGIQUE*	FRANCE	ESPAGNE	ITALIE	PAYS-BAS	PORTUGAL	ROYAUME-UNI	FINLANDE	SUEDE
	ex-RFA (BDB)	(BIPE/ DLL 89)	(Euromo -nitor)	Delibros	(Ed. Biblio -grafica)	(SSB)	(APEL)	(Euromo- nitor)	(PAF)	(SPA)
<b>Vente au détail</b>	<b>65</b>	<b>53</b>	<b>66</b>	<b>61</b>	<b>58</b>	<b>75</b>	<b>54</b>	<b>65</b>	<b>51</b>	<b>59</b>
Librairies	60	53	39	54	48	59		57	51	59
- librairies indépendantes		28						32		
- chaînes		13						25		
Kiosques		**24		2	7			4		
gdes surfaces spécialisées			5							
grands magasins	5		2					2		
hyper/super		12	20	5	3	16		2		
<b>Vente directe</b>	<b>26</b>	<b>16</b>	<b>29</b>	<b>35</b>	<b>36</b>	<b>25</b>	<b>46</b>	<b>36</b>	<b>17</b>	<b>41</b>
Courtage	14	2	8	18	26		5		17	
Clubs	4	14	11			18	21	***9		24
VPC	8		10	7	10	7	20			9
Ventes directes collectivités				10				27		8
<b>Autres</b>	<b>9</b>	<b>8</b>	<b>5</b>	<b>4</b>	<b>7</b>				<b>32</b>	
	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>

Source : Euromonitor, *World book markets*, 1992 pour données 1990 (compilation de données nationales) sauf \* BIPE, *Chaînes & groupements de librairies en Europe*, Cahiers de l'économie du livre hors série n° 2, 1991

\*\* Kiosques et maisons de la presse

\*\*\* Clubs et VPC sont comptabilisés ensemble dans les statistiques du Royaume-Uni.

Tableau n° 2 *Données comparées sur les Bibliothèques Municipales dans quelques pays de l'Union Européenne*

Bibliothèques municipales (BM)	ALLEMAGNE année 1993	FRANCE année 1993	ESPAGNE année 1989	ITALIE année 1990	ROYAUME-UNI année 1994
<b>Nbre</b>	13 474	2 794			1 670
<b>Nbre de points de desserte</b>		3 883	1 662	3 807	24 914
<b>Personnel</b>	13 744	15 106	1 140		28 280
<b>Dépenses de personnel / habitant</b>	12,3 DM	66,99 F	52 Ptas		6,8 L
<b>Nbre de livres en stock</b>	125 millions	75 millions			132 millions
<b>Dépenses d'acquisition</b>	19,4 DM/hab	13,03 F/hab			
<b>Nbre de livres acquis</b>		3 712 203			
<b>Lecteurs inscrits</b>	12,5% (9 106 597)	17,8% (5 865 586)	11%	ND	58%
<b>Nbre de prêts de livres/ habitant</b>	4,2	3,7	0,3	ND	9,5
<b>Horaires d'ouverture hebdomadaires</b>		19 h 34 pour 4,3 j			~ 30 h

Sources : MCF (DLL), SNE, Euromonitor, France Edition, CIPFA,DBI

2064 BM (desservant 34 120 507 habitants) seulement ont constitué l'échantillon de la DLL, sur la base du recueil des mêmes données qu'en 1992 (1968 BM/ 32 995 170 hab.).

Pour l'ensemble des 51 bibliothèques publiques d'Etat, à l'exclusion des bibliothèques municipales (dans plus de 1000 communes) et des réseaux particuliers, tels ceux de Navarre ou des bibliothèques populaires de Madrid et Barcelone (source : M. Poulain (sous la dir. de), *Les bibliothèques publiques en Europe*, Paris, Cercle de la Librairie, 1992.

3,7 livres prêts de livre par habitant équivaut à 123 197 291 livres empruntés contre 109 997 821(3,6 par habitant) en 1992.

## Chapitre 15 : Le livre préféré des jeunes européens à l'aube de l'an 2000<sup>98</sup>

### Introduction

Si plus de la moitié (56%) des lycéens interrogés dans sept capitales d'Europe dans le cadre de l'enquête Grinzane Europa 99<sup>99</sup> ont un livre préféré qui constitue à leurs yeux "une référence absolue" et 46% un auteur préféré<sup>100</sup>, on ne peut cependant voir se dessiner pour cette génération un livre culte ou un auteur fétiche, tant la dispersion des réponses est importante. 123 titres d'ouvrages et 117 noms d'auteurs ont été en effet cités plus d'une fois - dont une bonne partie figure dans les programmes scolaires -, mais très peu ont dépassé la barre de 1%. Parmi les livres les plus cités<sup>101</sup> on relèvera, par ordre décroissant : *Roméo et Juliette* (1,2%), *Le Seigneur des Anneaux* (1,1%), *Os Luisiadas* (0,9%)<sup>102</sup>, *L'Alchimiste* (0,8%) et *Les Misérables* (0,7%). Du côté des auteurs, il n'y a guère que *Stephen King* (2,1%) pour dépasser les 2%. Viennent ensuite : *Shakespeare* (1,9%), *Tolkien* (1,2%), *P. Coelho* (1,1%), *A. Christie* et *Jostein Gaarder* (0,8%)<sup>103</sup>.

Ces chiffres appellent un certain nombre de remarques. En premier lieu, on peut se demander si la question ainsi posée - "Parmi les littératures du monde entier, quel est votre livre préféré, votre référence absolue ?" -, d'apparence anodine, n'est pas de nature à déstabiliser une bonne partie des lycéens interrogés, dans la mesure où elle présuppose qu'il existe chez la plupart des lycéens une pratique de lecture suffisamment développée, pour que ceux-ci soient capables de faire la part, parmi leurs lectures personnelles, entre ce qui relève de la lecture de divertissement des auteurs à grande diffusion et de celle des classiques. Aussi peut-on supposer que ceux qui se sentent incapables de formuler - non seulement une préférence mais - une référence, c'est-à-dire ceux qui n'ont qu'une faible pratique de lecture personnelle (ou qui n'ont pas du tout cette pratique), auront tendance à n'inscrire que le seul nom d'auteur qu'ils connaissent en dehors de l'école : Stephen King le plus souvent. Dans ce contexte, on comprend mieux pourquoi, bien qu'on retrouve partiellement ici confirmation de l'engouement des jeunes repéré dans d'autres enquêtes pour certains auteurs "culte", comme Stephen King, Tolkien, etc., cet engouement apparaît extrêmement faible : en tout cas, il ne

98 Enquête réalisée à l'initiative du Premio Grinzane Cavour (Italie), en collaboration avec la Stiftung Lesen (Allemagne), l'Université de Salamanque (Espagne), le Centre national du livre de Grèce, le Centre national de littérature (Ministère de la culture) du Luxembourg, l'Institut du livre et des bibliothèques (Ministère de la culture) du Portugal et la Direction du livre et de la lecture du Ministère de la culture et de la communication (France).

Cette enquête a permis de sonder les connaissances et les préférences littéraires de 4490 lycéens (de seconde, première et terminale) de sept capitales européennes, interrogés dans le courant de l'automne 1999 : Rome, Berlin, Madrid, Athènes, Luxembourg, Lisbonne et Paris. Les résultats de cette enquête ont été rendus publics le 17 mars 2000 au 20e Salon du livre de Paris. La synthèse a été réalisée par Jean-François Hersent (Direction du livre et de la lecture - Ministère de la Culture et de la communication).

99 Pour cette nouvelle enquête à l'initiative du Premio Grinzane Cavour (Italie), on s'est appuyé sur le questionnaire établi pour la précédente enquête de 1997, "Les lycéens d'Europe et la lecture", dont les résultats avaient été rendus publics et débattus au 18e salon du livre de Paris. Ce questionnaire a été néanmoins toiletté et modifié, en particulier avec l'adjonction de questions portant sur les usages de l'ordinateur. Rappelons également que l'enquête Grinzane Europa de 1997 ne concernait que cinq capitales européennes : Lisbonne, Luxembourg, Madrid, Paris et Rome.

100 Les taux de non réponses à cette question sont particulièrement élevés : respectivement 44% et 54%.

101 Il s'agit là des résultats cumulés pour l'ensemble des lycéens interrogés. On observe bien évidemment des variations d'une capitale à l'autre.

102 Mais ce livre n'a été cité que par les lycéens de Lisbonne.

103 La question était ainsi formulée : "Parmi les littératures du monde entier, quel est votre livre préféré, votre référence absolue ?". Cette question était la seizième d'un questionnaire qui en comprenait cinquante et une (plus, à la fin, six questions d'identification).

touche qu'une infime proportion de lycéens<sup>104</sup>. A cet égard, une comparaison avec la consécration de vedettes du show business (chanteurs de pop ou de world music, acteurs de cinéma, héros sportifs, etc.) serait particulièrement utile pour déterminer s'il s'agit ou non d'un trait distinctif de cette génération - les 15-20 ans de l'an 2000 -, lequel résiderait dans un processus plus ou moins généralisé d'identification avec les héros médiatiques, alors que certaines fractions, parfois importantes, des générations lycéennes de naguère avaient souvent tendance à s'identifier à certains auteurs de référence (en France, par exemple : Sartre, Camus, Vian, etc.).

Plusieurs enquêtes récentes menées en France sur les lycéens et la lecture ont souligné le caractère utilitaire de la lecture - contrainte et forcée - des "grands auteurs" parce qu'ils sont au programme et qu'il faut les avoir lu pour réussir au bac<sup>105</sup> : à aucun moment la lecture de ces classiques ne s'accompagne du sentiment que les "grandes oeuvres" sont dotés d'une valeur supérieure. Le sociologue Christian Baudelot parle à cet égard "d'une pratique sans croyance"<sup>106</sup>. Tout se passe comme si les adolescents de l'an 2000 faisaient preuve d'une profonde indifférence "aux discours de ceux qui sacralisent la lecture en l'assimilant à la littérature"<sup>107</sup>. Il entretiennent avec la lecture un rapport qu'on pourrait qualifier de "pratique" voire "utilitaire" : l'acte de lire est rarement investi par eux de valeurs et de significations a priori ; ce sont des situations particulières qui créent un besoin, un devoir ou un plaisir de lire. D'un autre côté, on peut se poser la question de savoir si cet éparpillement des références ne traduit pas - jusqu'à un certain point - la perte de repères (voire de modèles) mis en lumière par de nombreuses analyses (en particulier par rapport aux grands enjeux politiques et idéologiques) sur les jeunes d'aujourd'hui. En troisième lieu, on peut se demander si cette diversification des goûts ne prélude pas à la montée en puissance d'une forme d'éclectisme<sup>108</sup> dont témoignerait un large éventail des pratiques culturelles et, pour ce qui nous concerne ici, une grande pluralité dans les rapports à la lecture et à la littérature. Ce qui semble en tout cas le plus significatif, c'est l'absence de conscience de la hiérarchie culturelle des lectures et des auteurs qui se manifeste dans cette extrême dispersion des références lectorales.

Enfin, il est difficile, à ce premier niveau d'investigation, de conclure que les lycéens interrogés sont brouillés avec la lecture. La grande diversité des auteurs cités et des thèmes abordés reflète, du moins c'est l'interprétation qu'on peut soutenir, un signe indubitable d'intérêt et de curiosité pour la littérature. Si l'on examine attentivement la liste des ouvrages et des auteurs, les uns et les autres, malgré leur faible occurrence, se partagent d'une façon relativement équilibrée entre toutes les ressources offertes aux lycéens de cette tranche d'âge - les 14-20 ans - par la littérature au sens le plus large. Les romans et les auteurs classiques, consacrés en général par l'institution scolaire, y côtoient beaucoup d'autres genres de livres et d'écrivains, parmi lesquels des best-sellers, mais aussi auteurs qui, pour ne pas être considérés comme "légitimes", n'en sont pas moins ceux qui captivent et initient les adolescents de l'an

---

104 Il est difficile d'évaluer dans quelle mesure le contexte de passation des questionnaires (en classe par les enseignants) a provoqué une sur-représentation des auteurs (et des ouvrages) consacrés par l'institution scolaire aux dépens d'autres, souvent considérés en vertu de la *doxa* Education nationale de chacun des pays comme relevant de la paralittérature (pour ne pas dire de la sous littérature) et dont les voies de reconnaissance suivent, plutôt que les canaux académiques, ceux des mass media.

105 Voir en particulier, François de Singly, "Les jeunes et la lecture", *dossiers éducation et formations* n°24, Ministère de l'Education Nationale et de la Culture, janvier 1993 et Christian Baudelot, Marie Cartier, Christine Detrez, *Et pourtant, ils lisent...*, Paris, Le Seuil, 1999.

106 Christian Baudelot et al., p.199. Ces trois chercheurs ont du reste noté, à propos des auteurs préférés des collégiens et lycéens interrogés tout au long des quatre ans qu'a duré leur enquête : "il est remarquable que l'univers fantastique de Stephen King, l'un des auteurs les plus lus, ne fournisse des modèles positifs d'identification qu'à une infime minorité de lecteurs (2%)." p. 65.

107 Christian Baudelot et al., p. 245.

108 Cf. Olivier Donnat, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte, 1994.

2000 à l'univers du livre, qu'il s'agisse de Stephen King, bien sûr, de Tolkien, d'Agatha Christie et de bien d'autres.

On peut penser aussi qu'il s'agit là d'une manifestation de "bonne volonté culturelle" au sens que lui donne le sociologue Pierre Bourdieu pour caractériser le rapport à la culture de la petite bourgeoisie, lequel manifeste un écart entre la *reconnaissance* et la *connaissance* de la culture légitime : "un des plus sûrs témoignages de la légitimité réside dans la propension des plus démunis à dissimuler leur ignorance ou leur indifférence et à rendre hommage à la légitimité culturelle dont l'enquêteur est à leurs yeux dépositaire en choisissant dans leur patrimoine ce qui leur paraît plus conforme à la définition légitime<sup>109</sup>."

### **I- Les lycéens et la lecture : quelques remarques méthodologiques**

Tous ou presque (97,7%), déclarent lire en dehors des livres scolaires<sup>110</sup>. Bien sûr, il faut tenir compte, pour mieux comprendre cet engouement ostentatoire pour la lecture, de cinq facteurs dont les effets se cumulent :

- une plus forte concentration de l'offre de livres (et d'imprimés de manière générale) dans les grandes villes (et tout particulièrement dans les capitales) : davantage de librairies, de grandes surfaces multimédia (de type FNAC ou Virgin), de bibliothèques, etc.,

- le cadre scolaire du déroulement de l'enquête déjà évoqué,
- le fait que "lire" englobe aussi bien les livres que d'autres supports imprimés (magazines, revues)
- la légère sur-représentation des filles (55% contre 43% de garçons)<sup>111</sup> - traditionnellement plus lectrices que les garçons -,
- le milieu social et culturel d'origine. A cet égard, on peut se demander si la manière dont ont été construits chacun des échantillons dans les capitales retenues pour l'enquête (ou l'absence plus vraisemblable de construction, dans certains cas) ne constitue pas un biais important qui fausse les résultats du fait du peu de représentativité des lycéens interrogés, par rapport à la composition socio-démographique de certaines capitales<sup>112</sup> (voir tableaux n°1 et 1 bis ci-dessous).

Ces configurations de pratiques appellent quelques réflexions d'ordre sociologique. On sait en effet, grâce à la fois aux grandes enquêtes sur les pratiques culturelles et à de nombreux autres travaux de recherche sur la lecture, qu'il existe un lien étroit entre le capital scolaire et l'intensité de la lecture, corrélation qui vient souvent redoubler celle liée à l'appartenance sociale. Aussi ne doit-on pas s'étonner de constater, à la lumière des résultats de la présente enquête, que l'intensité des pratiques de lecture de livres croisse avec le niveau du diplôme.

Il est en effet très difficile de procéder à des comparaisons, dès lors qu'on se trouve face à un

109 Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit, 1979, p.365 ; sur la "bonne volonté culturelle" : p 365-431.

110 Mais, comme on le verra plus loin (35), à la question : "combien de temps lisez-vous en moyenne par jour ?", ils sont près de 8% à répondre : "je ne lis pas" !

111 Le taux de 1,7% de non réponses à cette question permet d'atteindre 100%.

112 C'est notamment le cas de Paris où, selon l'INSEE, les cadres et professions intellectuelles supérieures sont largement sur-représentés (30,2% de la population active, INSEE (1990) in *Paris en chiffres*, Mairie de Paris, 1996, p. 85. Comme les couches sociales intermédiaires, également sur-représentées (les employés y représentent 25,9% de la population active et les ouvriers seulement 14,5%), elles sont plus fortement diplômées que la moyenne nationale. Selon la dernière enquête sur les pratiques culturelles des Français (1997), l'écart est patent entre l'investissement dans la lecture des parisiens *intra muros* et celui de l'ensemble de la population (âgée de 15 ans et plus) : ainsi, alors que la proportion de forts lecteurs (c'est-à-dire ceux qui déclarent avoir lu de 20 à 50 livres et plus au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête) est de 20% au niveau national, elle atteint 42% à Paris *intra muros* (cf. Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français. Enquête 1997*, Ministère de la culture et de la Communication-Département des études et de la prospective, Paris, La Documentation française, 1998, p. 200).

échantillon hétérogène, même s'il est rare de parvenir à constituer "un échantillon parfaitement représentatif"<sup>113</sup>. Il est nécessaire à tout le moins que l'objectif à atteindre soit "l'adéquation de l'échantillon aux buts poursuivis"<sup>114</sup>. Sur ce point, les doutes les plus légitimes subsistent.

L'examen des résultats de cette enquête appelle quelques considérations et remarques préalables, avant que de pénétrer au cœur du sujet : en premier lieu, on aura garde d'oublier que les méthodes comparatives en sciences sociales recèlent des difficultés particulières. Quant à l'interprétation des données statistiques relatives à la "consommation culturelle", on se rappellera qu'elle fait régulièrement l'objet de certaines réserves de la part des chercheurs.

a) Comparer des populations suppose que l'on soit conscient des différences structurelles qui les caractérisent. Or les comparaisons internationales, lacunaires sur la question de la lecture, sont grandement limitées à la fois par l'absence de coïncidence entre les catégories socio-démographiques adoptées par chaque pays et par les indicateurs utilisés pour mesurer l'intensité des pratiques.

C'est dire que la comparaison n'est valable que dans la mesure où elle s'inscrit dans un champ d'enquête offrant des garanties suffisantes en matière de cohérence interne et d'adéquation dans la construction des hypothèses. L'objectif est de délimiter, au cours de la recherche, de façon aussi exhaustive que possible, le champ à l'intérieur duquel il faut situer le questionnement pour que toutes ses articulations, toutes ses séquences successives prennent une signification précise susceptible chaque fois d'être confirmée ou infirmée par référence aux autres éléments retenus dans la construction du questionnaire.

Ainsi conçu, le travail comparatif se profile avec de nouvelles exigences heuristiques. Il tient compte des différences autant que des ressemblances. Ou plus exactement, il ne vise pas tant à établir des analogies entre différents types de pratiques sociales selon les pays qu'à définir les positions relatives de divers éléments au sein d'un même ensemble et par conséquent de repérer écarts, distances, inversions aussi bien que symétrie et concordance pour aboutir à l'établissement d'un ordre comparatif.

Ainsi, dans cette optique, en étant sûr de la méthode d'échantillonnage, on pourrait alors ne pas se contenter de poser comme allant de soi l'équivalence de l'intensité de la lecture dans les sept capitales européennes étudiées et de rapprocher de cette façon la France et l'Allemagne par exemple. On pourrait chercher à cerner de manière précise la place qu'occupe la lecture de livres, non seulement par rapport à la pratique d'autres médias (presse, radio, télévision, micro-informatique), mais aussi en ce qu'elle permet d'élargir l'appropriation de la culture littéraire nationale et étrangère et, surtout, par delà une ligne de démarcation et le constat des différences de pratiques et de connaissances d'un pays à l'autre, les différences, écarts, distances entre lycéens d'un même pays.

b) Quant à l'interprétation des statistiques portant sur les pratiques culturelles ("la consommation culturelle"), elle doit toujours tenir compte de l'imprécision des définitions des termes employés et des questions posées. Quant aux réponses aux questions posées, elles sont largement tributaires de l'intériorisation de normes de comportement et de schèmes de pensée qui renvoient à un ensemble de variables socio-démographiques, lesquelles s'articulent avec la trajectoire personnelle des individus, en particulier le poids de l'apprentissage familial, prolongé et consolidé par l'école, pour produire ce que Pierre Bourdieu a défini comme un *habitus*, et déterminer ainsi pour une grande part la reproduction des comportements face à la culture. C'est la raison pour laquelle la mesure statistique d'une pratique culturelle est toujours approximative et il faut bien se rendre à l'évidence qu'aucune

113 Rodolphe Ghiglione et Benjamin Matalon, *Les enquêtes sociologiques, théories et pratiques*, Paris, Armand Colin, collection U, 1982, p. 53.

114 *Ibid*, p. 53.

question ne parviendra jamais à cerner avec précision le nombre exact de livres réellement lus par un ensemble d'individus sur une période donnée (un an, les six derniers mois, etc.). Ainsi une question comme " Quel genre de livres lisez-vous le plus souvent ? " - question posée dans l'enquête - est sujette à des interprétations divergentes suivant la personne interrogée et recouvre des réalités parfois très hétérogènes. Il n'y a qu'à penser à ce qu'on entend par *roman* pour s'en convaincre : en France, les chefs d'oeuvre de Flaubert et de Proust y côtoient la collection " Harlequin ". Et cet exemple, chacun le sait, n'est pas propre à la France.

c) Tous les manuels de base de sociologie insistent sur ce point : par la délimitation du champ d'enquête, par les catégories utilisées, la sociologie participe à la construction de l'objet qu'elle se propose d'observer.

Réaliser une enquête, en effet, c'est interroger un certain nombre d'individus en vue d'une généralisation. Une enquête consiste donc à susciter un ensemble de discours - et de représentations - individuels, à les interpréter et à les généraliser. Mais les discours - ou plus simplement les opinions déclarées dans les réponses aux questionnaires d'enquête - qui constituent la " matière première " de l'enquête ne sont pas spontanés. Ils ont été obtenus dans une situation très particulière d'*interaction sociale* que constitue la relation enquêteur/enquêté.

C'est à dire que, comme dans toute situation provoquée, il n'y a aucune raison d'admettre que le sujet se pliera passivement aux consignes de l'enquêteur et qu'il livrera directement la " vérité " ou même " sa vérité ". Consciemment ou non, il ne nous dit que ce qu'il peut et veut nous dire. Ses réponses sont en réalité déterminées à la fois par la représentation qu'il se fait de la situation d'enquête et par ses propres objectifs.

De surcroît, tout le matériel recueilli est exclusivement verbal, ce qui pose le problème du sens et des différences d'usage du langage selon les différentes catégories sociales<sup>115</sup>.

Le sociologue doit par conséquent veiller au caractère opérationnel des catégories qu'il utilise, sous peine de travailler sur des malentendus (par exemple, pensons aux confusions que fait naître la catégorie " roman classique ").

En dernier lieu, l'utilisateur des enquêtes par sondage, quelque il soit (pouvoirs publics, décideur culturel, responsable de bibliothèque, etc.), ne peut ignorer qu'il s'appuie sur des résultats dont le caractère hybride - entre comportements réels et représentations - a été depuis longtemps mis en évidence. Entre les comportements effectifs des individus et l'image qu'ils en donnent à l'enquêteur, il existe toujours un écart - les sociologues parlent d'artefact . Indépendamment des problèmes de mémorisation (bien réels, exemple : " Combien de livres avez vous lu dans l'année ? "), la recherche de distinction est souvent à l'origine d'une certaine surestimation, alors que les effets de légitimité peuvent dans d'autres cas se traduire par une tendance à la sous-estimation. De plus, l'auto-évaluation, par les personnes enquêtées, du nombre de livres lus au cours des derniers mois est, on le sait, un exercice difficile : la distance existe toujours entre les déclarations des pratiques et les pratiques effectives. Ainsi, on a pu montrer que la baisse de la lecture de livres, observée en France comme dans de nombreux autres pays (notamment chez les jeunes), renvoyait autant aux mutations subies par le livre et la lecture au plan symbolique qu'à un changement effectif des comportements. C'est pourquoi il convient de se montrer prudent dans le maniement de ces grandeurs " objectives " :

115 Les réflexions de Patrick Parmentier sur *Les genres et leurs lecteurs (Revue Française de Sociologie, XXVII, 1986, pp. 397-430)*, à propos d'un corpus de titres précis représentant les goûts d'un échantillon d'usagers de bibliothèque municipale, sont à cet égard particulièrement éclairantes. Il y montre en particulier les décalages entre les classifications utilisées par les bibliothécaires (Dewey ou CDU), basées sur une opposition entre romans/fiction et documentaires/réalité et celles dans lesquelles se reconnaissent plus volontiers les lecteurs, ce qui conduit à masquer bien souvent la véritable cohérence des intérêts de lecture. C'est pourtant, faute de mieux, cette classification qui a été retenue pour la présente enquête (comme dans la plupart des enquêtes récentes portant sur la lecture).



si, en effet, les tendances qu'elles révèlent sont, en l'occurrence, significatives, la " perte d'image " du livre constatée aujourd'hui, tend probablement à peser sur cet écart.

Certains chercheurs comme Olivier Donnat, responsable des deux dernières enquêtes sur *les pratiques culturelles des Français* (1989 et 1997), suggèrent qu'on est peut-être passé d'une surestimation, dans les années 70, à une sous-estimation aujourd'hui du nombre de livres lus.

D'un autre côté, on doit avoir présent à l'esprit que ces enquêtes visent à fournir une photographie aussi exacte que possible des comportements de la population étudiée. C'est le mérite de la sociologie de la culture (et de la sociologie de la lecture) d'avoir montré le poids des inégalités sociales et culturelles sur le nombre de livres lus ou possédés. Toutefois, comme le souligne avec pertinence Hervé Renard dans les *Cahiers de l'Economie du livre*<sup>116</sup>, la construction de séries statistiques, préalable indispensable à la production de données, n'est évidemment pas neutre : elle est en particulier le reflet des normes sociales en vigueur. Ainsi les statistiques ne sont en fait ni vraies ni fausses : pour nécessaires qu'elles soient, les enquêtes quantitatives peuvent conduire assez vite à la tautologie et à la répétitivité, témoignant toujours, même si c'est de manière différente, de l'incidence très forte des appartenances socio-culturelles sur le rapport à la culture en général et au livre en particulier. En définitive, les formes standardisées de collecte de l'information révèlent rapidement leurs limites heuristiques lorsqu'il s'agit de décrire ou de mesurer l'intensité variable de l'engouement en matière d'art et de culture, qu'il s'agisse de la musique, de la peinture, de la danse, du théâtre ou de la lecture. Bref, "centrée sur les variations, la statistique est par vocation appelée à construire des indicateurs qui privilégient les aspects quantitatifs des comportements culturels"<sup>117</sup>. C'est la raison pour laquelle il est nécessaire de recourir, de manière complémentaire, à l'enquête dite qualitative, par entretiens, voire à l'étude ethnographique pour saisir la spécificité des représentations ou des pratiques. C'est la seule manière, semble-t-il, pour mettre en relief la pluralité des définitions de la lecture parmi les lycéens. En tout état de cause, la baisse de l'intérêt pour la lecture chez les lycéens au fur et à mesure qu'ils grandissent, mise en évidence par la présente enquête statistique - comme par beaucoup d'autres - devrait être nuancée par une exploration plus fine de leurs modes d'appropriation des livres. Une telle investigation permettrait de comprendre l'articulation entre le fait qu'indubitablement les jeunes lisent moins, ce qui dénote un intérêt décroissant pour la lecture, et le fait qu'ils savent trouver, dès lors qu'ils ont des raisons de lire, les supports adéquats, même si ceux-ci sont souvent, ainsi qu'on le verra, fort éloignés du patrimoine littéraire et dépendent davantage des incitations du marché éditorial.

d) Ces limites et ces difficultés ne doivent pas cependant ébranler notre conviction que cette enquête apporte néanmoins un certain nombre d'éléments tout à fait importants et décisifs sur l'univers culturel des adolescents européens de l'an 2000.

## **2. Ils lisent donc, mais par forcément des livres**

Le livre, s'il reste le premier des supports de la lecture (40%), est fortement concurrencé par les magazines (35%). D'autre part, l'engouement pour le livre est beaucoup plus fortement marqué chez les filles que chez les garçons (52% contre 26%) et a tendance à décroître au fur et à mesure qu'on grandit (46% chez les 14-15 ans ; 41% chez les 16-17 ans ; 35% chez les 18-19 ans ; 28% chez les 19 ans et plus).

Au contraire de la lecture de livres, la lecture de magazines ne baisse pas avec l'âge : 38% des 14-15 ans ; 39% des 19 ans et plus. Bref, *chez les plus âgés des lycéens, on trouve proportionnellement près de deux fois plus de lecteurs réguliers de magazines que de lecteurs réguliers de livres* : "Concurrent direct du livre chez les jeunes, note Christian Baudelot, le

116N° 9, mars 1993 : note de lecture à propos de Jean-Louis Besson (dir.), *La Cité des chiffres, ou l'illusion des statistiques*, Autrement, série Sciences en société n°5, septembre 1992.

117Christian Baudelot et al., *op. cit.*, p. 235.

magazine s'inscrit d'emblée dans la sphère des intérêts libres, à l'abri de la contrainte scolaire dont le livre est en partie captif. Qu'ils traitent des sports, de loisirs, d'informatique, de beauté ou de la vie privée des stars, les élèves peuvent exprimer dans leurs choix leurs goûts et leurs centres d'intérêt dans la vie, de manière plus spontanée que dans les livres"<sup>118</sup>.

Observons tout de suite que ces données corroborent les tendances déjà observées et abondamment commentées dans la plupart des enquêtes produites sur les comportements de lecture des jeunes<sup>119</sup> : *le constat est ici comme ailleurs celui d'un investissement décroissant des adolescents dans la lecture de livres à mesure qu'ils s'approchent de la fin de leur scolarité.*

### 3. Les motivations pour la lecture

Celles-ci se situent nettement du côté du plaisir - les filles là encore se distinguent nettement des garçons (le goût de la lecture est partagé par près de la moitié - 47% - des filles contre ¼ des garçons) -, de l'imaginaire et de l'évasion plutôt que du côté du savoir.

En outre, la lecture reste un acte intime, sauf pour une petite minorité, et le besoin d'identification à des héros/héroïnes de romans est exceptionnel. En tout état de cause, ce n'est pas dans les livres et la lecture que les jeunes cherchent des réponses aux questions existentielles qu'ils se posent, à l'exception d'une faible proportion d'entre eux (11%).

4. La lecture est une activité qui se pratique surtout à certains moments : elle se pratique surtout le soir (49%), plutôt que pendant les vacances (26%, 29% chez les filles, 16% seulement chez les 19 ans et plus), presque autant le week-end (13%) que l'après-midi (15%).

5. La durée quotidienne de lecture (les jours d'école) est rarement supérieure à une heure par jour : c'est du moins le cas pour près des ¾ des lycéens interrogés dans cette enquête. Un peu plus de 10% d'entre eux déclare lire de 1 à 2 heures par jour et 5% plus de 2 heures, sans compter les 9,6% qui répondent qu'ils ne lisent pas - soit près de 8%. Les filles ne se distinguent guère, les jours d'école, des garçons quant à la durée moyenne de lecture quotidienne.

Mais dès qu'il s'agit du week-end et, surtout des vacances, se profile l'engagement plus net des adolescentes en faveur de la lecture : Le week-end, 12% des filles - contre 7% des garçons - déclarent lire plus de deux heures par jour ; pendant les vacances, l'écart se creuse entre filles et garçons : les premières sont proportionnellement deux fois plus nombreuses que les seconds (37% contre 18%) à déclarer lire plus de deux heures par jour. D'une façon générale, le temps moyen quotidien consacré à la lecture (hors livres scolaires) par les lycéens est le plus faible les jours d'école. Il augmente le week-end et surtout pendant les périodes de vacances.

### 4- La lecture et l'ordinateur

Pour tenter d'appréhender la place qu'occupe la lecture dans l'univers culturel des jeunes par rapport à d'autres activités quotidiennes de loisir, il a semblé utile de rapprocher ces chiffres de ceux relatifs à la pratique de la micro-informatique, les deux questions ayant été posées dans les mêmes termes.

Sachant que presque 80% des lycéens européens interrogés disposent chez eux d'au moins un ordinateur<sup>120</sup>, on retiendra que, parmi ces derniers, presque 40% utilisent leur ordinateur tous les jours ou presque, 18% environ 3 ou 4 fois par semaine et presque autant (17%) une ou deux fois par semaine, mais plus rarement deux ou 3 fois par mois (11%). Seule, une toute petite minorité (4%) ne l'utilisent jamais.

Si l'on prend en compte le temps passé par jour, on obtient les résultats suivants : 29%

118 Baudelot et al., *op. cit.*, p. 106.

119 Voir, pour la France, Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français. Enquête 1997*, *op. cit.*; Christian Baudelot et al., *op. cit.*.

120 Dans 54% des cas, il y a un ordinateur au foyer ; dans près de 16% des cas, il y en a 2 et dans près de 9% des cas il y en a plus de 2. Il n'y a pas d'ordinateur dans 20% seulement des cas.

passent moins d'une demi-heure par jour, chez eux, devant un écran informatique, 33% entre ½ heure et une heure, 22% entre une heure et deux heures et 10% plus de deux heures. Le tableau n°6bis permet de visualiser la comparaison entre la lecture sur imprimé et la pratique de l'ordinateur, laquelle ne se réduit pas - tant s'en faut - à la "lecture" sur écran, sauf à considérer comme lecture les jeux sur ordinateur dont sont friands en général les jeunes (les petits, il est vrai, davantage que les adolescents... et encore !).

**Durée moyenne par jour de lecture" papier "\*\* et d'utilisation de l'ordinateur**  
en %

	lecture "papier"	ordinateur
<b>moins d'1/2 heure par jour</b>	37	29
<b>de ½ heure à 1 heure par jour</b>	33	33
<b>d'1 heure à 2 heures par jour</b>	11	22
<b>plus de 2 heures par jour</b>	5	10
<b>je ne lis pas/ je n'utilise jamais l'ordinateur</b>	8	4
<b>N.R.</b>	7	6

\*Les jours d'école

En termes de budget-temps (ou de temps libre, comme on voudra), le temps consacré, à la maison, à l'utilisation de l'ordinateur et le temps consacré à la lecture "papier" se répartissent à peu près équitablement : on rencontre proportionnellement, parmi les lycéens européens interrogés, autant d'adolescents qui passent chaque jour entre une demi-heure et une heure (33%) devant un ordinateur qu'à lire. Toutefois, les "accros" de l'ordinateur sont deux fois plus nombreux que les gros lecteurs : on compte 10% de lycéens pour déclarer passer deux heures et plus par jour devant l'ordinateur contre 5% pour passer autant de temps à lire.

On devrait s'interroger dès lors sur l'origine de ce temps consacré à l'ordinateur (ce que, malheureusement, dans le cadre de cette enquête il est impossible de faire) : provient-il, totalement ou en partie, du temps auparavant consacré à la lecture, de celui consacré à la télévision, de celui consacré à l'écoute de musique... ? Dans le cadre de cette enquête, il n'était pas possible d'obtenir de tels renseignements. La seule indication dont nous pouvons disposer porte sur les variations de la pratique de l'ordinateur, sachant, en tout état de cause, que regarder la télévision (ou des cassettes vidéo) ne laisse pas d'être un des passe temps favoris des adolescents. Peut-on, dans ces conditions parler de concurrence entre ces divers médias - imprimé, ordinateur, télévision ? Cela présupposerait, au regard de l'analyse sociologique, qu'on puisse y déceler les mêmes attentes et que ces attentes se situent sur un même marché. Or, ces différents loisirs ne sont ni équivalents ni situés par les adolescents eux-mêmes sur un même plan : la télévision est essentiellement perçue comme relevant de l'ordre de la distraction et il en va certainement de même pour l'usage de l'ordinateur pour lequel on sait, par d'autres enquêtes, que les jeux interactifs et la recherche d'informations tous azimuts constituent les principaux motifs d'utilisation<sup>121</sup>. Les résultats de la présente enquête montrent qu'il n'existe en tout cas aucun argument en faveur de la thèse selon laquelle l'ordinateur - aujourd'hui, comme la télévision naguère<sup>122</sup> - signifierait la mort du livre ou détournerait les jeunes de la lecture.

La comparaison entre la durée moyenne quotidienne passée à lire et la durée moyenne quotidienne passée devant l'ordinateur permet d'établir que, à l'instar du livre mais en sens contraire, l'ordinateur joue un rôle de marqueur extrêmement tranché dans la construction des

121Cf. "Les Jeunes et la culture de l'écran", *Réseaux* n°17, dossier coordonné par Dominique Pasquier et Josiane Jouët, Paris, Hermès Science Publications, 1999.

122Dans *Livre et télévision : concurrence ou interaction ?*, Paris, PUF, 1992, les sociologues Roger Establet et Georges Felouzis avaient établi qu'il n'existait pas de lien direct entre le temps consacré à lire et le temps passé à regarder la télévision. Ils avaient également montré qu'une consommation intense de télévision pouvait aller de pair aussi bien avec un niveau de lecture très faible qu'un haut niveau de lecture.

univers masculins et féminins : les garçons sont deux fois plus nombreux que les filles à s'en servir tous les jours (53% contre 28%) et ces dernières deux fois plus nombreuses à n'en user que rarement (15% contre 7%) ou jamais (5% contre 3%).

L'appartenance de sexe apparaît comme un facteur discriminant des pratiques entre lecture et usage de l'ordinateur. Ces pratiques constituent des marqueurs importants de la construction de l'identité sexuée : alors que dans les trente dernières années la télévision avait joué un rôle unificateur entre les sexes, l'usage des écrans digitaux accuse des écarts importants entre les garçons et les filles. Aussi peut-il paraître paradoxal qu'en cette fin de XXe siècle qui prône la réduction des inégalités entre les sexes, les technologies informatisées apparaissent comme majoritairement masculines et soient le lieu d'un nouveau clivage masculin/féminin.

Au demeurant, cette opposition masculin/féminin traverse l'ensemble des rapports à la lecture, ainsi qu'on va pouvoir s'en rendre compte en analysant les résultats aux questions suivantes.

### 5 - Le sexe et la lecture

51. Si le temps passé à lire *les jours d'école* ne fait pas ressortir de différences significatives entre filles et garçons, il n'en va pas de même pour ce qui est du week-end et, surtout, des vacances : *le week-end*, on trouve près de deux fois plus de filles que de garçons pour déclarer lire plus de deux heures par jour (12% contre 7%). Cet écart se creuse pendant *les vacances* - période durant laquelle 39% contre un peu plus d'1/4 des garçons (28%) s'adonne à la lecture plus de deux heures par jour.

52. Les filles, lorsqu'elles lisent, sont un peu moins sujettes que les garçons à faire autre chose en même temps.

53. Le nombre de livres lus dans le mois précédant l'enquête atteste également de l'inégale intensité de l'engagement des filles et des garçons pour la lecture, dans la mesure où il fait apparaître une plus forte proportion de garçons non lecteurs de livres : 41% des garçons contre 1/4 seulement des filles déclare n'avoir lu aucun livre durant cette période<sup>123</sup>. Il atteste également que plus on grandit, moins on a tendance à lire beaucoup de livres (hors livres scolaires).

54. L'image de la lecture est plutôt positive chez les lycéens interrogés. Très peu lui donnent une connotation négative. Dans l'ensemble, c'est un rapport à la lecture à la fois ludique, de désir de comprendre et de connaître qui prédomine chez les deux sexes, bien qu'il soit davantage marqué chez les filles : si la lecture est d'abord synonyme de connaissance (pour 36% d'entre eux : 39% des garçons, 32% des filles), elle est aussi davantage associée à l'idée d'imaginaire (34% : 35% pour les filles, 32% pour les garçons), de rêve (31%, mais 40% chez les filles contre 21% chez les garçons), de plaisir (30% mais 33% chez les filles contre 27% chez les garçons), de réflexion (30% : 32% chez les filles et 27% chez les garçons), de distraction (26% : 29% chez les garçons, 23% chez les filles), de compréhension (22% : 24% chez les garçons et 20% chez les filles), que d'ennui (5%, mais deux fois plus chez les garçons - 7% - que chez les filles - 3%-)<sup>124</sup>.

On notera toutefois que ces tendances s'expriment davantage chez les plus jeunes et qu'elles diminuent avec l'âge à quatre exceptions près : se distraire, connaître, comprendre et s'endormir.

123 Parmi ceux qui ont déclaré n'avoir lu aucun livre, les trois premières raisons invoquées sont : la préférence pour d'autres loisirs (32% mais 37% chez les garçons contre 23% chez les filles), le manque de temps (31% mais davantage chez les filles que chez les garçons - 33% contre 29%) et la surcharge de travail scolaire (11%, mais 16% chez les filles contre 7% chez les garçons).

124 Lire pour s'endormir recueille 11% de réponses : 15% chez les garçons, 8% chez les filles. Lire pour s'isoler : 10%, autant chez les filles et chez les garçons.

55. Certes, les préférences des adolescents en faveur de la fiction sont confirmées dans cette enquête, mais il faut néanmoins relever des écarts importants de goût à la fois entre les deux sexes et selon l'âge. Se confirme ici le décrochage par rapport à la lecture de livres chez les adolescents au fur et à mesure qu'ils grandissent - décrochage observé dans d'autres études et signalé plus haut<sup>125</sup>.

Ainsi, les garçons ne devancent-ils nettement les filles que dans quatre domaines précis : la lecture de bandes dessinées (36% contre 21%), de livres scientifiques (16% contre 8%), de livres pratiques (16% contre 7%) et de littérature fantastique (science-fiction, horreur : 36% contre 25%), alors que la différence de sexe ne génère guère de différence de goût et d'intérêt pour les romans policiers (27% pour les garçons comme pour les filles). En revanche, les différences entre les deux sexes s'accusent dès qu'il s'agit de littérature, au sens traditionnel du terme : romans nationaux d'avant le XXe siècle (filles : 23%, garçons : 14%), romans étrangers d'avant le XXe siècle (filles : 22%, garçons : 10%), romans nationaux du XXe siècle (filles : 31%, garçons : 15%), romans étrangers du XXe siècle (filles : 34%, garçons : 17%), théâtre (filles : 19%, garçons : 7%), poésie (filles : 23%, garçons : 8%), biographies (filles : 16%, garçons : 10%) ou essais (filles : 17%, garçons : 11%).<sup>126</sup>

On peut par conséquent avancer que les filles manifestent un goût plus prononcé que leurs homologues masculins pour la lecture au vu à la fois de l'éventail des genres auxquels vont leurs préférences, bien plus vaste que celui des garçons, et de la préférence beaucoup plus marquée qu'elles manifestent pour chacun de ces genres.

On peut aussi ajouter que le critère de l'âge joue également de manière décisive sur les goûts et les choix de lecture : la courbe des préférences chez les 14-15 ans suit pratiquement celle des filles, tandis que la courbe des élèves les plus âgés a tendance à se rapprocher de celle des garçons (tableau 13)<sup>127</sup>.

56. A la question : "quel est le dernier livre/auteur que vous avez lu ou que vous êtes en train de lire ?", 21% des lycéens interrogés n'ont donné aucune réponse pour le livre (25% des garçons, 17% des filles) et 37% pour l'auteur (41% des garçons, 33% des filles). Dans les deux cas, les filles ont donc répondu dans des proportions plus élevées que les garçons, puisque de 83% d'entre elles ont cité un titre, contre 75% de garçons et les deux tiers ont cité le nom d'un auteur contre 59% des garçons<sup>128</sup>.

Ce sont les auteurs français qui sont le plus cités (19%), devant, à égalité mais assez loin derrière, les auteurs allemands anglais et américains (11%). Puis viennent les auteurs italiens et portugais (6%), devant les auteurs hispaniques (5%). Ainsi, ce sont surtout des auteurs nationaux, d'Europe occidentale et des Etats Unis qui sont cités, alors que les auteurs venus d'autres pays d'Europe ou d'autres continent ne le sont guère. Ces résultats pourront étonner si l'on sait d'une part que, sur l'ensemble des lycéens interrogés, les langues étrangères apprises à l'école sont : l'anglais (96% - filles : 97%, garçons : 95%), le français (52% - garçons 47%, filles 57%), l'allemand (29% - garçons : 26%, filles : 31%), l'espagnol (21% - garçons : 19, filles : 23%)<sup>129</sup>, et que d'autre part, 43% (filles : 49%, garçons : 36%) ont déclaré qu'il leur arrive de lire dans la langue originale de l'auteur (mais, pour l'essentiel, dans le cadre scolaire)

125 Voir tableau n°2 *supra*.

126 Les livres ayant trait à la religion sont cités par près de 7% des filles contre 4% des garçons.

127 L'analyse des genres de livres achetés (liste calquée sur celle des "genres de livres lus de préférence") fait apparaître peu ou prou les mêmes lignes de tendance et des écarts du même ordre entre filles et garçons.

128 La liste des romans et des auteurs préférés parmi ceux qu'ils ont lu au cours des six mois précédant l'enquête fait apparaître une dispersion analogue à celle concernant leur livre ou leur auteur de référence. Mais là encore les filles sont proportionnellement plus nombreuses à avoir cité le titre d'un ouvrage ou le nom d'un auteur.

129 Le portugais est appris par à peine 10% de l'ensemble : 14% des luxembourgeois, 4% des parisiens, mais dans les autres capitales, moins de 2%.

130 Par ailleurs, les lycéens interrogés considèrent dans leur grande majorité (près des ¾) que la traduction est un aspect important pour la qualité d'un livre, bien qu'ils soient assez peu nombreux (19% : garçons 18%, filles :

Cette diversification des ouvrages et des auteurs ne s'accompagne d'une ouverture aux littératures étrangères que chez les filles qui sont deux fois plus nombreuses que leurs homologues masculins à citer des romans étrangers classiques (22% contre 10%) ou contemporains (34% contre 17%).

Avec 175 livres et 164 auteurs cités plus d'une fois (ce qui représente respectivement 55% et 77% de l'ensemble des livres et auteurs cités au moins une fois), la liste des titres et des auteurs fait apparaître à nouveau la dispersion observée avec la question portant sur le livre/auteur de référence. Cette tendance s'observe également lorsqu'il s'agit de citer le livre/auteur qu'ils ont préféré parmi ceux qu'ils ont lu au cours des six derniers mois précédents l'enquête. Du reste, ce sont souvent les mêmes.

S'agissant du dernier livre lu, deux ouvrages seulement dépassent la barre de 1% : *Os Maias* (1,2%) et *Le Monde de Sophie* (1%). Quant au dernier auteur lu, on (re)trouve en premier Stephen King (3%), devant Eça de Queiroz, Maupassant, Zola. Camus frôle la barre de 1%, devançant de très peu (à égalité) Hugo, Suskind et Tolkien (0,8%).

La prise en compte des titres et des auteurs permet de mieux comprendre l'univers de lecture des lycéens. Loin d'être ancré dans un univers littéraire dont il formerait le centre, le livre participe au contraire d'univers culturels adjacents qui traitent des mêmes thèmes mais avec d'autres moyens : le surnaturel et le paranormal (S. King), l'enquête policière (A. Christie, Tolkien), etc.. "C'est la communauté de ces thèmes, suggère C. Baudelot, qui donne l'impression au jeune [lycéen] de ne pas changer d'univers lorsqu'il passe du livre au film et du film à la série télévisée"<sup>131</sup>.

On peut également observer, grâce à cette enquête, combien les élèves les plus âgés ont tendance, à l'approche de l'épreuve de littérature au bac, à centrer leurs énergies de lecture sur les classiques, au détriment de toute autre lecture personnelle. On peut relever, à cet égard, que l'ouverture aux littératures étrangères recouvre en fait deux phénomènes distincts, déjà mis en lumière dans d'autres enquêtes<sup>132</sup>. A quelques exceptions (emblématiques) près (Shakespeare, Orwell, Steinbeck, Huxley, Hemingway), la plupart des titres et des auteurs anglo-saxons cités relèvent de la littérature "de masse" et de divertissement : qu'il s'agisse de romans policiers (Agatha Christie), de littérature fantastique (Stephen King) ou de science-fiction (Tolkien). A l'inverse, les titres et les auteurs allemands - mais également hispaniques, italiens, tchèques ou russes - sont puisés dans le champ de la littérature classique, consacrée à l'échelle universelle : Nietzsche, Zweig, Kafka, Freud, Mann (langue allemande), Borges, Garcia Marquez (littérature latino-américaine), Cervantes, Garcia Lorca (Espagne), Calvino, Machiavel, Levi (Italie), Kundera (littérature tchèque) et Dostoïevski, Tolstoï, Tchekhov, Soljénitsyne pour la Russie. Toutefois, le tout petit nombre de citations pour chacun des titres et des auteurs interdit la moindre déduction quant à l'analyse des goûts des uns et des autres et la moindre association entre ouvrages/auteurs cités et propriétés sociales des lecteurs. On a affaire à un corpus qui mêle étroitement un système de goûts (pour les classiques) hérité de la socialisation primaire et des éléments constitutifs de l'univers adolescent (puisque, ainsi qu'on va le voir - point 7 ci-après -, le mode premier de découverte des livres qu'ils lisent est

19%) à s'intéresser au traducteur. En ce qui concerne le dernier livre lu en langue originale *Roméo et Juliette* vient en tête (près de 2% de citations) devant *Os Maias* (un peu plus de 1%) ; pour les auteurs : Shakespeare se détache (4%) des suivants (S. King, A. Miller, A. Camus, O. Wilde, J. Steinbeck, C. Dickens : 1% et A. Christie : 0,9%). On notera que seulement 22% (garçons : 19%, filles : 22%) ont déclaré lire des ouvrages bilingues en dehors du lycée.

131 Christian Baudelot et al., *op. cit.*, p. 137.

132 Cf. Christian Baudelot et al., *op. cit.*. Ces auteurs attirent l'attention sur le fait que, pour l'essentiel, "l'univers [des] lectures a relativement peu changé depuis dix ans [...] à l'exception de Stephen King. Il y a dix ans Agatha Christie, Zola, Steinbeck, Hervé Bazin, Clavel, Barjavel, Tolkien, [...] Maupassant, Anne Franck, figuraient déjà en tête des auteurs les plus lus par les collégiens et les élèves de seconde." p. 94-95. La présente enquête fait apparaître le même constat à l'examen des listes produites par les lycéens parisiens.

constitué par le fait d'en avoir discuté avec des ami(e)s).

57. Pour découvrir des livres, les jeunes se fient d'abord à des discussions entre amis - lesquelles constituent le mode le plus largement utilisé (49%) - plutôt qu'à des discussions avec leurs parents (28%). Mais il n'en reste pas moins vrai que garçons et filles manifestent des attitudes différentes : ces dernières témoignent d'une sociabilité sensiblement plus forte autour du livre 55% d'entre elles contre 41% des garçons ont recours à ce moyen pour découvrir les livres qu'elles - et ils - lisent. Garçons et filles se distinguent aussi de manière significative quant à l'usage de la bibliothèque : les premiers sont proportionnellement moins nombreux que les secondes (23% contre 30%) à flâner dans une bibliothèque pour y découvrir des livres. De même, flâner dans une librairie<sup>133</sup> pour découvrir des livres est pratiqué davantage par les filles (49%) que par les garçons (37%)<sup>134</sup>.

8. Les achats de livres font apparaître des différences entre filles et garçons : au cours des 12 derniers mois précédant l'enquête, 14% des garçons - contre seulement 7% des filles - n'a acheté aucun livre (en dehors des livres scolaires)<sup>135</sup>, tandis que 12% de filles - contre 8% de garçons - ont déclaré avoir acheté plus de dix livres durant cette période<sup>136</sup>. La même tendance - bien que moins affirmée - s'observe si l'on examine les achats de livres effectués durant le mois précédant l'enquête<sup>137</sup> : 38% des garçons contre 31% des filles n'ont acheté aucun livre ; 11% des filles ont acheté 2 livres contre 7% des garçons et 11% des filles ont acheté plus de deux livres contre 9% des garçons.

Parmi les livres qu'ils ont acheté, un peu moins d'un tiers (31%) n'était pas en format de poche et près d'un lycéen sur cinq (garçons = filles) n'a acheté, au cours des douze mois qui ont précédé l'enquête, que des livres de poche.. *Sauf exception, les achats de livres effectués par les adolescents sont pour l'essentiel des achats de livres de poche.*

Un autre signe de l'engagement plus affirmé des filles en faveur de la lecture nous est livré par le constat suivant : ces dernières - davantage que leurs homologues masculins - achètent le plus souvent des livres "chaque fois qu'elles en ont envie" (33% contre 29% de garçons) ou avant de partir en vacances (22% contre 16% de garçons)<sup>138</sup>.

59. L'utilisation de l'argent de poche fait apparaître deux univers relativement autonomes dès qu'il s'agit de ce qui touche au livre ou à la lecture, alors même que les points communs restent nombreux entre garçons et filles à l'âge adolescent.

133 L'interprétation de ces résultats doit tenir compte du fait que la situation de l'offre est sensiblement différente dans les cinq pays. En Allemagne, les "magasins multimédias", style *Fnac* ou *Virgin*, n'existent pas et, en Italie, en Espagne, ils sont encore peu développés ; de plus, on ne trouve pas (Allemagne) ou très peu (Italie) de livres dans les hyper ou supermarchés. En Espagne, il existe une vaste chaîne de "Grands Magasins" (*Corte Ingles*) qui dispose de rayons livres importants. Quant au réseau de bibliothèques, il est inégalement développé. L'Allemagne (avec notamment un réseau de bibliothèques spécifiques résultant de l'articulation universités/entreprises qui lui est propre) est sans conteste la mieux équipée, plus que la France, tandis que l'Italie et l'Espagne accusent un net retard en ce domaine.

134 Plus de 8 lycéens sur 10 ont déclaré être entrés dans une librairie au cours des 3 mois précédant l'enquête (garçons 76%, filles 86%), dont près d'1/4 plus de 5 fois. La fréquentation des librairies ne semble pas être corrélée à un sexe plus qu'à un autre mais est étroitement dépendante de l'âge : 45% des 19 ans et plus sont allés dans une librairie plus de 2/3 fois au cours des trois derniers mois contre 38% des 14-15 ans, mais 20% des 14-15 ans contre 13% des 19 ans et plus y sont allés 3/5 fois.

135 Les réponses à cette question font apparaître un taux élevé de non réponses : 26%.

136 Sur l'année, les écarts filles/garçons se maintiennent : les garçons sont proportionnellement deux fois plus nombreux que les filles à n'avoir acheté aucun livre depuis un an (18% contre 8% de filles) et un quart des filles - contre 15% seulement des garçons - a déclaré en avoir acheté plus de deux.

137 Les réponses à cette question font apparaître un taux inhabituel de non réponses : 16%

138 On relèvera que se faire offrir un livre pour Noël ou acheter des livres à l'occasion d'un salon ou d'une foire du livre sont des pratiques fort peu répandues parmi les lycéens interrogés.

Environ 10% des lycéens (sauf Paris : 22% et Lisbonne : 13%) ne disposent d'aucun argent de poche par mois. 30% dispose de moins de 160 F. Un tiers dispose d'une somme comprise entre 160 et 320 F. Un peu moins d'un quart (24%, garçons : 27%, filles : 20% et 18-19 ans : 34%, 19 ans et plus : 39%), plus de 320 F.

Parmi ceux qui disposent d'un petit budget mensuel (moins de 80 F), les dépenses d'argent de poche qui viennent en tête sont consacrées au cinéma (71%, garçons : 69%, filles : 74%)<sup>139</sup>, à l'achat de magazines ou revues (61%, garçons : 55%, filles : 67%), devant le théâtre (53%, garçons : 51%, filles : 55%), l'achat de cassettes vidéo (51%, garçons : 49%, filles : 53%), le café (49%, garçons : 47%, filles : 51%), assister à des manifestations sportives (46%, garçons : 40%, filles : 51%), aller à des concerts (45%, garçons : 43%, filles : 47%), aller dans une discothèque (44%, garçons : 40%, filles : 47%), aller dans une pizzeria, un fastfood ou un restaurant (39%, garçons : 35%, filles : 42%), pratiquer un (des) sport (s) (38%, garçons : 37%, filles 39%), acheter des K7 ou des CD (35%, garçons : 32%, filles : 38%).

Ces arbitrages subissent un certain nombre de modifications pour la tranche qui dispose d'un budget mensuel entre 80 F et 200 F : l'achat de K7 et de CD vient en tête, devant le restaurant (pizzeria, fastfood), la discothèque, le café, le cinéma, l'achat de journaux et de magazines, les concerts. Il n'y a plus guère que 4% des lycéens interrogés pour consacrer une part de leur argent de poche pour aller au théâtre.

Chez ceux qui disposent d'un budget mensuel supérieur à 200 F, les dépenses d'argent de poche sont par ordre décroissant consacrées à la pratique d'un sport, au restaurant (pizzeria, fastfood), à l'achat de K7 ou CD et à aller en discothèque.

*Dans tous les cas, jamais l'achat de livres ne figure parmi les postes importants de dépenses*<sup>140</sup>. Sur ce point, on peut néanmoins mettre en évidence à nouveau les disparités entre filles et garçons.

En effet, si 41 % de l'ensemble des lycéens interrogés déclare ne rien dépenser par mois pour l'achat de livres (proportion qui monte à 45% chez les 19 ans et plus), les non acheteurs de livres se trouvent en proportion nettement plus importante parmi les garçons que parmi les filles (48% contre 35%). *Les filles sont dans tous les cas plus acheteuses de livres que les garçons, quel que soit le budget consacré en moyenne par mois à l'achat de livres*<sup>141</sup>.

#### 510. Les lycéens et la bibliothèque

De manière générale, la fréquentation d'une bibliothèque - en dehors de la bibliothèque du lycée - est une activité assez largement partagée, par les garçons comme par les filles. Toutefois, cette pratique a tendance à baisser avec l'âge.

### 6 - Le rôle de l'école vis-à-vis de la lecture

Sans doute parce que les questionnaires leur étaient distribués par leurs professeurs dans le cadre de la classe, on a parfois l'impression que les lycéens interrogés ont répondu comme s'ils pensaient que l'on attendait d'eux qu'ils valorisent le rôle de l'école<sup>142</sup> : du moins, c'est l'interprétation que l'on peut s'autoriser à la lecture des réponses à la question sur le rôle de l'école vis-à-vis de la lecture. Les résultats sur ce point précis divergent avec les résultats d'autres sondages récents<sup>143</sup>.

<sup>139</sup>Cependant, en grandissant le poste "cinéma" chute sensiblement : à 19 ans et plus, ils ne sont plus que 62% à consacrer une partie de leur argent de poche pour aller au cinéma.

<sup>140</sup> En réalité, 13% seulement des lycéens interrogés disposent d'un budget "spécial" livres (mais 38% à Berlin et 16% à Athènes).

<sup>141</sup> On doit également prendre en compte pour disposer d'une information correcte le nombre anormalement élevé de non réponses : 16% pour le nombre de livres achetés au cours des 12 derniers mois et 26% pour le nombre de livres achetés au cours du mois précédant l'enquête.

<sup>142</sup> Sur ce point, voir à nouveau P. Bourdieu et le concept de "bonne volonté culturelle" (note n°113 *supra*).

<sup>143</sup> Par exemple, le sondage PHOSPHORE/DLL effectué par le CREDOC à l'occasion de Lire en Fête (octobre 1999) faisait apparaître un jugement plus que nuancé sur les livres du programme scolaire : 15% des jeunes (15-



On notera cependant que la partie (pour les enseignants et les responsables pédagogiques) n'est pas gagnée pour autant puisque pour plus de la moitié des garçons (58%), 43% des filles, 55% des 18-19 ans et plus de la moitié des plus de 19 ans, l'école ne joue pas son rôle d'éveil à la lecture.

### **7- Les sociabilités autour de la lecture**

La plus forte présence du livre et de la lecture dans l'univers culturel des adolescentes nous a déjà fait voir combien ces dernières développaient des formes de sociabilité autour des livres plus diverses et plus intenses que leurs homologues masculins.

Deux éléments sont à mettre ici en avant : d'une part, le fait que les enseignants ne figurent pas parmi les premières personnes avec qui les adolescents parlent de leurs lectures et, d'autre part, que parler de ses lectures est une pratique qui se développe avec l'âge, quelque soit la personne avec qui on en parle - à l'exception des parents. Les 19 ans et plus sont, du reste, proportionnellement les plus nombreux à reconnaître l'influence déterminante des ami(e)s pour leur faire aimer la lecture. De manière générale, l'influence du noyau familial et des amis compte davantage pour faire aimer la lecture que l'influence des enseignants.

### **8 - Sorties et loisirs des lycéens**

L'analyse des sorties, comme les loisirs pratiqués à la maison, fait ressortir les mêmes lignes de tendances que celles observées plus haut pour les arbitrages en matière d'argent de poche.

Alors qu'on observe une relative homogénéisation en matière de goûts et de loisirs chez les adolescents - à âge égal -, les domaines de l'art et de la lecture (surtout la lecture de livres), d'une part, et le sport, l'ordinateur, le bricolage, d'autre part, dessinent les contours d'univers spécifiques chez les garçons et chez les filles. Ces dernières manifestent en particulier un intérêt beaucoup plus vif (et une pratique plus développée) pour aller au théâtre, au musée ou voir une exposition ou sortir avec des ami(e)s. Elles sont proportionnellement plus nombreuses, lorsqu'elles sont à la maison, à écrire, à cuisiner et à *lire un livre* (44% contre un peu plus d'1/5 des garçons -22%).

Ces résultats mettent en évidence deux phénomènes : d'une part l'extrême diversité de la panoplie des loisirs qui s'offrent aux adolescents d'aujourd'hui et, d'autre part, dans ce contexte, la place relativement modeste qu'occupe la lecture de livres parmi leurs loisirs. Elle ne constitue l'activité préférée d'aucune catégorie de lycéens, même de celles où se recrutent les plus forts lecteurs (les filles). la distribution des activités de loisirs pratiquées à la maison montre bien la modestie de cette place : la lecture d'un livre a été citée par un tiers des lycéens interrogés - il est vrai par 44% des filles contre 22% des garçons - (total des citations en 1er, en 2ème, en troisième), un peu moins que l'utilisation de l'ordinateur (pour lequel le rapport filles/garçons s'inverse : 48% chez ces derniers), 22% pour les premières), alors que plus des 3/4 ont déclaré écouter de la musique et près de 60%, filles comme garçons, ont regardé la télévision ou une vidéo.

## **Conclusion**

En résumé, et sous réserve de la fiabilité des données recueillies, il ressort de ce sondage sur l'image de la lecture de loisir chez les lycéens européens une impression mitigée d'une pratique ayant le rang d'une "activité ordinaire", mais relativement plus positive dans l'ensemble que celle qui se dégage à partir d'autres enquêtes récentes, lesquelles, il est vrai,

---

25 ans) avait une opinion positive, 25% une opinion négative et 60% considérait que les livres scolaires ne changeait rien quant à leur goût de lire.

traitaient aussi de la lecture prescrite, scolaire ou universitaire. Cette banalisation se traduit notamment par le fait que la lecture n'occupe pas, tant s'en faut, la première place dans les loisirs des adolescents : dans l'ensemble des arbitrages qu'effectuent les adolescents dans leur vie quotidienne hors école - qu'il s'agisse de budget-temps ou de dépenses d'argent de poche -, la lecture - et singulièrement la lecture de livres -, n'est qu'une activité ordinaire<sup>144</sup>, sans plus, et qui repose souvent, nous l'avons vu, sur la "bonne volonté culturelle"<sup>145</sup>, bien que cette affirmation mérite d'être nuancée, en ce sens qu'elle correspond davantage à l'univers masculin qu'à l'univers féminin. Pour la majorité des lycéens enquêtés, lire n'est pas un acte de révérence au patrimoine littéraire. Si ce dernier n'est pas délaissé, les titres et les auteurs à succès portés par le groupe des pairs lui ravissent souvent la préférence. Mais cette relative indifférence aux valeurs de l'humanisme classique ne signifie pas pour autant que la lecture soit, aux yeux de la majorité des adolescents, dépourvue de valeur. La lecture est (devenue) chez les adolescents une pratique comme une autre - de divertissement ou d'apprentissage de connaissances -, "soumise à l'intermittence des désirs et des besoins, aux aléas des biographies individuelles et aux contraintes des réseaux de sociabilité"<sup>146</sup>. Bref, "Tout aussi encadrée par le marché que la musique ou le cinéma, la lecture ne bénéficie chez les jeunes d'aucun statut d'exception"<sup>147</sup>. La littérature néanmoins ne laisse pas d'exposer, à leurs yeux, quelques uns de ses charmes : elle leur ouvre les portes "*d'un pays de légende*" et est reconnue comme une fiction qui raconte une "*histoire qui ne se fait pas*", un "*déplacement des espérances*"<sup>148</sup> vers des héros et des héroïnes de rêve. La littérature d'évasion, écrivait Richard Hoggart, "vous sort de vous-même, mais l'expression indique bien que le "moi" est un "moi" intime..."<sup>149</sup>. Danielle Sallenave, au fond, ne dit pas autre chose lorsqu'elle écrit : "L'expérience de lecture est [...] la plus vive et la plus haute, qui consiste à s'arracher à ce monde en faveur d'un autre, le même mais revisité"<sup>150</sup>.

En outre, la présence dans ce sondage d'éléments comparatifs susceptibles de dessiner la place réelle et symbolique de la lecture dans l'univers culturel des jeunes, à côté d'autres pratiques de loisir comme l'écoute de musique, le sport, la télévision, le cinéma, le théâtre, les sorties, le café, le restaurant, etc. ou même la presse magazine, largement plébiscitée par les lycéens, est tout à fait pertinente. Nous sommes en effet "de plus en plus amenés à lire sur d'autres supports que le livre, si bien que le sort de ce dernier n'est plus indissociablement lié à celui de la lecture"<sup>151</sup>.

Au bout du compte, loin d'offrir un panorama homogène, l'analyse des résultats de l'étude selon les sexes et selon l'âge montre *une grande diversité des rapports à la lecture. Les filles lisent davantage que les garçons, surtout elles lisent plus de livres et d'autres livres qu'eux.*

Ce constat, qui n'est certes pas nouveau, mais dont la récurrence systématique lors de chaque enquête sur les comportements de lecture des jeunes, devrait attirer l'attention des pédagogues et des responsables publics, d'autant que, pour la lecture, la concurrence est forte depuis le sport, les sorties, jusqu'à la montée en puissance des nouvelles technologies et de l'économie

---

144 Cf. François de Singly, "Les jeunes et la lecture", *op. cit.*, "la lecture, une activité presque ordinaire" p. 25-46. Et aussi, Christian Baudelot et *al.*, *op. cit.* : "Le concept de lecture ordinaire délimite l'espace de toutes ces lectures qui utilisent explicitement le texte comme un instrument, à des fins qui lui sont extérieures. L'adjectif "ordinaire" signifie que le livre et l'usage qui en est fait sont pleinement ancrés dans les préoccupations immédiates de la vie quotidienne (se divertir, se documenter...) et investis par les intérêts personnels des adolescents en pleine période de construction de leur identité." p. 163.

145 Cf. note n°113 *supra*.

146 Christian Baudelot et *al.*, *op. cit.*, p. 245.

147 *Ibid.* p. 246.

148 Ces citations sont empruntées à Michel de Certeau, *La culture au pluriel*, Bourgois, Paris, 1980, p.35.

149 Richard Hoggart, *La culture du pauvre*, Minuit, Paris, 1970, p.294-295.

150 Danielle Sallenave, *Le Don des morts. Sur la littérature*, Gallimard, Paris, p.97.

151 Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français. Enquête 1997*, *op. cit.*, p. 312.

médiatico-publicitaire<sup>152</sup>.

D'autres raisons apparaissent, au fil de l'enquête, qui concourent à expliquer le désengagement de la lecture chez les lycéens les plus âgés : l'accroissement du travail scolaire et le manque de temps.

Enfin, certains facteurs - qui n'ont pas été mis en lumière dans la présente enquête - pourraient également permettre de rendre compte de cette prise de distance vis-à-vis de la lecture. François de Singly et Christian Baudelot, notamment, ont insisté sur la survalorisation des études scientifiques et, en regard, sur la relative dévalorisation des études littéraires. Cette survalorisation introduit d'importantes modifications dans le rapport au savoir et les modes de gestion du travail scolaire. Ce processus est renforcé par le fait que de nombreux loisirs aujourd'hui, en phase avec les disciplines scientifiques, s'inscrivent en dehors de la sphère du livre : jeux électroniques, informatique, Internet. Ils incitent à une consommation fragmentée (le zapping) qui disqualifie la lenteur et le temps que réclame l'appropriation personnelle d'un livre. C'est parce que nous souscrivons totalement au diagnostic émis par Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez - diagnostic qui, bien qu'établi à partir de l'étude des collégiens et lycéens en France, n'en fournit pas moins des pistes pour l'analyse de l'évolution des pratiques de lecture chez les jeunes à l'échelle européenne - que nous proposons les dernières lignes qui suivent à la fois en guise de conclusion et pour inciter à la réflexion :

“Les valeurs littéraires de la culture scolaire se trouvent aujourd'hui fortement concurrencées, dans l'école par la culture scientifique, et hors de l'école par d'autres médias. La pratique de la lecture n'est plus, parmi les jeunes, l'objet d'une valorisation et d'une légitimation aussi fortes qu'il y a trente ans. Le livre a cessé d'être la source unique de connaissances et de plaisirs qu'elle a pu être pour certains. Il se banalise. Plus du quart des achats d'édition s'opèrent [en France] dans des supermarchés. En se laïcisant, la lecture se libère de son auréole ou du surmoi qui nuisaient à l'exactitude de la mesure. La voilà, réduite à sa plus simple expression. En dehors de cercles scolaires très limités, un adolescent d'aujourd'hui n'accroît pas sa valeur auprès de lui-même ou de ses pairs en déclarant ses lectures [...]”<sup>153</sup>.

152 Selon l'expression d'Olivier Donnat, *Les Français face à la culture*, op. cit..

153 Christian Baudelot et al., op. cit., p. 19-20.

## Conclusion

### Les pratiques culturelles des Français en 1997 : les évolutions dans le domaine du livre et de la lecture

Le département des études et de la prospective (DEP) du Ministère de la culture et de la communication a renouvelé en 1997 l'enquête sur *les pratiques culturelles des Français*<sup>154</sup> qu'il avait déjà réalisée à trois reprises, en 1973, 1981 et 1989. Olivier Donnat, qui avait assuré la co-direction de l'enquête en 1989, a assumé seul cette fois-ci cette responsabilité<sup>155</sup>.

#### I- Une grande stabilité entre 1989 et 1997

Dans le domaine de la lecture, la plupart des évolutions mises en évidence par la précédente enquête "*Pratiques culturelles des Français*" en 1989 se confirment.

Cette stabilité, en terme de tendance (pas de grande rupture révélée, comme ce fut le cas il y a 10 ans pour la lecture de livres chez les jeunes générations), laisse néanmoins apparaître des évolutions fortes : une plus grande diversification des usages du multimédia

**I1-** Il devient de plus en plus exceptionnel de ne pas disposer de livres à son domicile : *aujourd'hui, seulement 9% des Français vivent dans un foyer sans livre, contre 27% au début des années 70.*

**I2-** La baisse de la lecture *quotidienne* de journaux se poursuit sur un rythme analogue à celui des années 80, au profit de la lecture *irrégulière* : *36% des Français lisent un quotidien tous les jours contre 43% en 1988 et 55% en 1973 (date de la 1ère enquête Pratiques culturelles des Français).*

Une analyse plus approfondie par tranches d'âge indique clairement qu'il s'agit pour l'essentiel d'un *problème de renouvellement du lectorat*, la proportion de lecteurs quotidiens ayant continué à baisser dans les *jeunes générations*.

**I3-** Dans le même temps, la lecture de magazines et de revues se maintient à un niveau très élevé : *près de neuf Français sur 10 en lisent au moins un régulièrement.* La *progression* la plus sensible depuis 1989 concerne les *magazines de loisirs et de télévision*.

**I4-** Les progrès de la scolarisation n'ont pas réduit la non lecture de livres : *un quart des Français, aujourd'hui comme au début des années 80, déclare ne pas avoir lu de livre au cours des douze derniers mois.* Il faut souligner toutefois que ces personnes ne doivent pas être considérées comme des non lecteurs puisque *près de la moitié d'entre elles lisent régulièrement un quotidien régional.*

**I5-** *La proportion de forts lecteurs (25 livres et plus par an) continue à diminuer dans la société française, depuis le début des années 70, notamment dans les jeunes générations.* Ce qui se traduit par une augmentation de la quantité de faibles (1 à 9 livres par an) et de

154L'enquête de 1997 porte sur un échantillon national représentatif de 3 000 Français âgés de 15 ans et plus. Pour faciliter la présentation, on omettra volontairement " âgés de 15 ans et plus

155Il n'est pas inutile de rappeler que l'enquête *Pratiques culturelles des Français* est devenue au fil du temps le principal outil de suivi des comportements culturels des Français - de la fréquentation du patrimoine et du spectacle vivant aux usages des médias électroniques en passant par les activités artistiques amateur - en les situant dans le cadre plus large des usages du temps libre, et à ce titre apporte de nombreux éléments inédits sur la place de la culture dans notre société. Autant dire qu'on se tromperait lourdement à vouloir utiliser ces résultats comme autant d'indicateurs d'évaluation de la politique menée par le Ministère de la culture. Comme toute enquête portant sur des pratiques - ou plus exactement sur les déclarations que font les personnes interrogées sur leurs propres pratiques -, *Pratiques culturelles des Français* ne peut mettre en lumière que des tendances relatives à ces pratiques. Ce serait pure malveillance politique que de vouloir lui faire dire autre chose. L'ensemble des résultats de *Pratiques culturelles des Français 1998* a fait l'objet, comme les enquêtes précédentes, d'une publication à la Documentation Française.

moyens (10 à 24 livres par an) lecteurs.

La lecture de *bandes dessinées* semble aussi marquer un fléchissement : un tiers des Français déclarent en avoir lu au moins une au cours des 12 derniers mois contre 41% en 1989.

**I6-** Le fait que cette baisse soit plus sensible chez les hommes, adolescents et adultes, renforce la féminisation du lectorat, notamment dans le cas de la *lecture de fiction : les femmes sont près de trois fois plus nombreuses que les hommes à lire des romans autres que policiers (36% contre 14%)*.

=> La domination des femmes dans toutes les activités relatives au livre - lecture mais aussi achat, fréquentation des bibliothèques - déjà perceptible en 1989 s'affirme comme une tendance forte, sensible dès la pré-adolescence.

## **II- Eléments de synthèse**

Ces résultats traduisent les profondes mutations que connaissent depuis 1970 les pratiques de lecture. Ils confirment que la presse quotidienne - régionale et nationale - et le livre sont bel et bien confrontés à un problème de renouvellement de leur lectorat.

Toutefois, trois éléments interdisent de mêler sa voix à ceux qui depuis les débuts de la télévision tiennent un discours alarmiste sur la mort prochaine du livre et de la lecture :

**II1-** *Les bibliothèques et médiathèques, dont le réseau s'est élargi et modernisé grâce à une politique publique d'envergure, sont l'équipement culturel dont la fréquentation a le plus progressé depuis 1989 : la proportion de personnes inscrites est passée de 17% à 21% - et de 13% à 15% dans les seules bibliothèques municipales -, tandis que celle des usagers non inscrits progressait encore plus rapidement, si bien qu'au total près d'un tiers des Français (31%) déclare avoir fréquenté une bibliothèque (de quelque type qu'elle soit) au cours des douze derniers mois.*

=> De surcroît, *la grande majorité des usagers des médiathèques continue à consulter ou emprunter des livres (88%) ou la presse (44%) ; les disques (35%) et les cassettes vidéo (14%) restant assez nettement en retrait.*

**II2-** *Le succès récent de la micro-informatique domestique fait que les Français sont de plus en plus nombreux à lire sur un écran. Il faut le souligner : en 1997, le micro ordinateur est désormais présent dans plus de 20% des foyers (la moitié d'entre eux disposant de CD Rom) et près d'un Français sur dix dispose de logiciels ou de CD Rom à caractère éducatif ou culturel.*

**II3-** Enfin, *la progression des pratiques d'écriture dans toute leur diversité - du journal intime aux poèmes ou aux mémoires en passant par les paroles de chanson de rap - rencontre un intérêt croissant et indique que l'écrit est loin d'être promis à une disparition prochaine : plus d'un Français sur dix écrit en amateur.*

## **III Quelles évolutions pour la société future ?**

Cette évolution profonde de notre société au cours des dernières années exige, pour en mieux appréhender la portée, de *dissocier trois questions qui s'entrecroisent dans les discours alarmistes* qui, de manière récurrente, dénoncent la " baisse du niveau " : celle de *l'avenir de la lecture*, celle de *l'avenir du livre* et celle de *l'avenir de la littérature*.

=> Nous vivons depuis une vingtaine d'années une diversification des usages du livre. - la littérature occupant une part déclinante dans la production de livre et dans les actes de lecture, et, davantage encore, une diversification des supports du texte : avec le développement de la presse magazine et surtout le spectaculaire essor de la " culture de l'écran ". *Nous sommes de plus en plus amenés à lire sur d'autres supports que le livre*, si bien que le sort de ce dernier n'est plus indissociablement lié à celui de la lecture.

### **III1- L'avenir de la lecture**

*La lecture de livres en tant qu'activité subit depuis longtemps déjà la concurrence de nouvelles activités de loisirs (télévision, sport, musique, jeux vidéo, voyages...) et est dans l'esprit de beaucoup étroitement associée au monde scolaire. De ce fait, elle rencontre, en tant qu'activité librement choisie en dehors de toute contrainte scolaire ou professionnelle, des difficultés croissantes à s'inscrire dans le temps de loisirs, lequel est vécu majoritairement comme le temps du délassement, du plaisir et de la convivialité, notamment dans les jeunes générations.*

### **III2- L'avenir du livre**

*Le livre en tant qu'objet s'est globalement banalisé, à mesure qu'il s'est diffusé avec l'allongement de la scolarité, le développement des livres de poche et la vente dans les grandes surfaces. Il a perdu de sa force de fascination pour ceux qui, de par leur origine, n'en étaient pas des familiers, et il a perdu également une partie de son pouvoir distinctif - de son pouvoir de "distinction", selon le sens qu'a ce mot dans la sociologie de P. Bourdieu - chez les jeunes.*

Parallèlement, l'essor des médias électroniques lui a fait perdre son hégémonie comme moyen d'accès au savoir et comme vecteur d'enrichissement personnel, notamment auprès des personnes moyennement diplômées, familières des programmes d'Arte et de la Cinquième ou de certaines émissions culturelles.

### **III3- L'avenir de la littérature**

*Enfin, la littérature en tant que genre de livres n'a pas connu une extension significative de son public : le cercle des personnes qui s'intéressent à la vie littéraire - qu'on ne doit pas confondre avec celui des forts lecteurs - n'a pas évolué de manière significative.*

*On peut même penser qu'il a tendance à se solidifier autour du noyau de ceux qui ont un rapport professionnel au livre (enseignants, bibliothécaires, professionnels du livre et de la culture en général).*

*L'importance acquise par le son et l'image dans l'univers culturel des jeunes générations conduit à s'interroger sur leur capacité à faire fonctionner leur "imaginaire" à partir des mots seuls, et pose la question du roman, dont on peut craindre non pas la disparition mais le repli sur un lectorat au profil sociologique de plus en plus homogène.*

## Annexe

**Tableau n° 1 : Nombre de livres lus en dehors du travail ou des études au cours des 12 derniers mois (en %)**

	1973 Pratiques Culturelles des Français	1981 Pratiques Culturelles des Français	1989 Pratiques Culturelles des Français	1997 Pratiques Culturelles des Français
Aucun livre	30	25	26	26
Au moins 1 livre	70	75	74	74
1 à 4 livres	14	19	19	} 1 à 9 livres
5 à 9 livres	9	9	12	
<i>Faibles lecteurs</i>	24	28	32	34
10 à 24 livres (moyens lecteurs)	23	25	25	23
25 livres et + forts lecteurs	22	19	17	14
<i>Moyens + forts lecteurs</i>	45	44	42	37

**Tableau n° 2 : possession, achat et emprunt de livres (en %)**

	1973	1981	1989	1997
Sur 100 Français de 15 ans et plus				
Possèdent des livres dans le foyer	73	80	87	91
Ont acheté au moins 1 livre dans les 12 derniers mois	51	56	62	63
<i>dont souvent</i>	10	10	16	16
Sont inscrits dans une bibliothèque	13	14	17	21
<i>dont bibliothèque municipale</i>	7	8	13	15

1973, 1981, 1989, 1997 : enquêtes *Pratiques culturelles des Français, DEP-Ministère de la Culture*, échantillon de 5000 personnes âgées de 15 ans et plus (sauf pour 1997 : 3000).